

A LA RECHERCHE D'UNE VERITE

Pierre PERSAT



La galaxie d'Andromède près de la nôtre à deux millions d'années-lumière
et les questions qu'elle nous pose

De grands noms de la littérature et de la science nous ont fait part de ce qu'ils croyaient. Il n'est peut-être pas mauvais qu'un simple citoyen en fasse autant, qu'il expose la conception la plus générale du monde et de la vie à laquelle il ait pu parvenir et surtout comment il envisage l'avenir de l'humanité.

Les problèmes que pose aujourd'hui cet avenir sont en effet trop graves et trop immédiats pour n'intéresser qu'une élite. Tout citoyen qui réfléchit se trouve invinciblement ramené devant les grandes questions et il est anxieux de leur trouver au moins un début de réponse.

Contrairement à ce que pourrait croire une certaine aristocratie de la pensée, le simple citoyen n'est pas désarmé devant les inconnues sur lesquelles buttent encore la science et la philosophie. Il possède même sur les grands noms un avantage considérable, celui d'une plus grande liberté parce qu'il n'a pas de réputation à ménager.

Si le Verrier, au moment de sa plus grande renommée après la découverte de Neptune, avait prévu qu'un siècle plus tard les hommes marcheraient sur la Lune et enverraient des engins vers les planètes lointaines, il n'aurait pu le publier sans nuire à son crédit auprès des milieux scientifiques de son temps. On l'eût pris pour un visionnaire.

Nous, nous bénéficions d'une totale liberté et nous sommes facilement excusables si nous commettons quelque erreur parce que dépourvus de toute prétention scientifique. Cette situation privilégiée nous a permis de pousser nos réflexions aussi loin que possible et d'envisager pour l'avenir de l'homme des perspectives qui paraîtront pour le moins audacieuses.

Visionnaires ou pas, nous laissons ces idées faire leur chemin, aussi surprenantes soient-elles, en espérant qu'elles contribueront avec beaucoup d'autres à l'issue heureuse de la plus grande révolution intellectuelle et morale qu'ait connue l'humanité au cours de son histoire.

La veille de Noël 1968, pour la première fois, les hommes virent la Terre dans l'espace.

Bormann, Lowel et Anders étaient partis de Cap Canaveral le samedi 21 décembre et, après avoir tourné autour de la Terre, faisant une confiance totale aux responsables de la NASA, ils s'étaient lancés à grande distance dans l'espace pour contourner la Lune.

La vision qu'ils découvraient de notre planète à 380.000 kilomètres de distance et qu'ils transmettaient à des centaines de millions de Terriens était profondément émouvante.

Cette boule bleue, encore à moitié dans la pénombre, striée de traînées nuageuses aux allures tourbillonnaires, laissant voir par endroits l'ocre des continents, cette boule bleue suspendue dans le vide, toute seule, c'était notre berceau, notre patrie, notre seul refuge.

Jusqu'à ce jour, nous étions restés plaqués au sol. Les plus fantastiques aventures nous avaient découvert des mers et des continents inconnus. Mais Magellan, Hillary, Amundsen, avaient couru d'un horizon à l'autre en gardant toujours sous leurs pieds l'eau, la terre, la glace. Les avions n'avaient pas changé le panorama d'une Terre occupant toujours la moitié de l'univers. Les premiers satellites étaient eux-mêmes trop près, restant sagement au-dessus de l'atmosphère rassurante. Le calcul certes nous apprenait quelles étaient les dimensions réelles du monde, mais il nous fallait la première audace de nos cosmonautes et de leurs patrons pour contempler directement l'énormité de notre solitude.

Ainsi donc sur cette planète bleue, nous, les hommes, nous étions apparus, on ne sait trop comment, mais nous étions apparus et nous avions pendant des milliers de millénaires parcouru notre préhistoire puis notre histoire. Des civilisations avaient surgi les unes sur les autres. Croyances, religions, philosophies s'étaient partagés les peuples.

Puis la science à son tour était née, apportant à l'humanité autant de puissance que d'inquiétude et projetant ce jour-là trois hommes à 380.000 kilomètres de la planète de telle sorte qu'ils puissent enfin mesurer de leurs propres yeux la place infime que tient dans le vide l'îlot qu'ils habitent.

Oui, sous ces traînées éblouissantes, des villes bruissaient. Trains, bateaux, avions circulaient en tous sens. Des informations se transmettaient en foule d'un bord à l'autre du disque apparent. C'était là que trois milliards d'êtres imperceptibles accomplissaient tous les actes d'une vie, en éprouvaient toutes les joies et toutes les peines. On naissait, on mourait sur cette planète jolie et souvent même sans se demander pourquoi et peut-être avait-on raison de ne pas le faire.

Bormann, Lowel et Anders ont-ils éprouvé un sentiment de tendresse pour notre Terre ? En tous cas elle le méritait bien. Où trouver ailleurs le pain et l'amour qui nous font vivre ? Ils savaient que la Lune ne leur apporterait rien de cet ordre. Ils savaient qu'ils consommeraient des mois pour atteindre une planète tout aussi déserte et plus de dix mille ans à leur allure pour aborder un système solaire comparable au nôtre.

Au milieu d'un vide insensé, seule la Terre était la planète des hommes. Seule elle pouvait les recevoir parce qu'ils en étaient les enfants au sens le plus fort qu'on n'ait jamais donné à ce terme.

Plus que jamais en face de l'univers, on pouvait avec eux ressentir ce sentiment à la fois de grandeur et de petitesse, de chance extraordinaire et de misère sans fond, qu'ont éprouvé un jour ou l'autre ceux qui se sont étendus face à une belle nuit étoilée pour réfléchir. Plus que jamais l'immensité semblait ridiculiser nos plus laborieuses philosophies. Plus que jamais le

vol de nos cosmonautes semblait infliger aux prétentions de nos religions un démenti sans appel. Et même qui diable pouvait encore y songer ?

C'est alors qu'intervint un geste dont l'importance n'a pas été remarquée par les chroniqueurs de l'époque mais que souligneront avec éloges les penseurs futurs.

Au cours de leur troisième révolution autour de la Lune, devant un spectacle digne de la Création, Anders, Lowel et Bormann ont lu tour à tour aux millions d'hommes qui les écoutaient le chapitre de la Genèse où Dieu fait de rien le Ciel et la Terre. Ce jour-là un message de Noël nous parvint de l'espace.

Ainsi, alors que la perfection technique d'une pareille entreprise et les nouvelles dimensions de notre monde paraissaient aux esprits sans envergure ravalier l'Ancien Testament au rang des fables puériles, nos astronautes montraient qu'il n'est qu'une seule recherche de la vérité au long des millénaires et que nous n'avons rien à renier de ce qu'ont pensé nos plus lointains ancêtres. Quelle leçon d'équilibre mental et quel réconfort !

Nous y étions donc ramenés une fois de plus à ces questions trop grandes auxquelles nous ne pouvons nous empêcher de chercher une réponse.

Notre aventure humaine sur cette planète solitaire a-t-elle une destination ? Drame et bonheur, plaisir et souffrance, foi mystique et désespérance, connaissances en expansion accélérée, à quoi tout cela peut-il aboutir ? Y a-t-il quelque chose au-delà de notre étincelle de vie qui la relie à une réalité universelle et lui donne à nos yeux une valeur ?

Oui, pourquoi vivre ? Et savons-nous seulement si de telles questions méritent plus qu'un haussement d'épaules ? Les questions n'ont pas tellement changé depuis l'origine. Ce sont les réponses qui ont varié d'âge en âge et nos sciences, loin de les estomper, nous les relancent sous des formes de plus en plus étranges.

Perdus sur une boule bleue, si belle soit-elle, si accueillante soit-elle, nous nous découvrons plus isolés, plus vulnérables que jamais dans un univers aux lointains inaccessibles.

S'il était un nouveau motif d'inquiétude, c'était bien celui que nous présentait cette vision émouvante de notre planète aimée hors de laquelle nous n'avons de secours à attendre de rien, ni de personne.

Décidément notre époque qui se prétend matérialiste n'a pas fini de nous ramener en face des grands problèmes, ceux dont tout dépend et auxquels nous ne sommes pas encore fichus d'apporter un début de réponse.

Lorsque à la fin de la guerre les foules virent monter sur les écrans le champignon atomique, il y eut un étrange silence dans nos salles obscures. On en avait vu pendant cinq ans exploser des bombes et des bombes ! Mais cette fois, cela dépassait les bornes. Qu'à ses premiers essais une seule bombe projette une montagne d'eau dans l'azur, tout spectateur conscient en déduisait aussitôt que dans un très court délai, en ajoutant quelques exposants de plus aux mégatonnes, l'humanité serait en mesure de se détruire elle-même. D'un coup. Intégralement.

Ce fait nouveau était incommensurable. Au problème que constituait la mort d'une personne s'ajoutait désormais le problème que constituait la disparition de l'humanité entière.

Qu'un homme meure ne créait guère de difficultés à la société. Depuis le temps que cela durait on en avait pris l'habitude, et les coutumes, les paroles traditionnelles, les consolations des religions guidaient les gestes et les sentiments de chacun depuis le dernier soupir du partant jusqu'à la suite des funérailles et l'homme lui-même qui s'éteignait savait qu'après lui la fontaine du village continuerait de couler, que les enfants continueraient d'aller à l'école, le boulanger de cuire son pain et le curé de prêcher, les vieux de raconter des histoires et les jeunes de s'embrasser et de susciter d'autres enfants. La moisson n'aurait pas besoin de lui pour mûrir, ni la neige pour alterner avec la canicule.

Il y aurait certes encore des guerres et des pestes. Mais l'humanité en avait vu d'autres et l'avenir se présentait à sa pensée dans une perspective de vie sans fin.

S'il était sage, cette assurance lui apportait une certaine compensation. S'il était croyant, par-delà cette vision, l'univers s'ouvrait sur un autre monde, inquiétant peut-être, mais à tout prendre moins redoutable que le néant éternel.

Or, voici que subitement le fondement ancestral de cette vision cosmique était bouleversé, que l'homme se découvrait en mesure de détruire réellement sa propre espèce. Cela défiait toute imagination.

Il y avait certes une place dans la religion chrétienne pour la fin du monde mais jamais il n'avait été question que l'homme lui-même en soit l'auteur. Ce privilège revenait de droit à Dieu qui choisissait son heure. Cela se passait dans les règles. Que l'homme s'en arroge maintenant le droit et surtout s'en donne le pouvoir flanquait par terre la plus inébranlable théologie, ruinait le passé, supprimait d'un coup l'avenir.

La fin d'un homme, si grand soit-il, ne dérange pas le cours macrocosmique de l'histoire. Par contre, la mort de l'humanité supprime l'histoire et l'on se découvre en présence d'une évidence monstrueuse.

Si ce cataclysme se produit, c'est en vain que la vie aura conquis la planète.

C'est en vain que des milliers de générations auront gravi lentement, douloureusement même, les degrés de l'évolution jusqu'à susciter l'homme. C'est en vain que celui-ci aura traversé tant de guerres, de pestes, de famines.

C'est en vain que les chefs religieux, les philosophes, les dirigeants, les poètes, les savants et la foule anonyme des gens de valeur auront pétri la pâte humaine pour en faire lever la civilisation. C'est en vain que Socrate aura parlé sous le péristyle, Gutenberg inventé l'imprimerie, Pasteur découvert les vaccins, Einstein dévoilé la Relativité. C'est en vain que les mamans auront chanté et les bergers contemplé les étoiles. Tout cela n'aura servi à rien.

Mais pire encore. La catastrophe atomique, génocide ultime, anéantirait aussi l'avenir. Un avenir beaucoup plus chargé de promesses et de rêves que tout ce que l'imagination pourrait en concevoir. A l'aube d'une science qui déjà s'élève triomphante succéderait brusquement un cimetière éternel.

Quoi de plus immensément insensé ?

La plupart des spectateurs retournèrent à leurs affaires. Les soucis de la vie quotidienne sont déjà si lourds et les instants de bonheur si rares pour qu'on n'aille pas encore se charger de si étranges inquiétudes.

Après avoir porté un moment sa pensée à la dimension planétaire, chacun s'en revint à son petit domaine et maintenant, jouant les autruches, personne ou presque ne songe à cet incroyable danger qu'une infime minorité fait planer sur l'humanité entière.

Cependant, pour qui veut réfléchir, le danger atomique nous ramène lui aussi, et sans doute plus fortement encore que la vision de la Terre dans l'espace, à cette question vieille comme l'intelligence : pourquoi vivre ?

Depuis l'aube de leur histoire, les hommes se sont demandés ce qu'ils faisaient sur cette Terre.

La brièveté de leur passage, leurs souffrances et leurs amours exigeaient des explications. Il fallait qu'ils en trouvent. Ou qu'on leur en trouve. Ce fut le rôle de certains personnages marqués d'un sceau spécial qui les plaçait au-dessus de leurs congénères : sorciers, prophètes, prêtres. Plus tardivement ce fut celui de ces êtres désacralisés mais paraissant plus instruits : les philosophes. En fait, religion et métaphysique sont sœurs jumelles.

Puis vinrent les savants. Dans leur anxiété, perdant la foi pour le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, devenus méfiants à l'égard de Socrate et de Descartes, les hommes se pressent maintenant autour des savants. La plupart de ceux-ci répondent objectivement qu'ils n'en savent pas plus que leur science toute neuve. Mais certains ont essayé de répondre et sont devenus du même coup nos nouveaux maîtres à penser.

Nous voulons bien. Mais avant de savoir si leurs réponses sont plus valables que celles des prêtres et des philosophes, il serait hautement souhaitable de pouvoir préciser les questions qui nous tourmentent. Or ces questions sont tellement vastes, tellement chargées d'inconnues, tellement affectives, qu'on se demande si elles se posent vraiment dans les termes qui nous viennent à l'esprit, autrement dit si ce sont de vraies questions correspondant à une réalité quelconque.

Le mystère nous environne de toute part. Nous le côtoyons à chaque pas. Mais l'habitude nous empêche de le voir. Tant que les jours se succèdent sans événement marquant, on n'a que faire en effet de lever les yeux. Les soucis quotidiens nous occupent suffisamment l'esprit. Qui donc, cerné dans un embouteillage, agacé par le bruit des moteurs, respirant les gaz d'échappement, impatient d'atteindre son but, aurait l'idée saugrenue de penser qu'au-dessous de lui, l'écorce terrestre descend jusqu'au magma en fusion et qu'au-dessus de lui, le vide monte vers les nébuleuses spirales ? Il nous faut un événement majeur pour nous interroger sur notre sort. Mais cet événement sera davantage, ainsi sommes-nous faits, un événement douloureux et en premier lieu, et bien qu'il ne soit pas le plus important, celui qu'on appelle la mort.

Qui donc, à la naissance d'un bébé, aurait l'idée saugrenue de s'écrier :

- Eh oui ! On est bien peu de choses tout de même !...

Or c'est bien une petite chose en effet, humide et frêle, qui sort de sa mère et que l'accoucheur soulève par les pieds d'une seule main. Et pourtant cette petite chose deviendra un adulte avec ses facultés intellectuelles et affectives, un être humain assumant le plus souvent des responsabilités familiales et professionnelles, mais qui se fera peut-être un nom dans la littérature, la religion, les sciences, la politique ou dans un autre domaine exigeant une forte personnalité.

Tous les grands hommes ne sont à leur naissance que ce petit être poussant son premier cri. La transformation est telle qu'on s'étonne que ce soit le même être. On devrait bien plus s'étonner que dix mois plus tôt, celui qui sera une conscience unique, lumineuse, pouvant porter fort loin, n'existait pas.

Ceux qui affirment avec foi l'immortalité de l'âme et la pérennité de la personne après la mort se posent par contre peu de questions sur ce qui a précédé la naissance. Ils ne font

aucune difficulté pour admettre leur néant avant que leur corps n'ait été formé des matériaux apportés par la mère mais ils refusent ce même néant à la personne dont le corps a été détruit. Naissance et mort, les deux problèmes semblent pourtant symétriques et on ne voit pas pourquoi ce qui est sorti du néant n'y retournerait pas. L'idée de l'immortalité de l'âme serait bien plus assise si elle se conjugait avec celle d'une existence qui n'aurait jamais eu de commencement, participant par là même de l'éternité de Dieu.

Mais voilà, la mort frappe la sensibilité des humains et, comme la souffrance, comme tout autre malheur, elle incite à réfléchir tandis que les événements heureux, comme une naissance, leur semblent un peu trop naturels.

Et pourtant quel est le plus grand mystère, la vie ou la mort ?

Quelle est celle des deux qui pose le plus de problèmes, et de tous ordres, la vie ou la mort ? Qu'est-ce qui mérite le plus d'être étudié ? A l'évidence, c'est la vie.

Alors, cette vie, nous allons essayer de la parcourir à grand pas dans son déroulement le plus courant à notre époque pour recueillir au passage les questions qu'elle nous pose.

L'enfant est né. Sa conscience s'éclaire de plus en plus. Pour lui, il n'est qu'un présent, que des informations pures que son cerveau emmagasine à foison. Aucune interrogation. Tout n'est que constatation, découverte. Dans sa mémoire vierge, le monde commence à se former et de l'enchaînement naturel des événements naîtra en lui la logique. En foule, les mini expériences, agréables, désagréables, cuisantes parfois, s'intégreront en des composantes qui seront à la base de son comportement d'adulte. Le monde ayant formé son intelligence, son intelligence sera capable de raisonner valablement sur le monde.

Bientôt en effet naîtront les premiers pourquoi et naturellement ces premiers pourquoi viseront des problèmes immédiats à la taille d'un enfant. Il ne se rendra pas compte qu'ils pourront dépasser largement leur portée première.

- Dis, maman, pourquoi l'eau, elle coule ?

- Eh bien, parce qu'elle aime ça.

Et le petit enfant sera satisfait sans se douter que plus tard cette question anodine en appellera à la théorie de la gravitation et à la théorie moléculaire.

- Dis maman, pourquoi les vaches ont des cornes et les chevaux n'en ont pas ?

- Parce qu'ils sont faits comme ça.

La réponse le satisfait. On n'en parle plus. En fait, l'enfant soulève le problème de l'évolution.

Progressivement l'enfant aura une conscience plus nette de l'étendue de ses questions.

- Dis papa, pourquoi l'essence fait tourner un moteur ?

Les pourquoi évoluent vers les comment et la curiosité devient peu à peu le désir de s'instruire. Plus que les choses, c'est leur mouvement, leurs relations entre elles qui le préoccupent.

- Dis papa, comment un avion peut tenir en l'air ?

Puis viendra le besoin de savoir utiliser les choses à son service.

- Dis papa, comment on fait un pétard ?

Pas de grandes différences entre les choses et les êtres vivants chez les enfants. Tout fait partie du monde extérieur qu'on explore, qu'on expérimente, qu'on commence à utiliser, ne serait-ce que pour le seul plaisir de le reconnaître.

C'est l'heure du jeu, de l'action totalement gratuite. On agit pour le seul plaisir d'agir ou de faire agir. Heureux âge que celui du petit garçon. Tout à la vie, joyeux de remuer, de rencontrer des copains, de se bagarrer, enthousiaste de tous les voyages, de toutes les découvertes.

De la même façon qu'on apprend la forme et le mouvement des êtres qui vous entourent, on apprend leur comportement, leurs sentiments, leurs idées. On ne discute pas plus d'une

idée que la couleur des feuilles des arbres. Le petit garçon de parents protestants sera protestant. Celui de parents républicains sera républicain.

Age de l'information pure et simple, de la soif de cette information. Age sans souci, sans problème, quand bien même on serait tarabusté à l'école ou à la maison. Nombre d'adultes se souviennent avec une lumineuse précision de leurs impressions autant que de leurs découvertes lorsque leur âge ne comportait qu'un seul chiffre. Le présent était si important qu'une année paraissait un siècle. La vie des grandes personnes se projetait devant eux à une telle distance qu'elle ne les concernait guère.

- Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ?
- Moi ? Pompier.

Mais c'était si lointain et Kawata, la bande dessinée, était autrement plus urgente.

Enfance, âge d'or qu'on traverse sans le savoir. Vie toute neuve. Présent sans problème. Goût délicieux de la découverte. Les jeux. La sécurité des visages aimés qu'on n'a pas encore eu le temps de voir changer et qui semblent éternels. Pour beaucoup l'enfance semble aux moments de détresse un paradis perdu.

Cependant cette description est beaucoup trop générale pour être toujours exacte. Il est des enfances malheureuses, des enfances ratées et le mal est difficilement réparable. Il est aussi des moments angoissants dans une enfance normale et qui révèlent déjà une pensée profonde.

Combien émouvant le sanglot du petit garçon le soir dans son lit :

- Mais qu'est-ce que tu as, mon chéri ?
- Quand je serai grand, après, je serai mort.

La réponse est heureusement facile. Il suffit de lui parler de ses dix ans, puis de ses quinze ans, puis de ses vingt ans, puis de tellement de choses que cette idée de mort se perd tellement loin, loin, loin, qu'il s'endort tranquille.

L'adolescence finit tout de même par arriver. Elle marque un nouveau degré dans l'évolution de la personnalité. Après avoir tant pris conscience des êtres extérieurs et de soi-même mais en qualité de simples objets de connaissance, on commence à prendre conscience de sa propre conscience. On découvre son autonomie, sa personnalité. Alors, de tout ce que l'on a emmagasiné, on commence à faire l'inventaire. On compare. On juge. On s'informe encore mais, cette fois, plus pour juger que pour connaître.

L'heure est venue de tout remettre en question pour faire sien ou rejeter ce qu'on a reçu des autres. A moins d'être enthousiasmé par une foi religieuse, politique ou autre qui exclue toute critique comme sacrilège, l'adolescent se met à douter de tout ce qu'on lui a enseigné en fait de croyance, de morale, de comportement spirituel ou social. Il veut savoir ce qu'il y a de vrai et de valable dans tout cela.

Désormais, il refuse d'être pris pour un gosse. Il se veut respecté, personnel, incompris. Ses airs goguenards, entendus, supérieurs, fanfarons, cachent une défense de son jugement qu'il sent vulnérable.

Il veut avant tout se faire une idée à lui. C'est l'heure des doutes, des contradictions intérieures entre la raison et le sentiment, des recherches anxieuses avec le plus d'attirance pour les doctrines dont on a voulu le tenir éloigné.

On veut tout voir. On veut voir loin et aussi haut que possible. On se met à penser selon des dimensions mondiales. La vie se présente non plus dans un lointain irréel mais à la portée de la main. On veut la saisir dans toute son étendue.

Cette vie, qu'en fera-t-on ?

Il est bien naturel qu'on commence par rêver. L'imagination toute neuve se met à tourner librement et à toute allure parce qu'elle n'embrasse pas encore sur la réalité. C'est l'heure où se conçoivent les idées les plus avancées, les plus libres, les plus hautes souvent. Et à ce titre

l'adolescence marque un âge capital dans la vie de l'homme. Âge évolutif par excellence, c'est par l'adolescence que l'humanité se transforme.

Il y a quelques générations, les ouvriers, les marins, les paysans, étaient pratiquement privés de leur adolescence. Ils passaient très jeunes directement de l'école à l'usine, sur un bateau, dans les champs. Du jour au lendemain, l'écolier qui jouait aux billes se mettait à singer les adultes, à parler viril, gros sous, souvent la cigarette aux lèvres et l'air affranchi. Il n'évoluait guère.

Par contre nombre de personnages célèbres qui ont marqué leur époque ont conservé leur adolescence un peu toute leur vie.

Les Pensées de Pascal sont celles d'un adolescent qui révèle ses inquiétudes profondes. Typiquement adolescent Victor Hugo qui nous a laissé une œuvre bouillonnante, généreuse, souvent utopique. Einstein lui-même qui, emballé par des théories nouvelles, frisant le ridicule aux yeux des scientifiques bien établis, s'est mis à les poursuivre imperturbablement jusqu'à la théorie de la Relativité, restreinte d'abord, généralisée ensuite et au-delà, a gardé jusqu'au bout des allures d'adolescent à la fois tourmenté et amuseur. On retrouve dans le retour exaltant de l'île d'Elbe le Bonaparte de la première campagne d'Italie. Et Mozart, et Lindbergh, et Saint François d'Assise, et Saint-Exupéry ... La plupart des grandes destinées, même tardives, ont pris leur élan pendant l'adolescence.

Il est remarquable que le silence des Évangiles sur la vie privée de Jésus fasse une exception : l'escapade de Jésus qui, à treize ans, au cours d'un voyage, s'en va droit aux Pharisiens discuter leurs idées et surtout leur exposer les siennes, on devine avec quelle ardeur.

Ceux qui conservent leur adolescence en même temps qu'ils affermissent leur raison seront les plus avancés des hommes. Si par contre leur raison est perturbée, ce seront alors les plus dangereux qui soient. Pourquoi Hitler a-t-il pris si vite un tel ascendant sur les adolescents des années trente ?

On a pu dire que l'homme est un primate né avant terme, ce qui lui a permis de conserver plus longtemps l'activité créatrice du fœtus.

Aussi bien celui qui conserve son adolescence restera toujours un novateur. A l'augmentation générale de la durée de l'adolescence correspond l'accélération actuelle de l'évolution de la société.

Voici notre adolescent bien parti. N'ayant pas encore subi les corrections de l'expérience, n'ayant pas encore tempéré son jugement par le jugement des autres, encore sans nuances, n'ayant pas encore distingué entre l'impossible et le réalisable, il soulèvera tous les problèmes à la fois, souvent dans le plus grand désordre.

Ouvrant un œil neuf sur le monde, il le trouvera mal fait. Il voudra le voir transformé. Les habitudes, les coutumes, les prescriptions sociales, les lois, la morale, ne seront pour lui que conventions arbitraires tant qu'il n'aura pas saisi que la plupart du temps les hommes en sont arrivés là à la suite d'une expérience longue et coûteuse leur démontrant que telle organisation sociale ou tel comportement personnel les préserve de cruels ennuis.

L'utilité de cet esprit révolutionnaire est de faire tomber tout système de penser et d'agir qui a perdu sa raison d'être et ne subsiste plus en effet qu'en tant que simple convention. Le danger est l'exagération de cet esprit révolutionnaire qui ne jouera pas seulement son rôle de nettoyage mais deviendra alors destructeur.

L'équilibre entre générations est indispensable. La génération précédente, si elle ne joue pas son rôle, prend la plus lourde part de responsabilités dans les échecs et les malheurs de la génération qu'elle a suscitée.

Il est normal que l'adolescent s'attaque à tout et grimpe immédiatement jusqu'aux plus hauts domaines de la pensée.

Il se découvre embarqué dans l'existence sans l'avoir voulu, sans même l'avoir accepté, et la question lui vient naturellement : pourquoi vivre ? Il fait la découverte de l'amour où il rencontre soudain la forme la plus authentique du bonheur. Mais alors il se demande aussitôt à quoi bon si c'est pour voir cet amour s'éteindre comme le reste.

En vérité, s'il est vrai et puissant, s'il est profond et généreux, l'amour n'admet pas de n'être pas total. Il n'admet pas d'avoir une fin. Il n'a de sens que s'il transforme cette vie et rejoint quelque chose d'essentiel dans l'univers.

Qui a connu ces moments de sentiment intense sans se révolter contre la perspective d'une fin qui réduira ce bonheur à néant ?

La réponse à ces questions, anxieusement, il la cherchera dans la religion dans laquelle on l'aura élevé, dans la philosophie si ses études passent par elle, dans la science qu'il rencontrera inévitablement.

A moins de trouver sa sécurité dans une foi solide, il la cherchera finalement en lui-même. Alors il risque bien d'errer d'une explication à l'autre sans qu'aucune n'emporte sa conviction et il se bâtit des "peut-être" plus ou moins élaborés et variant sans cesse. Il sera ainsi parvenu aux avancées extrêmes de la pensée. Au-delà s'étendent des territoires inconnus où ce sera désormais à lui à pousser l'exploration plus avant.

Mais plus urgente sera la question de savoir comment agir, car c'est à chaque instant que l'actualité impose une décision à prendre.

Faut-il être bon et généreux ou dur et même salaud ? Quel est le plus valable : trouver son plaisir dans le service des autres ou dans son propre intérêt contre l'intérêt des autres ? Et l'amour lui-même, doit-on s'y donner de toute la profondeur de ses sentiments ou faut-il au contraire, par prudence, le ramener au niveau du rut ? Doit-on se conformer à l'ordre établi ou se révolter contre la société, ses dirigeants, ses principes ? Les autres sont-ils des ennemis qu'il faut battre ou vaut-il mieux s'en faire des amis ? Est-il meilleur d'être communiste ou anarchiste ou libéral ou se tenir à l'écart ?

Qui a raison ? Oui, Qui a raison ?

Faute d'éléments de réponse, le comportement de chacun, il faut bien l'admettre, est à la merci des circonstances. Sans boussole - et combien en ont ? - tel adolescent parce qu'il a été trahi, volé, déçu, deviendra rusé et méchant. Parce qu'il aura rencontré une équipe d'amis ou subira l'influence d'une personne aimée, tel autre s'épanouira dans un contact vivifiant avec ses congénères et ne se laissera jamais entamer par les déceptions.

L'apport congénital et les circonstances façonnent la plupart du temps le comportement d'un homme. Beaucoup s'en rendent compte et ressentent le besoin de bases indubitablement solides pour fonder leur manière d'être. Ils réclament, sans même souvent se l'expliquer, une morale. Et la morale est le problème le plus réaliste qui se pose à nous.

Qu'est-ce qui est bien ? Qu'est-ce qui est mal ? Quel est mon intérêt supérieur et celui de mes concitoyens ? Intérêt immédiat certes mais surtout intérêt dans l'avenir ?

A l'intelligence de répondre. Mais sur quelles bases vraiment irréfutables ?

Toutes ces questions tournent et retournent dans la pensée d'un adolescent à ses moments de réflexion. Du moins en général car il y a toujours parmi eux, comme partout, une bonne proportion de têtes de linottes. Mais, même chez les plus réfléchis, ces questions ne trouveront pas facilement de réponse. Et, après avoir longuement tout essayé, ils finiront par se détacher de ce qui pourtant serait leur justification. On prend la vie comme elle vient. On passe à des problèmes plus concrets. Cela s'appelle devenir raisonnable.

Telle est l'évolution actuelle de la plupart des adolescents. Mais, il faut remarquer que, relativement aux grands problèmes, les questions se posent chez eux en termes de vie et non de mort, en termes de générosité et non d'égoïsme, en termes d'amour et non d'indifférence.

Tout le contraire de l'homme à l'esprit vieillissant, oublieux du goût de l'amour, rétréci sur lui-même, plus enclin à voir la fin de l'humanité que sa prospérité à venir, écoulant ses jours dans l'ombre de sa propre mort.

Même s'il se désespère de trouver des réponses, l'adolescent a toute la vie devant lui et la dynamique de sa jeunesse le poussera de toute façon à s'y lancer.

Mais l'adolescence passe et le jeune homme se trouve bientôt aux prises avec la réalité. Il doit se prendre en charge lui-même, adopter un métier qui lui procure ses moyens d'existence et, si possible, lui permettre de tenir la place qu'il convoite dans la société. Il éprouve le besoin de construire quelque chose de durable avec la femme qu'il aime et bientôt, avec elle, il sera responsable d'un ou plusieurs enfants. Ce sera à la fois un accomplissement et un départ dans la vie concrète.

Fini de rêver, il faut réaliser. Fini de vouloir changer le monde, il faut le prendre tel qu'il est, s'y intégrer et y exercer son action. L'âge révolutionnaire est passé, à moins d'en faire une profession de foi. Celui des idées neuves et positives est venu. Ce sera l'apport valable de la jeunesse à la société.

Mais alors, pour beaucoup, le travail quotidien, les soucis matériels, les complications démentielles d'une organisation archaïque aux prises avec un progrès technique qu'elle ne suit plus, les stupidités de la fiscalité, le fonctionnement décourageant de la justice, les bassesses de la politique, les rivalités sournoises ou systématiques seront plus forts que tout idéalisme et progressivement la vie immense de l'adolescence se réduira au rythme des journées ouvrables, des week-ends où l'on a tant besoin de se reposer et de se divertir, des vacances qui seront la seule évasion importante pour le jeune homme et l'adulte et revêtiront de ce fait un caractère sacré.

Loin d'être un temps de culture et réflexion, ces vacances si attendues seront pour beaucoup exclusivement réservées au farniente, au sport, à la bonne chair, à une relative liberté retrouvée, à un carpe diem qu'on veut surtout préserver de tout souci et à plus forte raison de toute question sur la vie et le destin des hommes. Celui qui a une religion en respectera les rites. Celui qui n'en a pas se gardera bien de se poser des questions tellement superflues sur le chemin de la plage ou sur un sentier de montagne.

Ainsi la vie d'adulte s'installe dans son cercle étroit. Les vastes horizons s'estompent. Les idées généreuses de l'adolescence font sourire, ce qui évite tout regret. La radio, la télévision, le cinéma, les journaux colmatent le moindre temps libre. Beaucoup trop de gens sont vécus par ces moyens de communication qu'une minorité anime. Ils ne vivent pas par eux-mêmes.

Qu'appellent-ils le bonheur ? Pour beaucoup, le bonheur consiste seulement à ne pas avoir d'embêtement, à pouvoir manger, boire, dormir, travailler sans problème, assurer ses revenus, prendre des vacances, faire l'amour sans complication, préparer la retraite.

L'adolescent a dégénéré en un Tartempion de sa ville, un monsieur anonyme qui vote, paie ses impôts, fait valoir ses droits, marche tout doucement vers l'âge aux cheveux blancs, s'il en reste, et rêve de ses pantoufles de bon retraité sympathique.

On est parfois confondu de l'étroitesse de certaines destinées. Avoir hérité d'une évolution de millions d'années, bénéficier de la faveur incommensurable d'être né parmi un nombre incalculable d'êtres possibles et qui ne seront jamais et cela pour tamponner toute la journée des formulaires dans le fond d'une perception sans se préoccuper d'autre chose. Oui, sans se préoccuper d'autre chose.

Pour tellement de gens, c'est ça la vie. Mais ne les dénigrons pas trop car la dynamique biologique aura poussé la plupart à susciter d'autres êtres et à transmettre leur humanité aux siècles futurs. Ils auront ainsi rempli une fonction dont l'importance leur échappe. Les enfants illumineront leur vie et tant qu'ils seront là, ils les empêcheront de vieillir. Et s'ils ont la

chance d'une certaine intimité avec eux, ils retrouveront quelque chose de la saveur de leur adolescence et peut-être revivront-ils plus mûrs les questions qu'ils se sont posées autrefois.

Mais lorsque les oiseaux se sont envolés, le rétrécissement s'accroît et les misères physiques de l'âge prennent une importance démesurée. Il faut tout de même avouer que la lente décrépitude du corps n'a rien de réjouissant. Les rides, des dents qui s'en vont, le dos qui se voûte, les rhumatismes, l'essoufflement, tout ce qui peu à peu resserre l'horizon de celui qui gravissait les montagnes et parcourait les mers pour ne plus lui laisser à la fin que les murs de sa chambre et, pire encore, le déclin des facultés intellectuelles lorsqu'il est ressenti, composent un tableau d'une tristesse sans appel. Voilà ce que nous risquons tous.

Quand l'homme âgé se retourne, il constate avec mélancolie que les années ont filé à toute vitesse. Son petit bout de chou d'hier si mignon dans sa barboteuse bleue est maintenant père de famille. La vie immense de l'adolescence s'est réduite à quelques décades dont on touche le bout du rouleau. Le bout du rouleau, c'est la mort et de plus en plus on la rencontre chez les autres. Les grandes questions de l'adolescence, longtemps submergées par les travaux et les soucis de la vie active, ont resurgi. Certains les repoussent, bien installés dans un agnosticisme qu'on ne brisera plus ou dans le cadre d'une religion auquel il ne faut surtout pas toucher. D'autres se les reposent mais, faute de pouvoir y répondre, ils s'enferment dans leur neurasthénie muette. On est vieux. On finit par ne plus penser.

Et puis, un soir, on quitte cette existence sans jamais y avoir rien compris. La question : pourquoi vivre ? est restée à jamais sans réponse.

Après tout, cela ne vaut-il pas mieux pour nous ? Que gagnerions-nous à nous demander à quoi sert d'avoir tant marché, d'avoir tant travaillé, tant souffert ? Pourquoi se donner tant de mal à vivre si c'est pour aboutir finalement au néant de la mort ? Pourquoi même connaître des moments heureux puisqu'en fin de comptes ils seront oubliés comme s'ils n'avaient jamais existé ? Qu'est-ce donc que ce bonheur qui laisse après lui des regrets de paradis perdu ? Qu'est-ce qu'un amour dont le souvenir même s'effacera ? Visages lumineux, idées généreuses, moments d'union intense, enthousiasmes, tout cela en vaut-il la peine ? On passe. Inéluctablement. Aucun port où jeter l'ancre. Tout en fin de comptes se révèle vanité.

La vie d'un homme pose nombre de questions mais à voir le peu d'intérêt qu'elle révèle chez beaucoup d'entre nous, la banalité de leurs journées sans joie, de leurs plaisirs petits, la rareté de leurs instants de bonheur enchâssés dans une énorme gangue de grisaille, leur fin minuscule, la question qui revient le plus souvent : à quoi bon ?

L'univers eut-il manqué de quelque chose si une myriade de bonshommes n'avait pas vu le jour ? Eux-mêmes y auraient-ils vraiment perdu ? Les réflexions qu'à certains moments leur existence inspire n'aboutissent qu'à un haussement d'épaules.

On nous taxera de pessimisme. On nous objectera que d'après les sondages une majorité de gens se déclarent heureux, que même dans les existences les plus décevantes il est des moments qui méritent d'être vécus.

Nous sommes d'accord. Mais de quel prix faut-il payer l'instant de bonheur ? Pour une réussite, que d'échecs ! Pour une rencontre, que de séparations ! Et ce sont surtout les séparations, plus que les échecs, qui nous meurtrissent.

Il est des séparations dont la nostalgie ne s'efface pas. Un dernier regard dans des yeux adorés, deux mains qui se serrent, un avion qui s'envole et se perd lentement dans le ciel bleu, un bonheur qui plus jamais ne reviendra, comme une jeunesse à jamais perdue. Et l'âme reste muette devant un vide qu'elle ne comprend pas. On se demande pourquoi il faut qu'il en soit ainsi. La vie apparaît alors d'une absurdité lamentable.

Il est des séparations naturelles et qui cependant ne nous satisfont point. Notre petit bonhomme qui nous empoisonnait l'existence, notre jolie petite fille dont l'aimable tyrannie perturbait nos journées, sont devenus grands et nous quittent. C'est entendu : la vie est ainsi.

C'est normal. Le contraire serait stupide. Néanmoins on déplore le temps qui passe et nous enlève les heures bénies de l'enfance. Le plus beau poème selon nous de la langue française : "La vigne et la maison" de Lamartine est l'expression la plus exacte de cette nostalgie.

Mais séparation aussi lorsque l'être aimé se transforme et que son esprit aussi bien que son visage devient celui d'un autre qu'on ne reconnaît plus. Que le visage change, on s'en accommode, mais que la personnalité ne soit plus la même équivaut à un éloignement dans un pays d'où l'être aimé ne reviendra jamais.

Il est des séparations cruelles, surtout celles de la mort. L'être qui s'en va vous oublie totalement puisqu'il retourne au néant. Les yeux qui vous ont regardé sont vitreux. Le cerveau qui fut le siège d'une intelligence et d'une affectivité qui s'appelaient votre enfant, votre père, votre femme, votre ami, n'est plus qu'un viscère froid comme une pierre. On sait qu'il faut qu'on meure, que le monde ne peut se concevoir autrement et néanmoins la mort fut de tout temps le problème le plus douloureux, celui qui s'est toujours trouvé à la base des religions.

Il est des séparations qui souvent sont plus pénibles que la mort, celles de l'amour par exemple. Quand l'être qui fut votre principale raison de vivre, celui dont les gestes, les paroles, le visage, les idées, les silences illuminaient nos moments de grisaille, quand cet être-là nous abandonne, quand nous découvrons un jour que nous ne sommes plus rien pour lui, alors nous errons dans un vide plus froid que la mort car, mort, l'être aimé paraît nous aimer encore.

Séparation des êtres que nous aimons, séparation d'un groupe auquel nous étions heureux d'appartenir, séparation d'un paysage d'enfance, d'une maison qu'on écroule, d'objets auxquels nous tenions, d'un rôle social dont nous tirions notre joie d'agir, tout cela signifie la fuite du temps et nous laisse désemparés dans notre errance perpétuelle à la quête du bonheur.

Le bonheur, voilà le mot clé, la raison de vivre et pourtant l'indéfinissable. Il épouse toutes les formes, toutes les situations, tous les visages. Il n'est pas le plaisir, même s'il coïncide avec lui, car il peut aussi bien coïncider avec la souffrance, avec l'exigence la plus sévère, avec le renoncement total. Le bonheur, on le recherche partout, dans une position sociale où l'on place sa fierté, sur le sommet vierge qu'on escalade au prix de peines physiques intenses, au milieu des tempêtes sur des mers nouvelles. On le recherche dans un foyer qu'on fonde en sachant bien que les enfants s'enfuiront. On le recherche souvent là où il n'est pas.

Le bonheur est rarement dans le présent. Rares sont les moments où l'on peut vraiment dire : je suis heureux. Le bonheur est dans le passé où il se révèle soudain avec une nostalgie qu'avive le regret poignant de n'avoir pas su le saisir. Le bonheur se projette dans l'avenir, toujours, toujours plus loin. Il respandit dans les projets, dans les voyages, dans les rencontres nouvelles.

On prend l'avion toute sa vie à la recherche du bonheur sans s'apercevoir qu'il est là sur le quai nous regardant partir. Désirs et illusions, soif de sensations, poursuite des plaisirs, espoir d'être aimé, souffrances qu'on provoque en en préparant d'autres, aimer toujours, toujours plus loin, comment trouverions-nous la paix ?

Fidélité. Infidélité. Ces mots ont-ils un sens ? La fidélité lasse. L'infidélité fait souffrir. Qu'importe ! On sait bien que les plus belles fleurs meurent aussi, que ce qui périt d'un côté germe de l'autre et chacun peut se demander à tout moment si le temps n'est pas venu que quelque chose meure en lui. Toujours tourné vers l'avenir, toujours obligé pour se sauver de transformer les défaites en victoires, toujours tendu à trouver le mieux à travers le moins, quelque chose qui naît au milieu de ce qui périt, un bourgeon dans l'herbe qui se fane, un sourire à travers les larmes.

Un amour, deux amours, trois amours, dix amours... On fait le tour de la Terre en croyant que le bonheur est le fruit d'une multiplication. Pour le saisir on se précipite dans l'orage alors

que le vent léger qui caresse les feuilles des arbres nous enseigne à sa manière qu'à lui seul, aidé d'un chant d'oiseau, il peut combler tous les amoureux du monde.

La vie passe. Les années s'écoulent. On est avide de vivre, de bouger, de se divertir. On fuit le présent. On le dénature. Le départ au travail le matin, la maison de nos soirées, nos sorties, nos vacances, quel est le démon qui barbouille de noir toutes nos journées, qui nous fait croire que nous étouffons ? Du fond d'une prison, du creux d'un lit de paralytique, ces mornes journées quotidiennes nous apparaîtraient éclatantes de bonheur comme une patrie perdue.

Qu'est-il donc ce bonheur, grand moteur de nos actions, aliment de nos rêves, réalité toujours imparfaite, toujours fuyante ? L'accomplissement de nous-mêmes ? L'exaltation de nos tendances les plus profondes ? Un bien suprême contre lequel nous échangerions volontiers nos vies pour l'acquérir définitivement ?

La crevette satisfaite de son bout de rocher est heureuse de son micro bonheur. Ainsi le sont certaines gens parce qu'elles ne conçoivent rien d'autre. Ou si elles ont entrevu un jour quelque chose de plus grand, par sagesse ou par pusillanimité, elles se sont vite recroquevillées dans leur petit trou pas cher.

Mais les autres, ceux qui ne se résigneront jamais à fermer les fenêtres sur l'infini, ses tourments et ses rêves, ceux-là ne trouveront de bonheur que dans la recherche sans cesse renouvelée de ce bonheur même.

Nous ne savons quel paradis perdu ou que nous sommes en train de perdre répand autour de nous sa nostalgie. Mais il est des moments où nous rêvons d'un bonheur qui n'aurait pas de fin. Non pas qui durerait toujours mais qui serait préservé du temps, ce qui est tout autre chose.

Les religions promettent ce bonheur-là. C'est tellement important qu'on en voudrait des preuves irréfutables. Et l'on exige ces preuves irréfutables. Les religions vous répondent : croyez.

Evidemment la foi résout d'un seul coup tous les problèmes. Malheureusement croire pour nous n'est pas facile. On ne peut demander aux intellectuels la foi du charbonnier. Et la religion ne nous est plus que d'un maigre secours.

Mais cette mélancolie est-elle justifiée ? Certains répondent qu'une vie se suffit à elle-même et n'appelle aucune autre considération. Certains répondent que les grandes questions ne se posent que lorsque l'homme est malheureux, que ceux dont la vie est réussie, ceux qui se sentent bien dans leur peau, n'en ont cure et trouvent leur pleine satisfaction dans le moment présent.

Est-ce vrai ? Et si oui est-ce longtemps vrai ? Il se peut que la jouissance du présent détourne beaucoup de gens de la réflexion mais celui qui à force de travail et d'habileté est parvenu à la fortune, le conquérant qui s'est taillé un empire, l'homme de sciences promu par le mérite de ses découvertes au rang de savant ou simplement le bon père de famille satisfait de ses enfants, en un mot tous ceux qui ont réussi leur vie, quel que soit le sens qu'ils donnent à cette expression, sont-ils au-dessus du commun des mortels ? Ne se retrouveront-ils pas un jour ou l'autre face à ces questions qu'ils oubiaient ou qu'ils voulaient ignorer ?

Mais pourquoi nos détracteurs veulent-ils que notre motivation soit déclenchée uniquement par un événement malheureux ? Pourquoi veulent-ils que nos fameuses questions se posent uniquement en termes de tristesse ? La philosophie est-elle le privilège des gens moroses ? L'histoire semble indiquer le contraire et c'est normal. L'essence du bonheur lui-même n'est-il pas de se dépasser, tout comme la science ?

Pour notre part nous tenons pour suspecte une recherche qui n'aurait d'autre motivation que le désenchantement, la frustration, la neurasthénie car elle risquerait de ne bâtir que des solutions illusoires destinées à masquer un présent insupportable. Même s'il est moins poussé à cette recherche, l'homme heureux qui réfléchit n'en est pas moins attiré par l'espé-

rance de découvertes qui l'éclaireront sur le sens de sa vie. A celui qui connaît l'enchantement d'un amour dans sa plénitude vient naturellement le désir de rattacher cet amour à quelque réalité universelle pour mieux le comprendre et mieux le préserver.

C'est pourquoi il faut se méfier des réflexions du genre de celle de Pascal : "Le dernier acte est sanglant quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais".

De fait cet état d'esprit conduira Pascal à renoncer finalement à chercher une réponse dans la science pour se réfugier dans la foi du charbonnier. Le savant s'enlisait. Le mystique l'a sauvé.

La recherche doit être menée avec un esprit de conquête comme celui du scientifique qui se passionne à progresser dans le domaine qu'il s'est choisi, comme celui de l'explorateur avide de terres nouvelles. La recherche ne peut être qu'optimiste. Si elle désespérait de rien trouver, elle ne serait pas. Que l'insatisfaction du présent la stimule, c'est normal. La pauvreté, la misère seront souvent un aiguillon mais la motivation la plus haute restera toujours l'attrait de l'inconnu.

Que la plupart des gens, heureux ou malheureux, aient ressenti un jour ou l'autre le besoin de réfléchir à leur destin est indéniable. Il est non moins vrai que beaucoup, faute d'une religion convaincante, faute d'une réponse d'autrui à leurs yeux valable, faute d'une ambition de recherche personnelle, finissent par tout abandonner et s'enferment dans un agnosticisme sourd et aveugle afin d'avoir la paix.

Certains cependant n'acceptent pas et n'accepteront jamais de baisser les yeux. Ils regarderont toujours leur destin en face, quel qu'il puisse être. Ils garderont toujours la fécondité de leur adolescence à travers les jours de gaieté et les jours de tristesse. Ils ne vieilliront jamais car ils sont le ferment de croissance de l'espèce humaine. C'est parmi eux que se recrutent les grands noms de la pensée à travers l'histoire.

Depuis l'aube de la raison, ces esprits s'interrogent et des réponses qu'ils ont pu faire sont nées les religions et les philosophies. Des réponses qu'ils apporteront grâce à des connaissances plus sûres dépendra la pensée future de l'humanité.

Mais voici que tout naturellement, par la logique même, nous nous éloignons de l'homme isolé. En effet l'existence de l'homme pris individuellement, depuis l'être le plus borné jusqu'à celui qui se consume du tourment de savoir, nous pose plus de questions que l'humanité prise dans son ensemble qui, elle, ne meurt pas et peut même paraître à certains promise à une vie sans limite, du moins prévisible. C'est elle qu'il faut sans doute interroger pour lui trouver un sens qu'un individu isolé est bien incapable de nous apporter.

Nous avons ouvert cette recherche par la vision panoramique de la Terre dans l'espace. Un autre panorama peut se développer dans le temps, celui de l'histoire de l'humanité telle que nous pouvons la reconstituer aujourd'hui.

Dans une galaxie anonyme, une étoile anonyme. Autour de cette étoile gravitent neuf planètes. Rien d'extraordinaire à cela. Or voici que sur la troisième planète apparaît la vie, une vie qui va se développer jusqu'à former des hommes.

On ne s'étonne plus guère qu'un amas de corps minéraux ait pu donner naissance à des êtres pensants. C'est pourtant une merveille ahurissante et qui touche au miracle lorsqu'on veut bien y réfléchir.

On le comprendra mieux en prenant dans sa main des morceaux de charbon, une poignée de terre humide, en y soufflant de l'air et en pensant que des corps de ce genre ont pu par eux-mêmes, sous l'influence d'agents naturels, se constituer en un être doué de pensée. L'impossibilité est telle que nos ancêtres en ont déduit la nécessité d'une intervention surnaturelle.

Pour nous qui ne voyons pas à quoi nous avancerait d'introduire dans nos démarches que nous voulons rationnelles l'irrationnel, une évidence s'impose : cette planète minérale a formé des hommes toute seule, sans que nous puissions apercevoir ou concevoir des signes d'intervention extérieure.

Notre planète est tellement isolée, même de ses sœurs les plus proches - regardez briller le petit point de Vénus au couchant ou au levant et ce point plus petit qu'est Mars dans la nuit - que nous sommes bien forcés de constater, en dépit de notre stupéfaction, qu'un tel miracle s'est bien produit.

Comment cela fut-il possible ?

Et pourtant cela fut.

Un peu de réflexion nous amène à constater combien est pauvre notre conception dite réaliste de l'univers ou, ce qui revient au même, combien l'univers est plus riche de réalités et de possibilités que ce que notre raison peut en concevoir. Cette richesse de l'univers, ne l'oublions jamais. Le simple caillou que nous tenons dans notre main vaut infiniment mieux que notre notion de caillou.

Et si nous voulons poser des jalons pour nos démarches futures, plantons déjà celui-là.

L'homme est donc apparu sur la Terre en des temps très reculés et d'une manière que nous ne connaissons encore que très mal. Tout progrès ne s'acquérant qu'au prix de tâtonnements et d'échecs sans nombre, on peut raisonnablement supposer que sa réussite fut due à quelques événements heureux sans lesquels il n'eut jamais émergé des lignées animales concurrentes.

De l'histoire des premiers hommes pendant des centaines de millénaires et plus, on ne sait à peu près rien. Les plus hautes recherches remontent à l'époque de la pierre taillée et les maigres renseignements recueillis nous montrent des êtres assez frustrés, vivant dans des cavernes, mais déjà capables de se servir d'outils et déjà de se poser les premières questions sur le monde puisque des sépultures semblent indiquer qu'ils respectaient des rites, lesquels sont l'expression de croyances.

Les peuplades les plus arriérées de nos jours peuvent nous donner une idée de ce que fut la vie matérielle en ce temps-là, encore que le parallélisme ne soit pas certain.

Essayons d'imaginer les conditions dans lesquelles vivaient nos lointains ancêtres. Les grottes sont rares. Le froid, l'humidité et les courants d'air y sont tellement insalubres que la vie à la belle étoile devait être la plupart du temps préférable. On peut en déduire sans témérité qu'ils construisirent des huttes, des cabanes, des cités lacustres avant même d'avoir inventé de véritables outils, contraints par de dures nécessités à se servir tout de suite de leurs seuls outils naturels, leurs mains.

On nous dit que l'habitat des hommes était lié à la forêt. Nous l'admettrons facilement étant donné que la forêt recouvrait la plupart des terres tropicales et tempérées.

Vivant dans la forêt ou dans des clairières ou au bord de l'eau ou sur l'eau grâce à des pilotis, de toutes façons ils étaient rassemblés en petits groupes, familles au sens élargi, tribus plus ou moins élaborées, dans un environnement qui, inévitablement, leur paraissait plus ou moins hostile, contre lequel il fallait qu'ils se défendent, sur lequel il leur était absolument nécessaire de se nourrir. La cueillette et la chasse constituaient leur principale industrie.

On a prétendu avec quelque légèreté que le meurtre était habituel parmi eux. Nous pouvons en douter car le meurtre et la guerre interviennent lorsque les hommes se gênent. Or en ces temps-là ils étaient assez peu nombreux et ils avaient probablement assez à lutter contre l'environnement hostile pour se sentir solidaires plutôt qu'ennemis. La guerre ne s'installa probablement qu'à partir d'un certain développement qui fit reculer le danger naturel et augmenter les rivalités jusqu'à donner la prépondérance au danger de conflit humain.

Dans les régions où la vie foisonne, au cœur de la forêt tropicale par exemple, les animaux et les végétaux se trouvent sans cesse en concurrence et doivent lutter les uns contre les autres, tandis que dans les régions où la vie est difficile, en haute montagne ou en bordure de déserts, l'activité des êtres vivants est dirigée sur la conquête des moyens d'existence contre un milieu avare.

Il nous est difficile de nous placer aujourd'hui dans la mentalité des premiers hommes. On les imagine seuls, au creux d'une forêt inquiétante, écoutant rôder et hurler les bêtes fauves, redoutant l'approche de l'orage ou le froid de l'hiver, contemplant un ciel muet qui tourne, frappés souvent par la maladie, meurtris par la mort et n'y comprenant rien. Dans des conditions aussi précaires, la peur devait être fréquente. Or leur intelligence s'éveillait. Leur jeune imagination pouvait tourner en roue libre, n'ayant aucun système rationnel pour la réguler. Dès lors il était inévitable qu'ils aient cherché à expliquer le monde et leur existence en multipliant leur propre image, c'est-à-dire les esprits, autour d'eux. C'était bien l'explication la plus simple.

Projetant leur propre conscience sur les animaux, les végétaux, les minéraux avec lesquels ils étaient en contact, sur les astres aussi, le soleil et la lune en particulier, sur les nuages, sur les volcans, sur la foudre bien sûr, les incendies, les inondations, ils voyaient en toutes choses des êtres conscients comme eux dont ils redoutaient la puissance et sur lequel le moyen le plus logique d'agir consistait à leur adresser des prières, des supplications et des louanges et, s'il le fallait, à leur donner des gages, c'est-à-dire à leur offrir des sacrifices.

Sans risque d'erreur, on peut concevoir que les hommes furent très vite religieux et que la facilité d'expliquer les événements par la volonté des esprits habitant toute chose assura à la religion une domination absolue sur toute autre forme de pensée pendant de longs millénaires.

Au fur et à mesure que les siècles passaient, que l'intelligence s'éveillait, que les connaissances s'étendaient et s'affirmaient, les religions étaient amenées à se perfectionner afin de mieux rendre compte de la réalité. Entre le fétichisme primitif et la hauteur intellectuelle de la religion chrétienne ou musulmane par exemple, l'évolution est comparable à celle de la technique depuis le temps des silex taillés jusqu'à celui des machines. Certes l'agnosticisme qui s'est considérablement développé depuis le recul des religions a dû exister de tous temps.

Mais comme l'agnosticisme est par définition la négation systématique de tout intérêt aux recherches extrêmes ou simplement leur ignorance, il faut le considérer comme une partie stérile de la pensée humaine, une impasse de la raison, plus ou moins importante suivant les âges, mais qui de toute façon ne peut nous intéresser.

On serait tenté de croire que très vite les hommes en arrivèrent à la croyance en l'immortalité de l'âme, d'autant que la vie primitive était probablement très courte, encore que leur temps psychologique ait pu en compensation être plus long que le nôtre à la façon des enfants. La pensée qui s'attarde longtemps au souvenir des disparus leur donne une sorte de présence bien proche de la présence réelle et c'est tout naturellement que le culte des ancêtres partout répandu amène à croire à leur survivance dans un monde invisible.

Pourtant la Bible, le livre par excellence d'une des formes de religion les plus avancées des temps anciens, ne mentionne qu'assez tard une telle croyance. Pendant de longs siècles, les Hébreux ne se préoccupèrent que de la vie terrestre. Nulle part, il n'est fait mention d'une survivance d'Adam et Eve dans un paradis ou un enfer quelconque. Les patriarches pouvaient atteindre un âge magnifique mais après leur mort il n'est plus du tout question d'eux. Yahvé ne guide, ne condamne, ne châtie que des vivants. Il faut attendre le livre de Daniel pour trouver le premier indice d'une croyance en une vie dans l'au-delà.

Si on interprète les religions comme des réponses à une recherche de la vérité, il faut en conclure que l'idée d'un autre monde mit un temps assez long pour jaillir dans la pensée des hommes. Mais, une fois admise, on sait quel fut son succès. Grâce à cette découverte, la vie prenait du même coup une autre dimension. Aucune peine, aucune misère n'étaient irrémédiables. L'introuvable bonheur était enfin possible.

La notion de justice dut s'établir dès la première société, peut-être même du temps où n'existait que la famille. Comme par expérience agir d'une telle façon amenait un bien ou évitait un inconvénient, comme une autorité se manifestait décrétant ce qui était admis et ce qui était interdit, récompensant et punissant, cette notion de justice fut associée à la notion de bonheur ou tout au moins de bien-être. Mais c'était tout de même loin d'être toujours le cas et inévitablement tout sentiment d'injustice engendrait un sentiment de frustration et de révolte. Avec la découverte d'une vie future, cette lacune était comblée. La justice prévaudrait toujours. Si ce n'était pas en ce monde, ce serait dans l'autre. Le bonheur pouvait ne pas être le fruit logique de la justice dans la vie présente. Il en serait la récompense assurée dans la vie future.

En se perfectionnant ainsi, l'idée de vie future allait conquérir la pensée des hommes et elle ne la lâcherait plus.

Fort de sa pensée, l'homme allait conquérir la Terre. Or il se présentait sur la ligne de départ dans un état de faiblesse extrêmement dangereux pour sa propre survivance. Sa puissance musculaire était inférieure à celle des animaux de sa taille. Il était nu, exposé à toutes les intempéries comme à tous les coups. Il ne pouvait se défendre que médiocrement par la fuite ou la grimpée aux arbres. Aucun moyen d'attaque, ni corne, ni croc, ni griffe. Vraiment rien d'une force de la nature. Ce qui ne l'empêcha pas de remporter sur elle une éclatante victoire.

Il était nu. Il a pris la fourrure des nantis. Il a tissé des fibres végétales. Il a fabriqué lui-même ses propres vêtements synthétiques. Le voilà le plus chaudement habillé de la création.

Dépourvu de cornes et de griffes, il a saisi des cailloux et des bâtons, il a inventé le manche, tiré des flèches, des obus et des balles, lancé des bombes, fait exploser l'énergie nucléaire. Pas mal pour un être sans défense.

Piètre coureur, il a dompté le cheval et fabriqué ses propres coursiers motorisés.

Nageur vite épuisé, il a construit des radeaux, des bateaux et il s'est fabriqué des organes mécaniques lui permettant de se promener des heures au milieu des poissons.

Privé d'ailerons, il a inventé l'avion et volé au-dessus des plus hautes montagnes, puis la fusée et il s'est éloigné à des centaines de milliers de kilomètres de la Terre.

Pauvre en force musculaire, il remue par ses machines des charges autrement plus lourdes que celles que pourraient manier ensemble tous les animaux du globe.

De vue plus faible que bien des oiseaux et des mammifères, il s'est rendu capable de scruter les molécules et les galaxies.

Pour un déshérité de la nature, quelle réussite en tous domaines !

Il doit pareille fortune au cerveau dont il se dota, on ne sait par quel processus, avec des perfectionnements sans pareil chez les espèces animales les plus évoluées. Et l'avance prise, à moins d'accident planétaire, ne pourra que s'accroître.

Ce cerveau est devenu le siège d'un système psychique prodigieux qui lui assure un développement de puissance quasi illimité mais aussi une capacité de plaisir et de souffrance, de bonheur et de détresse sans équivalente chez aucun être vivant. Forts de leur intelligence, doués d'une fine sensibilité, capables de volonté, les hommes se sont faits conquérants, législateurs, médecins, prêtres, poètes, savants et spécialistes dans bien d'autres domaines encore. Ils se sont rassemblés en familles, en tribus, en cités, en nations et ils finiront logiquement par se rassembler en une organisation mondiale.

L'Histoire a commencé avec ses guerres et ses remue-ménages. Des civilisations ont surgi, ont brillé, se sont éteintes pour céder la place à d'autres. Les croyances éparses et naïves se sont perfectionnées en religions dont la consistance intellectuelle et affective a constitué la pensée centrale de vastes portions de l'humanité.

La science est née à son tour, dernier en date des progrès de la pensée. Elle consiste à rechercher systématiquement une connaissance des faits aussi exacte que possible en vue de comprendre leurs relations de plus en plus générales jusqu'à envisager d'englober l'univers entier, homme compris, dans la vision d'une vérité unique.

Dans ce but, plus ou moins conscient au départ, elle a créé une discipline de base, les mathématiques. Les mathématiques sont l'étude à priori des relations de nombre et d'espace

entre des objets anonymes distincts. L'utilité en sera immense. Chaque fois qu'on pourra établir une relation entre des faits et des données mathématiques, le jeu préétabli de celles-ci permettra automatiquement d'en déduire des connaissances nouvelles.

Il sera même possible de connaître l'inconcevable car si les mathématiques ont pour base la réalité fondamentale des choses, à tous leurs développements, même dans des suites qui paraîtraient contredire nos idées les plus enracinées sur la part de vérité que nous pouvons appréhender, correspondent des possibilités strictement objectives. Par elles, nous pouvons aller bien au-delà de l'univers des hommes.

Vraiment on est autrement plus à l'aise à discerner un destin dans l'histoire de l'humanité que dans celle d'un homme seul. Ce dernier nous déconcerte par la brièveté de sa vie et par le gaspillage de toutes ses connaissances lorsqu'il meurt. L'humanité par contre est un être collectif dont l'évolution est une suite intelligible qui nous permet d'extrapoler, du moins en principe, assez loin son avenir.

Alors où va l'humanité ? Grande question que l'avènement de l'énergie nucléaire et la vision de la Terre dans l'espace ont remise au premier plan. Qui peut répondre ?

En admettant qu'aucune catastrophe ne survienne avant qu'elle trouve, on ne sait comment, une sécurité totale, peut-on lui espérer un avenir illimité, une ascension vers des hauteurs dont nous ne pouvons que rêver ?

Ou bien notre question est-elle une question mal posée ou qui ne correspond à aucune réalité ?

Beaucoup moins urgente pour nous que celle qui nous concerne individuellement, cette question, par son étendue, par son importance, mérite bien un peu, parmi les travaux et les jours, qu'on prenne le temps d'y réfléchir.

Mais d'où nous vient ce besoin de savoir ? Pourquoi cette inquiétude à pousser toujours plus loin, à grimper toujours plus haut ? Est-ce donc un gros cadeau que l'évolution nous a fait en nous dotant d'un tel cerveau à la naissance, ce cerveau siège de nos tourments encore plus, semble-t-il, que de nos joies, de nos désespoirs plus que de nos espérances ? Les gens sans question sont-ils malheureux ? Traçant chaque jour leur petit bonhomme de chemin, ils trouvent le moyen de parcourir leur existence d'un bout à l'autre sans consacrer cinq minutes à la réflexion. Leur petit cercle de lumière ne dépasse pas quelques pas et l'ombre les empêche de voir l'étendue des mers. Après tout, ils ont peut-être raison.

Que ne sommes-nous alors des crevettes ! Nous regardions un jour dans un coin de rocher de l'Estérel le manège d'une petite crevette. L'eau était tranquille et la crevette délicate et presque transparente allait d'un grain de rocher à l'autre, s'aventurait jusqu'au bout de son promontoire, se nourrissant sans doute dont on sait quoi, et revenait brusquement vers son trou pour en ressortir. On se demandait ce que ressentait cette crevette, quelles pouvaient bien être ses préoccupations intellectuelles, sa vision du monde, sa philosophie. Sans doute une vie bien tranquille. Pour elle l'infini ne devait pas dépasser à ce moment le bout de son rocher. Il devait avoir la couleur bleue des transparences marines. Quant au temps, le moment présent se suffisait à lui-même. Et sa petite vie de crevette - elle ne le savait pas - se poursuivrait encore un peu pour finir dans la gueule d'un poisson ou, peut-être, ce qui est accidentel chez ces êtres-là, de mort naturelle. Quoi qu'il en soit, elle vivait sa plénitude, la petite crevette. Et on l'enviait. Si ce que prétendent certains, et non des moindres, qui s'érigent aujourd'hui en nos maîtres à penser, est exact, si notre inquiétude humaine est sans objet, totalement inutile, donc absurde, alors faisons nous crevettes.

Mais nous ne pouvons pas tous jouer longtemps les crevettes. Et nous sommes vite forcés de revenir à nos questions d'hommes. Alors si ces Messieurs, aussi savants soient-ils, veulent nous faire admettre que nos concepts de bonheur, de joie sans mélange, d'amour universel,

que nos espérances millénaires avec notre besoin de nous dépasser, d'approcher des vérités supérieures, doivent être rayées d'un trait de plume, les conséquences en sont si graves pour nous et l'humanité qu'on admettra que nous éprouvions le désir d'y regarder d'un peu plus près.

Oui, des réponses que nous apportons plus ou moins consciemment aux grandes questions dépend notre pensée fondamentale.

Extérieurement nous agissons tous selon les habitudes, les conventions, les obligations, la logique de la vie en société. Libres penseurs, calvinistes, athées, agnostiques ou musulmans, nous prenons tous le même ticket d'autobus. Les rites de politesse sont à peu près les mêmes partout. Nous pouvons aimer la même poésie, les mêmes sciences, les mêmes sports. Il n'en reste pas moins que nos esprits seront fondamentalement différents. Un croyant convaincu et un agnostique ne peuvent jeter le même regard sur l'histoire du monde. Ils ne se sentent pas hommes de la même façon. Les sciences n'ont pas la même portée chez l'un et chez l'autre. Leur fraternité, aussi sincère soit-elle, n'a pas la même qualité. La vie n'a pas le même sens, l'amour la même couleur.

Les gènes peuvent expliquer en partie les caractères. A cause d'eux un tel se révélera ardent, un autre coléreux, un autre lymphatique, un autre doux. L'un sera porté à la méditation, l'autre à l'action. Celui-ci sera plus ouvert aux mathématiques, celui-là à la littérature. Mais, quel qu'il soit, un homme sera construit dans son être intime et guidé dans ses choix les plus autonomes selon les réponses qu'il se sera fait siennes aux grandes questions.

Nos réponses constituent des sortes de codes génétiques gouvernant nos pensées et nos comportements. Pour des réponses différentes engendrant des fois opposées des peuples se sont fait et se font encore la guerre ou leurs chefs s'en servent de prétexte. Même si dans nos sociétés occidentales on parle peu de religion, dans nos querelles d'écoles, nos luttes de partis ou nos guerres modernes, les intérêts ne sont pas seuls en cause. On ne peut étudier correctement ces conflits en ignorant l'homme fondamental qui les mène. Faux est le postulat par lequel seuls les intérêts matériels façonnent les groupes sociaux. Il était certes utile de mettre en lumière leur importance. Il serait par contre naïf de leur donner la seule place dans les motivations des mouvements de foule.

Hormis les cas très rares où des esprits très personnels se sont apporté leurs propres réponses, la majorité des hommes va les puiser dans la foi religieuse ou dans la philosophie ou maintenant dans les déclarations de certains scientifiques.

Avant d'aller plus loin, nous allons nous aussi nous mettre à l'écoute des prêtres, des philosophes et des savants. Une telle pléiade d'esprits supérieurs nous apportera bien tout de même un peu de la lumière que nous cherchons.

Depuis des millénaires et encore pour beaucoup de gens aujourd'hui, la religion détient le droit exclusif de fournir des réponses. On comprend son succès. La foi engendre une sécurité intellectuelle et affective inégalable.

On parle souvent de la foi du charbonnier. C'est la foi idéale, celle qui ne pose aucune question, qui ne songe à soulever aucune objection, celle d'un cœur simple qui ne conçoit à aucun moment autre chose.

Mais pendant longtemps, la religion fut tout autant capable de répondre avec succès aux questions des intellectuels.

Comme il était facile de penser aux siècles de la foi ! Dieu avait créé l'homme du limon de la terre. Il l'avait créé heureux. Mais celui-ci lui avait désobéi. Et depuis lors il devait subir l'épreuve d'un passage ici-bas avant d'être admis ou non au bonheur éternel. Et cette Rédemption, il la devait au Fils même de Dieu qui s'était fait homme parmi les hommes pour les sauver.

Le Christianisme tire en effet son principe de l'assimilation du Christ à Dieu. Solution idéale. Le Dieu des philosophes, esprit pur, éternel, froid, invisible, incompréhensible, avait son représentant sur terre, son propre fils, un homme tangible comme tous les autres hommes et cet homme était parmi nous. Il nous enseignait nos devoirs, nos prières, notre avenir après la mort. Il était le centre de notre vie. Tout se rattachait à lui, les vérités premières, les lois privées et publiques, les trônes, les sciences : médecine, astronomie, cosmologie, l'histoire de l'univers et sa disparition qui n'entraînait pas la nôtre. Et le monde et la vie de l'homme, tout s'expliquait selon un schéma simple qui servait de référence universelle.

On se ralliait à la morale qui en découlait et que l'Eglise toute puissante précisait avec détails. Ou on ne s'y ralliait pas mais on appelait péché un péché et crime un crime. Le brigand le plus endurci se savait lui-même pécheur et toujours capable de se racheter.

Qui d'ailleurs aurait douté de la réalité du surnaturel ? Comme les Anciens que fréquentaient journallement les dieux du foyer, des sources, des bornes, des moissons, de la guerre, de la nuit nuptiale, du commerce, car il y en avait partout, les gens du Moyen Age entendaient parler journallement des saints, des anges, des démons. Le diable ? C'était lui qui mettait le feu aux granges, qui ricanait dans la nuit, qui jetait des pierres, qui s'emparait des hommes et des femmes, les agitait, leur faisait monter une écume sanglante aux lèvres, clamer des horreurs. On brûlait ses complices. On exorcisait ses traces. Devant la réalité de tant de faits expérimentaux, comment ne pas croire à la réalité de ce redoutable personnage ?

Et pouvait-on raisonnablement douter des saints alors qu'ils apparaissaient devant tant de témoins, qu'ils accordaient la pluie après la sécheresse, le beau temps après les inondations, alors qu'ils arrêtaient les pestes, les éboulements, les incendies, alors que tant de fidèles avaient vu leur statue les regarder, esquisser un geste de bénédiction ou pleurer ou saigner. Les miracles, il n'y en avait jamais assez. N'étaient-ils pas du reste présentés dans les Evangiles comme une preuve expérimentale de la divinité du Christ. Or Dieu ne pouvant se tromper, l'enseignement de l'Homme-Dieu en devenait par le fait infaillible.

Quant à l'univers, il chantait la gloire de Dieu qui l'avait créé pour l'homme et avec l'homme il revenait à Dieu. Une cosmogonie bien simple plaçait de ce fait l'homme au centre de la Création. Autour de lui la vaste Terre et autour de cette Terre, les astres qui tournaient, mus par la sagesse de Dieu sous la conduite de ses serviteurs célestes.

Un système total de pensée s'était édifié et dans quelque direction que l'homme du Moyen Age portait ses regards, il ne rencontrait aucune question à laquelle la religion n'apportait de réponse. Cette sécurité de pensée guidait les gens tout au long de leur vie et, même s'ils étaient

pécheurs, c'est en tant que pécheurs qu'ils se regardaient, conservant par là une égale sécurité intellectuelle.

Etonnons-nous que cette vaste synthèse ait eu un tel succès. Pour un esprit simple comme pour un esprit cultivé, le monde et la vie avaient une explication, un sens, un but. Aucune peine n'était irrémédiable, aucune perte n'était irréparable. Si toutefois, une seule perte, absolue : la perte de Dieu, la damnation, définitivement consommée lors du dernier soupir. Et alors s'ouvrait par là aux autorités religieuses et politiques un moyen redoutable de domination, la peur de l'enfer auquel nous condamnait la désobéissance aux lois de l'Eglise et aux lois des Princes.

Peu importe, la synthèse existait. La vie de l'homme avait une raison d'être et l'univers aussi. Cela enrobé de merveilleux, illustré de miracles, soutenu par des dogmes, sans cesse rappelé par des prescriptions. Les objections qui malgré tout pouvaient surgir avaient fait l'objet de réponses anticipées. Par exemple : si Dieu est bon, pourquoi le monde est-il si souvent mauvais ? Réponse : c'est l'homme qui a gâché l'œuvre de Dieu par le péché originel. Si Dieu veut que nous croyions en lui, pourquoi ne se montre-t-il pas à nous par une présence constante ? Réponse : il faut que nous ayons du mérite à croire en lui. Si Dieu est tout-puissant, pourquoi a-t-il laissé périr le Christ sur une croix ? Réponse : l'amour de Dieu pour les hommes est infini. Il a voulu par là prouver qu'il allait jusqu'aux limites humaines de cet amour.

Une des plus belles notions chrétiennes est d'avoir attribué à Dieu, en plus de toutes les qualités que lui avaient conférées les philosophes, celle d'être amour. L'univers était une œuvre d'amour. L'homme était une œuvre d'amour, destiné, s'il le méritait, à un amour éternel. En somme le principe fondamental de tout était non seulement un être conscient, un être de raison, mais aussi un être d'amour.

On a reproché à l'Eglise le procès de Galilée. Mais on doit bien se douter qu'il fut pour une bonne part provoqué par la crainte de voir se lézarder un aussi bel édifice. Ce procès est en tous cas logique. Que la Terre ne soit plus le centre du monde, c'était déjà une première brèche à cette sécurité absolue contre le doute, c'était le pressentiment d'une aventure où pouvaient être remises en question les vérités éternelles. Toucher à la religion, c'était toucher à la vie immortelle des hommes, c'était toucher à Dieu. Comme en face de pareilles monstruosité sacrilèges, les bûchers pouvaient paraître peu de choses aux yeux des ardents défenseurs de la foi !

Notre univers d'aujourd'hui n'a rien de commun avec celui de nos récents ancêtres. Le progrès de nos connaissances l'a rendu d'une immensité insensée au sein de laquelle l'homme n'a même pas une place microscopique. Et le merveilleux qui autrefois était une preuve en faveur de la religion en est aujourd'hui un redoutable adversaire. N'importe quel élève de primaire, lorsqu'on lui raconte l'histoire de l'Ascension, soulève aussitôt les notions de gravitation et de masse et il s'estime en droit de poser des objections. Si on lui répond que l'Ascension était une vision miraculeuse visible des seuls apôtres présents, alors elle perd de sa force de conviction et, s'ils sont regardés sous ce seul aspect, les Evangiles n'entraînent plus une adhésion sans réserve.

Ainsi le merveilleux qui donnait à la religion son fondement disons expérimental est dissous aujourd'hui par l'objectivité scientifique. Mais, ce qui est plus grave, la religion dominante en Occident, la religion catholique et dans une large mesure son homologue la religion orthodoxe ont perdu leur fluidité originelle qui leur aurait permis de suivre l'évolution des esprits et de continuer à diriger la pensée occidentale. Formée au temps où le droit atteignait son apogée, la religion catholique en a conservé la rigidité et la minutie. A force de tout codifier on sclérose.

Les civilisations montantes vont de l'avant. Elles n'ont que faire des arguties juridiques. Il s'agit avant tout de conquérir, de se tailler une place au soleil.

Les civilisations décadentes au contraire sont conservatrices. Il s'agit désormais de préserver les biens acquis, de les administrer, et pour cela il leur faut élaborer des réglementations impératives et minutieuses qui pétrifient l'état qu'elles ont atteint.

Le résultat est que dans un monde qui évolue des tensions internes et externes s'accroissent jusqu'à provoquer la rupture. A force de protéger juridiquement les positions installées, les sociétés en arrivent à ne progresser que par révolutions.

L'Eglise a codifié la foi d'une façon si étroite qu'elle l'a pétrifiée par des dogmes. Un dogme est une vérité éternelle que l'Eglise proclame et qu'elle ne peut ensuite renier sans se renier elle-même, donc une vérité absolue qu'un fidèle doit croire sans objection sous peine de n'être plus dans l'Eglise.

Et l'Eglise a multiplié les dogmes. Si bien qu'aujourd'hui religion et dogmes forment un tout si rigide que l'Eglise ne peut remettre en question un dogme sans se renverser elle-même. A une adhésion qui comblerait la soif de sécurité morale et intellectuelle, l'obligation de croire à un dogme dépassé oppose une barrière infranchissable. Alors on se rabat sur le "on en prend et on en laisse" mais la sécurité de pensée n'existe plus.

La religion musulmane est mieux lotie. Ses fondateurs beaucoup moins juristes que les Gréco-Romains lui ont préservé sa fluidité originelle. Pas de dogme, sauf celui bien entendu de l'existence d'Allah avec tous les attributs de Dieu et la primauté de Mahomet, son prophète. Des préceptes rigoureux certes, mais les préceptes ne sont pas des dogmes et ils peuvent changer sans atteinte à l'intégrité de la doctrine. Le musulman cultivé d'aujourd'hui est plus à l'aise dans sa religion que le catholique cultivé.

Aujourd'hui, le merveilleux dissipé, que reste-t-il de tout cela ? Ou plutôt, que peut-on en retenir, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse valable qui pourrait nous aider à vivre et à espérer rationnellement un dépassement de notre destin au-delà de nos étroites limites temporelles ?

Pendant longtemps, les esprits qui tenaient à la religion pour son appui moral, pour sa grandiose conception de l'univers, ont cherché à éviter ce déchirement entre la science naissante et les exigences d'une foi strictement orthodoxe. On a voulu interpréter : les journées de la Création devinrent des périodes de dimension géologique, le retrait de la Mer Rouge provenait d'un séisme lequel d'ailleurs venait à point expliquer la chute des murailles de Jéricho, etc. On en était arrivé ainsi à restreindre singulièrement le nombre des miracles.

Mais, nous l'avons vu, l'enseignement de l'Eglise est infaillible sur les dogmes. Un dogme ne peut plus être remis en question. Or si l'histoire de Josué arrêtant le soleil n'a jamais été un dogme, par contre la virginité de Marie, la Résurrection, le changement de la nature de l'hostie en corps divin en sont, et en rejeter un seul, c'est être hérétique.

Comme l'Eglise s'est enfermée dans ses dogmes, pour beaucoup de catholiques il n'est plus d'issue que de se partager en deux : être à la fois le croyant qui rejette toute question et l'homme moderne qui pense rationnellement. On dit que Pasteur fut de ceux-là.

Quant aux autres, ils doivent bien se résoudre à délaissier leur religion comme une mue qu'un insecte abandonne sur le sable. Mais alors ils se retrouvent nus et désemparés devant un infini qu'ils ne comprennent plus, une mort qui les écrase.

Nous aimerions, quant à nous, qu'on réfléchisse attentivement sur la question de savoir si le merveilleux constituait toute la religion. Si oui, n'en parlons plus. Sinon, alors pourrait-on en recueillir précieusement les éléments reconnus valables. Ce n'est pas impossible car, au fond, la religion est avant tout une réponse aux pourquoi de l'Homme en face de l'univers. Aux questions suprêmes, seule la religion a répondu pendant des millénaires car les philosophes n'apportaient que des réponses sujettes à critique du fait qu'ils ne parlaient qu'en simples citoyens alors que la religion par son caractère divin justifiant une foi absolue pouvait se

porter seule garante d'une paix intérieure sans menace. Pour elle, exercer sa raison face à celle de Dieu était un péché, et même parmi les plus graves si cette raison aboutissait à un doute ou à une déviation de sa doctrine.

Il fallait avoir l'envergure d'un Saint Thomas d'Aquin pour faire la synthèse de la pensée aristotélicienne avec la doctrine chrétienne et pour cette réussite l'Eglise doit bien se garder de lâcher le thomisme comme elle doit se garder de rejeter un autre esprit d'envergure, Teilhard de Chardin.

Il nous paraît en tous cas imprudent de repousser en bloc aujourd'hui toute forme de religion. L'influence de la pensée religieuse a été tellement considérable dans l'évolution de l'esprit humain qu'un minimum de bon sens conseille de rechercher si cette réussite n'était pas due à certains éléments dont la profondeur nous échappe. Dans l'affirmative les conséquences en seraient considérables et c'est pourquoi cette question mérite bien qu'on y réfléchisse.

On pourrait nous reprocher de n'avoir guère parlé jusqu'ici que de la religion catholique. Or il existe d'autres grandes religions de par le monde qui diffèrent sensiblement de celle-ci. Mais parce que nous la connaissons mieux, parce qu'elle a puissamment contribué à la formation de notre pensée occidentale, elle se présente plus clairement à notre esprit comme type même du fait religieux, lequel dépend essentiellement de l'enseignement d'hommes revêtus d'un caractère sacré, affirmations d'ordre surtout affectif, alors que les philosophies dépendent des réflexions de penseurs, réflexions d'ordre rationnel.

Si vraiment nous découvrons sous le merveilleux de la religion des vérités profondes, nous aurons de puissants motifs d'y revenir.

Sinon nous considérerons le fait religieux avec le respect qu'on accorde à la poésie qui nous est tant nécessaire, comme aux rêves et aux consolations qui nous aident à vivre, mais sans prétendre y rechercher une approche de vérité.

Nous voulions interroger les prêtres.

C'est la validité même de leurs réponses qui nous pose de sérieux problèmes. Il est trop tôt au point où nous en sommes pour en juger en toute connaissance de cause car la raison a son mot à dire sur le fondement du fait religieux.

Il est préférable pour le moment de laisser la question entière.

Et les philosophes, que nous apprennent-ils sur le monde, sur la vie et sur nous-mêmes ?

Voilà des personnages qui, pour la plupart, ont passé leur vie entière à réfléchir. Ils doivent bien avoir obtenu des résultats concrets, sinon c'est à désespérer de l'esprit de l'homme.

Si nous les écoutons parler tout au long de l'histoire, nous risquons de nous perdre dans une forêt de voix. Recueillons plutôt des principaux d'entre eux quelques citations que dans notre perspective nous estimons les plus typiques.

Commençons par cet étrange philosophe, souvent cité, que la Bible nomme l'Ecclésiaste.

"Vanité des vanités, tout est vanité... Une génération s'en va, une génération arrive, la Terre dure toujours.... Je loue les morts qui sont déjà morts plutôt que les vivants qui sont encore en vie.... Encore est-il préférable, plutôt que d'être mort ou vivant, de n'avoir jamais vu le jour, de ne pas être le témoin du mauvais travail qui s'accomplit sous le soleil.... Le jour de la mort est préférable au jour de la naissance. Ce qui arrive aux fils des hommes arrive aux animaux. Leur destin est le même. L'un meurt comme les autres. Ils n'ont les uns et les autres qu'une seule vie. Ainsi l'homme n'a aucune supériorité sur l'animal car tout est vanité...."

Pour l'Ecclésiaste toute infortune pourrait être supportée avec espoir et courage si l'homme pouvait espérer un bonheur après la tombe, mais c'est une illusion.

Cet étrange philosophe qui prend place curieusement dans la Bible est d'un pessimisme très noir et on se demande pourquoi il recommande d'obéir aux lois du Seigneur.

Les auteurs des Upanishads, ces livres de la pensée hindoue remontant à plusieurs siècles avant Jésus-Christ, ne sont guère plus réconfortants

"Où sommes-nous nés ? Où vivons-nous ? Où allons-nous ? Est-ce le fait du temps, de la nature, de la nécessité ou du hasard ou des éléments ou de l'Etre Suprême ?... Nous voyons le monde qui nous entoure aller à la ruine, les arbres pousser puis mourir, les océans s'assécher, les montagnes s'effondrer, l'étoile Polaire changer sa position, la terre disparaître sous les eaux.... Dans ce cycle de l'existence où se trouve une place pour la joie et l'espérance si l'homme qui s'en est abreuvé s'en retourne à la terre ?.... Comment notre être qui éprouve de la fatigue après avoir fait des calculs peut-il espérer comprendre l'immense complexité dont il n'est qu'un morceau éphémère ? Comme il tremble devant l'éternel, l'infini ou les fondements de la réalité !... Nous devrions posséder un moyen de connaissance meilleur que nos sens et notre raison.... Etant plongés dans le transitoire et le contingent, il nous est impossible de comprendre l'éternel et l'absolu.... Le jeûne, la pureté et le renoncement nous permettent seuls d'atteindre un état d'esprit nous rendant capables de comprendre d'une façon d'ailleurs très confuse l'essence de toute chose, l'être éternel en qui se retrouve tout ce qui est créé."

Il faut avouer qu'une réponse aussi pauvre aux grandes questions qui nous préoccupent est loin de nous satisfaire.

Nous trouvons par ailleurs dans le fourmillement de penseurs des peuples de l'Inde beaucoup de sceptiques, de nihilistes, de sophistes, d'athées, de matérialistes. La religion peut préconiser une morale élevée, la philosophie nous apporte en fin de comptes très peu de choses.

Une place spéciale doit être cependant réservée à Kanada et Kapila :

"Le monde est rempli d'un nombre infini de choses, dit Kanada. La forme change seule, les atomes sont indestructibles.... Les atomes ne se meuvent pas sous la volonté d'une divinité mais par une force personnelle, invisible.... L'esprit, principe psychique universel, anime et vivifie les choses et gouverne le sens de tous leurs mouvements".

On voit poindre ici la théorie atomique qu'on retrouvera plus tard chez les penseurs grecs. A chaque degré de l'évolution intellectuelle, une idée est dans l'air qu'on voit surgir en plusieurs points à la fois. Le fait se renouvellera souvent au cours de l'histoire et surtout à notre époque où d'importantes découvertes sont faites en même temps par des chercheurs qui s'ignorent ?

Kapila par exemple, bien avant Lamarck, est déjà évolutionniste :

"Le monde de l'esprit tout comme le monde de la matière semble n'être qu'une évolution naturelle, une unité et une persistance d'éléments en cycles perpétuels du plus bas au plus élevé pour redescendre au plus bas... Il n'existe aucune solution de continuité entre le minéral et l'organique, entre le végétal et l'animal, ni entre l'animal et l'homme. Ils sont que des éléments différents de la chaîne de la vie, des rayons de la roue de l'évolution et de la ruine, de la naissance et de la mort et d'une naissance nouvelle".

On est surpris de découvrir à une époque aussi ancienne que le cinquième siècle avant Jésus-Christ une notion aussi révolutionnaire que la continuité de l'évolution depuis le végétal jusqu'à l'homme. Darwin a eu de lointains ancêtres.

"La création est impossible, dit Kapila, car une chose ne peut sortir du néant. Le créateur et le créé ne feraient qu'un. (sous-entendu puisque Dieu se serait créé lui-même). D'ailleurs jamais l'existence d'un créateur personnel ne pourra être démontrée rationnellement car tout ce qui existe est ou dépendant ou libre et Dieu ne peut être ni l'un, ni l'autre".

Bien que confuse, cette idée que la création ex nihilo est impossible peut être méditée. Et cet argument dont la force ne peut être contestée :

"Si Dieu était parfait, il n'aurait pas eu besoin de créer l'univers..."

Et cet autre qu'on peut soumettre au jugement de bien des philosophes:

"Si Dieu était bon et possédait une puissance vraiment divine, il n'aurait pas créé un monde aussi imparfait, si prodigue en souffrances et où la mort est inéluctable".

Et voici un argument que nous retrouverons souvent au cours des âges :

"La vérité ne provient que de la seule perception. Les organes de nos sens et notre pensée nous apportent de l'univers toute la réalité, la forme et le sens que nous ne pourrons jamais en saisir. Quant à ce que peut être le monde en dehors de nous, c'est une question superflue, dépourvue de sens et qui n'aura jamais de réponse".

Bien que selon Kanada et Kapila nous ne pourrons jamais que faire des suppositions, donc jamais atteindre la certitude, leur enseignement est très positif. On y trouve le germe des grandes théories modernes : l'unité fondamentale de l'univers, la théorie atomique, l'évolution générale, et même un psychisme universel.

Quant à l'idée selon laquelle nous ne pouvons rien connaître au-delà de nos sens, nous ne pouvons l'accepter bien qu'elle soit très répandue. Si nos sens sont nos seuls fournisseurs d'informations, les découvertes que nous pouvons faire par le traitement de ces informations dépassent de loin ces informations mêmes. Toute la science en fait foi.

L'agnosticisme qui imprègne une large part de la pensée hindoue se retrouve à peu près identique chez les penseurs chinois. D'ailleurs les uns et les autres sont beaucoup moins préoccupés de savoir ce qui existe réellement que de constituer et perfectionner une morale.

Mais pour le moment nous ne recherchons pas une morale et c'est pourquoi l'écoute des philosophes de l'Inde et de la Chine se révèle plutôt décevante.

Tournons-nous maintenant vers les penseurs grecs de l'Antiquité, eux qui participèrent si largement à l'élaboration de notre civilisation occidentale.

Parménide nie le mouvement et le changement qui ne sont que de simples illusions. Une seule réalité emplit l'univers lequel est éternellement en repos. On voit que Parménide n'hésitait pas à contredire la réalité et c'est pourquoi il mérita les plaisanteries de Zénon. Pour nous son enseignement n'est d'aucun profit.

Par contre Démocrite, le successeur de Pythagore et de Leucippe, nous fait dresser l'oreille :

"Les sens ne nous donnent qu'une indication partielle du monde. Seule la réflexion peut nous révéler sa réalité... Il n'y a qu'atome et vide. Les atomes sont tous dissemblables. Ils tombent, tourbillonnent, se combinent en formant les astres et tout ce qui existe... Rien ne se crée. Rien ne se détruit. Tout ne fait que se mouvoir... Il y a continuité d'atomes lisses et ronds comme ceux du feu. Ces atomes psychiques se trouvent partout dans le monde"

De Démocrite nous pouvons retenir une première justification de la science, une ébauche plus nette de la théorie atomique, une approche de la permanence de la quantité énergie-masse, bien qu'il n'ait pas eu une idée concrète de la notion d'énergie, et la conception d'une unité fondamentale de tous les êtres de la pierre jusqu'à l'homme.

Ces idées ont une allure déjà très moderne mais Empédocle ira plus loin :

"La lumière a besoin d'un moment pour venir à nous du soleil... La nuit est l'ombre de la Terre sur sa face opposée au soleil"

A lire ces lignes, vraiment on se demande pourquoi il a fallu attendre quelques deux mille ans pour que naisse la science proprement dite. Oui, pourquoi ?

Sa théorie des éléments fondamentaux de l'univers règnera toutefois en négatif sur les esprits cultivés pendant ces deux mille ans : *"Toute chose se compose de quatre éléments : air, terre, eau, feu"*

On serait tenté par sympathie de traduire : gazeux, solide, liquide et peut-être plasmique. Mais ce serait vouloir justifier une théorie qui n'a plus aucune assise. Par contre il se montre singulièrement perspicace lorsqu'il écrit :

"Tout l'univers, aussi bien matériel que spirituel, est animé par deux forces opposées, l'attraction et la répulsion qui sont également l'amour et la haine... L'amour combine, unit, constitue les formes de vie les plus élevées... La nature opère par généralités : ainsi les cheveux, les feuilles, les plumes et les écailles sont une seule et même chose... La nature crée toutes sortes de formes. Quelquefois certaines ne peuvent vivre et périssent mais la plupart s'adaptent et se multiplient... Les deux sexes étaient au départ dans le même être. Par la suite ils se sont séparés et maintenant ils ont tendance par l'amour à revenir l'un vers l'autre..."

Empédocle est vraiment un esprit synthétique, signe d'envergure. Il relie l'attraction à l'amour. Le rapprochement est séduisant et nous le retiendrons. Il a eu l'idée de l'unité des êtres vivants et surtout le pressentiment de la sélection naturelle. Son idée sur la sexualité a été confirmée par la suite.

Oui, pourquoi a-t-il fallu attendre deux mille ans ?

Empédocle, très moderne en cela, parvient difficilement à se faire une opinion sur Dieu. On le comprend.

Protagoras déclare que les sensations sont notre unique moyen de connaissance. Il n'existe aucune réalité transcendante, aucun moyen de découvrir la vérité absolue :

"Deux affirmations contraires peuvent être également vraies pour des personnes différentes placées en différents temps et lieux"

On aimerait voir dans cette idée une approche de la Relativité mais Protagoras nous dit ce qu'il entendait par là :

"La vérité est subjective... L'homme est la mesure de toute chose... C'est relativement à lui qu'elles sont ou ne sont pas".

Nous sommes déçus de ce qui n'est finalement que scepticisme et aboutit à la négation même de la science. Cependant retenons qu'à défaut de tout autre étalon l'homme est la mesure de toute chose, affirmation qui sera reprise maintes fois par la suite.

De Georgias de Leontium retenons au passage cette fameuse affirmation: *"Rien n'existe"* dont il est évidemment impossible de tirer quoi que ce soit. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est plutôt reposante.

Socrate dont nous n'avons aucun écrit mais qui eut tant d'influence sur ses contemporains par lesquels nous le connaissons nous enseigne une morale très élevée, qu'elle soit personnelle, politique ou sociale. Il nous apprend la sagesse et une éthique de vie très belle. Mais, ce qui nous importe ici, il ne nous apporte rien dans le domaine de la connaissance.

Platon distingue les faits contingents qui n'ont qu'une existence éphémère et les idées qui sont indestructibles et en dehors du temps. Tous les triangles que nous rencontrons sont contingents mais l'idée de triangle est éternelle.

Pour lui, les idées constituent une réalité immatérielle à la base de tout ce qui existe. Dieu est l'idée suprême, le moteur premier non mû, l'âme du monde, la sagesse parfaite.

De l'enseignement de Platon, si riche et si pénétrant par ailleurs, nous avouons ne pas trop savoir que retirer de positif sur le destin de l'univers et de l'homme.

Aristote a dû rencontrer la même perplexité vis-à-vis de son vénéré maître. Aussi a-t-il voulu faire son chemin en repartant de la base même de la réflexion philosophique.

Il a compris que ce chemin passe par la logique. Il s'est d'abord appliqué à définir les méthodes au moyen desquelles l'esprit doit raisonner s'il veut arriver à des conclusions sûres. Ainsi, comme dans beaucoup de domaines, on ne découvre qu'après coup par où il aurait fallu commencer.

Aristote définit au préalable les termes qui feront l'objet du raisonnement. Ensuite il établit des classifications aussi claires que possible. Après quoi il s'attache à poser les questions avec simplicité et clarté. Il pense que la conclusion doit alors arriver d'elle-même par le jeu d'un raisonnement précis et complet.

C'est déjà Descartes. C'est déjà l'esprit d'un savant plus que d'un philosophe traditionnel. Qu'il n'ait pas toujours appliqué lui-même pareille méthode n'enlève rien à son mérite.

Aristote n'admet comme source de connaissance que les informations transmises par les sens. Les idées n'ont pas de réalité par elles-mêmes, elles ne sont que des conceptions. Pour raisonner valablement, il faut partir de l'expérience et non pas de l'imaginaire.

Les grands cadres de la réalité, l'espace et le temps, sont pour lui continus et non pas formés d'éléments juxtaposés. Ainsi le montrait l'expérience. Les grands corps célestes sont sphériques y compris la Terre comme le montre son ombre portée sur la Lune lors des éclipses. Il ne considère pas les limites des mers comme immuables, la mer avançant lentement sur la terre par endroits, s'en retirant lentement par d'autres.

Passant aux hommes, il affirme qu'innombrables sont les peuples et les civilisations qui ont disparu, soit par dégénérescence, soit par cataclysmes.

"Il est probable que tous les arts et toutes les philosophies se sont à plusieurs reprises développés jusqu'à leur apogée et se sont éteints chacun à son tour.... La chaleur est la principale cause des changements des terres et des climats".

Aristote donne l'explication de nombreux phénomènes : les nuages, la rosée, la glace, la neige, la pluie, la foudre, les étoiles filantes, l'arc-en-ciel... Ce ne sont pas tellement les explications qu'il peut en trouver qui sont importantes car beaucoup relèvent de la plus haute fantaisie mais le fait que sa recherche part uniquement de la réalité concrète en excluant toute source métaphysique ou religieuse. Véritablement Aristote est un scientifique.

Cet esprit encyclopédique s'intéresse décidément à tout. Ses recherches en biologie l'ont amené à prévoir les chromosomes. Il s'intéresse à l'infiniment petit où il pressent que se trouve l'explication des organismes : *Si quelqu'un dédaigne l'observation des animaux infimes, il se dédaigne lui-même*".

La quantité d'informations et d'explications qu'il a accumulées tout au long de son œuvre formera une réserve dans laquelle viendront puiser les siècles futurs qui se garderont bien de les mettre en doute ou de les corriger. La formule : "Aristote a dit" constituera par elle-même une preuve.

En face de tant d'éléments positifs, on ne peut en vouloir à Aristote d'avoir introduit dans la science une notion de finalité naïve.

L'évolution selon lui se poursuit par suite d'une vertu inhérente à chaque espèce. C'est la *virtus dormitiva* de Molière.

Certaines de ses explications sont de franches âneries : "Il est clair que les végétaux sont faits pour les animaux et les animaux pour les hommes.... La nature a fait le derrière pour le repos car les quadrupèdes restent debout sans se fatiguer alors que l'homme a besoin de s'asseoir".

Quoi qu'il en soit, nous sommes en pleine admiration pour Aristote auquel nous pouvons attribuer sans exagérer le titre de premier scientifique de l'histoire. Il serait injuste cependant de ne pas mettre à ce rang son cadet Epicure qui développa la théorie atomique de Démocrite ainsi que Archimède dont l'esprit encyclopédique également fut plus porté cependant sur les mathématiques. Mais aucun d'entre eux n'égala Aristote par la synthèse des connaissances se déployant dans les domaines les plus variés.

Aristote le philosophe nous paraît moins moderne mais ses conceptions sont plus structurées que celles de Platon. Il admet que l'homme est formé d'une âme et d'un corps mais l'âme n'est pas quelque chose qui s'ajoute au corps ou réside en lui. Elle constitue avec lui une unité si profonde qu'elle suscite ses organes et le construit intégralement.

Il accorde cependant à l'âme une pérennité qui n'est pas personnelle mais participe de l'éternité de Dieu. Quant à Dieu, et il rejoint Platon, il est l'âme du monde et la cause première de toutes les causes qui, comme les maillons d'une chaîne, remontent toutes à lui.

Tous les mouvements dépendent de lui en tant que moteur premier. Il est l'origine et la destination de tous les êtres. Il n'est pas le créateur du monde mais plutôt l'âme qui le soutient dans l'existence. Il est en quelque sorte l'intérieur de l'univers.

Se faire une opinion sur une telle théorie n'est pas facile. Constatons simplement qu'elle ne contredit pas la réalité et qu'elle témoigne d'une pensée singulièrement pénétrante. Nous aurons peut-être intérêt à nous en souvenir.

Il n'empêche que la partie neuve de l'œuvre d'Aristote est celle de la découverte scientifique alors que la partie philosophique ne nous apporte rien de bien inédit. Nous sommes à l'aube des temps modernes et désormais l'étude de la modeste réalité nous attire plus que celle des grandeurs métaphysiques parce que nous percevons dans les choses concrètes une solidité d'existence autrement plus sûre que les preuves plus ou moins illusoire des "êtres de raison". Le triangle éternel de Platon n'est éternel que dans l'imagination qui conçoit le triangle.

Ainsi Aristote marque le point au-delà duquel le philosophe, s'il veut progresser, sent la nécessité de se faire savant. Après lui, on n'a plus soif de cogitations mais d'observations et d'expériences et la philosophie avec ses redites finit par lasser.

Finalement, au point où nous en sommes, l'écoute des philosophes a perdu beaucoup de son intérêt et nous nous en arrêtons là.

- Eh quoi ! nous dira-t-on, vous en êtes à peine parvenu à l'aube de l'ère chrétienne que vous décidez de vous passer de l'apport philosophique des siècles suivants, de négliger d'interroger des esprits comme Descartes, Spinoza, Berkeley, Hume, Kant, Spencer, Bergson ... ?

C'est exact. Tout simplement parce qu'il n'est pas de proposition majeure chez tous les philosophes modernes qui n'ait eu son origine chez les philosophes de l'Antiquité. A écouter ces derniers, finalement on les entend tous. La conclusion qu'il faut en tirer, c'est que la pensée pure a beau s'évertuer, elle ne fera que ressasser si elle ne se nourrit pas de connaissances nouvelles. L'acquisition de ces connaissances nouvelles se fera par la science.

Prenez l'esprit le plus fort et demandez lui la hauteur d'une tour qui se trouve à quelque distance devant lui en ne lui fournissant que l'angle sous lequel on aperçoit son sommet et son pied. Il aura beau disserte, cogiter, se sublimer, s'il ne connaît pas la distance où il se trouve du pied de la tour, il sera incapable de vous répondre. Si vous lui donnez cette distance, aussitôt par un calcul de tangente, il vous donnera exactement la hauteur de la tour.

Ainsi font les philosophes. Pendant toute leur vie et pendant des millénaires ils se sont acharnés à résoudre des problèmes pour lesquels il leur manquait des informations indispensables et ils n'ont fait que les poser et les reposer sans cesse, leur donnant tour à tour des réponses arbitraires.

Les uns disent que l'espace est continu, les autres discontinu. Les uns croient à une âme distincte du corps, les autres non. Certains affirment que seul le tangible est existant, certains que le réel n'existe pas mais seulement les idées. De grands noms nient le mouvement. De grands noms prétendent que tout n'est que mouvement... Et notons bien que chacun choisit dans une réalité autrement plus riche que tout ce qu'il peut en concevoir des arguments parfaitement valables pour étayer sa théorie.

De la nécessité de recueillir des informations naît la science et c'est pourquoi des gens comme Aristote ou Descartes s'aiguillent nécessairement sur la recherche scientifique laquelle seule pourra leur apporter des éléments de réponses qui ne seront plus alors des articles de foi mais la traduction fidèle de la réalité.

Nous avons laissé la philosophie grecque à l'aube de la science. Or cette science ne se lèvera que deux mille ans plus tard. Nous nous en sommes étonnés. Pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps ?

Parce qu'aux grandes questions qu'il se pose sur son destin l'homme n'a pas le temps d'attendre pendant des siècles la réponse. Puisque les philosophes sont incapables de lui fournir les vérités dont il est altéré, il les accueillera, comme par le passé, de prophètes qui, eux, s'adressent à son cœur plus qu'à sa raison et nourrissent d'abondance ses aspirations les plus profondes.

Parce qu'il n'avait pas le temps d'attendre l'avènement d'une science supérieure, l'homme grec, latin, chinois, hindou, l'homme parvenu en somme à un certain degré d'évolution s'est doté des grandes religions qui pendant des siècles suffiront à lui assurer sa sécurité de pensée, fonderont un sens à sa vie, orienteront son comportement, enchanteront son goût de la poésie et du mystère. Noël sera autrement plus fécond que la cosmogonie d'Aristote.

Au temps d'Aristote les progrès de la connaissance en étaient déjà arrivés à peu près au même stade qu'au dix-septième siècle de notre temps moderne. Si passé le même laps de temps les trains n'ont pas roulé d'un bout à l'autre de l'Italie à la fin de l'empire romain, c'est parce que les hommes avaient un besoin plus impérieux de nourritures spirituelles que de wagons. Dès que l'homme est satisfait, consolé, poussé en avant par sa religion, pourquoi irait-il demander une aide aux philosophes et aux savants ? Aux âges de la foi il n'a que faire de cogitation pure et de recherche impartiale. La foi a réponse à tout, ne laisse aucune place à

une autre forme de pensée que la sienne car elle se présente comme la synthèse de toute connaissance. Si nous prenions l'efficacité à faire vivre comme critère de la vérité, c'est à la religion et non aux philosophies que d'emblée iraient nos préférences.

La religion comble les désirs spirituels des hommes, la philosophie les laisse sur leur faim. La religion a produit des saints, la philosophie des sages, ce qui est tout différent. La sainteté est vivante, ardente, créatrice. Elle déplace des multitudes. Elle fonde des monastères. Elle pousse trop souvent à l'intolérance mais elle suscite aussi parmi les siens des martyrs. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle vit. La sagesse est le plus souvent le fruit de la prudence et de la résignation. A part Socrate, combien de philosophes sont morts pour leurs idées ? Etonnons-nous que le Christ ait supplanté Aristote.

L'insuffisance de la foi ne commencera à se faire sentir que lorsque le développement de l'esprit humain aura atteint un certain niveau de capacité de critique. Alors des penseurs s'élèveront de la religion elle-même pour tenter d'en établir une justification rationnelle. Par un accord d'abord avec la philosophie : ce sera le cas de Saint Thomas d'Aquin. Par un accord avec la science : ce sera le cas de Teilhard de Chardin.

Quant à nous, du brouhaha des philosophes à travers l'histoire, aux questions que nous nous posons nous ne retirons que peu de choses. Contrairement aux prêtres qui parlent au cœur, l'enchantent de merveilleux, qui exaltent par la foi une espérance transcendante à cette vie, les philosophes ne s'adressent qu'à la raison, dessèchent le cœur par leur aridité, n'aboutissent qu'à un scepticisme matérialiste dont ils se sauvent de la désespérance par une éthique de vie, souvent belle certes, mais rationnellement guère plus arbitraire que celle qu'enseignent les prêtres. Les quelques gouttes d'eau qu'ils nous apportent nous laissent plus altérés qu'avant. Voilà pourquoi nous trouvons peu d'intérêt à continuer d'interroger les philosophes.

Voici venir maintenant les scientifiques.

Avant de les écouter, il faut bien préciser que c'est en tant que scientifiques seulement qu'ils nous intéressent.

Un savant peut nous entretenir de ses croyances ou de ses opinions philosophiques comme il le ferait de ses opinions politiques ou de son goût pour les arts. Ce qu'il nous expose alors n'est pas tiré fondamentalement de sa science, même s'il y fait référence de temps à autre. Pasteur nous parle aussi bien de son catéchisme que de ses expériences mais le premier n'est ni justifié, ni infirmé par les secondes. Einstein professe une croyance en Dieu qui ne découle pas de la Relativité, ni même du calcul des probabilités. Chez eux le croyant et le savant sont deux personnages distincts.

D'autres, parce qu'ils sont croyants, cherchent plus ou moins explicitement à se trouver dans la science une justification, tel Rémy Colin cité par Jean Rostand par exemple. Egalement s'ils sont athées, comme Berthelot. Ici le croyant et l'incroyant se font cautionner par le savant.

Le seul qui nous intéresse vraiment est l'homme de science qui tire ses convictions de sa science même et d'elle seule.

Soulignons tout de suite que la science ne nous dit rien sur Dieu, l'existence de l'âme, l'immortalité, qu'elle ne nous apporte pas même une approche d'explication sur la nature de la conscience, qu'elle nous démontre encore moins qu'il faut nous aimer les uns les autres ou nous tuer les uns les autres, que la notion de bonheur lui est inconnue.

A toutes ces questions, elle est aussi étrangère que le coefficient de dilatation du fer aux opinions politiques du forgeron. Contrairement au prêtre qui nous parle par son sacerdoce, au philosophe qui nous parle selon ses théories, le scientifique ne peut nous parler que par extrapolation de sa science. Encore faut-il qu'il le fasse ainsi, sans référence à une opinion ou à des croyances d'un autre ordre.

Cette condition restreint singulièrement le choix.

Nous écouterons les plus représentatifs d'entre eux : Jean Rostand et Jacques Monod.

Ce n'est pas par hasard que les deux sont biologistes car la biologie est la partie la plus avancée de la science, celle qui bien que très loin encore approche le plus de l'homme. Les études que nous appelons sociologie, psychologie ou autres, ne sont que les avant-gardes de la science, avant-gardes détachées à grande distance.

Jean Rostand et Jacques Monod ne sont certes pas les seuls à exprimer leurs opinions philosophiques personnelles mais nous les écouterons de préférence parce qu'ils sont les plus représentatifs de ce genre de purs hommes de science réfléchissant sur la base unique de la science et principalement de leur propre spécialité.

Ils ont à nos yeux l'immense avantage de montrer ce qu'aujourd'hui la science peut donner.

Jean Rostand : une soif ardente de savoir, une volonté de raisonner aussi solidement que possible, une conception de la vérité sans la moindre concession aux impulsions de la sensibilité, fussent-elles les plus ardentes, avec, en plus, une franchise totale sur ses réactions affectives à la suite des conclusions auxquelles il aboutit. A la suite, c'est-à-dire sans intervention possible de semblables réactions avant l'examen des faits, ce qui inévitablement tendrait à orienter le jeu des réflexions vers la conclusion a priori désirée.

Vraiment Jean Rostand représente le cas idéal que nous cherchions.

"Qui sommes-nous ? Qu'est-ce que l'homme ? Que représente-t-il dans l'ensemble des choses ? Qu'est-ce qu'une vie humaine ? Qu'est-ce qui s'efface de l'univers quand périt un individu ? Je n'hésiterai pas à dire que, s'agissant de ces problèmes, j'aurai traversé l'existence dans un état d'incompréhension effaré".

En quelques lignes, d'une façon saisissante et concise, Jean Rostand résume les grandes questions et avoue avec franchise et même émotion qu'il n'y a jamais trouvé de réponse.

On pourrait s'arrêter là mais il est important pour nous de savoir pourquoi il reste sans réponse.

"Un univers de dimensions insensées, qui peut-être n'est pas infini, mais qui de toutes façons n'est pas à notre échelle. Des milliards de nébuleuses en chacune desquelles fourmillent des soleils et autour d'eux des cortèges de planètes plus ou moins ressemblantes à la nôtre mais dont nous ne saurons jamais rien..."

Disons tout de suite au passage que cette affirmation a priori nous inquiète. Fermer ainsi la porte à une connaissance scientifique nous rappelle trop cette phrase d'un astronome célèbre : "La face cachée de la Lune qui nous restera à jamais inconnue".

Mais écoutons la suite :

"Sur la petite planète qu'est notre Terre une profusion d'êtres que, pour les opposer à ce qui les entoure, on nomme vivants sans savoir au juste en quoi consiste cette vie qui les anime et qu'il est plus facile de reconnaître que de définir".

"D'entre les millions d'espèces différentes... la nôtre qui domine tout le reste par la vertu de ce qu'elle nomme la pensée, une que sa supériorité détache et isole au point qu'elle serait encline à se targuer d'une originalité singulière si tout ne venait lui rappeler qu'elle se relie au vaste peuple des vivants".

Jean Rostand place ainsi l'homme dans son cadre cosmique et biologique. Il souligne une des rares certitudes qu'il ait recueillies tout au long de ses recherches :

"Or l'une des choses que je crois avec le plus de force - l'une des rares dont je sois à peu près sûr - c'est qu'il n'existe de nous à l'animal qu'une différence du plus au moins, une différence de quantité et non point de qualité, c'est que nous sommes de même étoffe que la bête..."

"Tout ce qui est dans l'homme de plus élevé, de plus rare, de plus spécifiquement humain, tout ce pour quoi nous serions portés à le mettre à part dans la nature - qu'il s'agisse des plus hauts témoignages de la pensée logique ou des plus pures manifestations du sentiment - je ne parviens à y voir que l'épanouissement, que l'amplification, que la majoration de ce qui déjà se montre dans la vie pullulante et anonyme des micro-organismes... Je serais fortement tenté d'admettre une continuité entre la matière inerte et la matière vivante... Nous voyons que dans l'évolution du globe l'inanimé a dû précéder l'animé... Oui, c'est bien là, dès ce niveau modeste de la vitalité que pour moi se posent certains des plus graves problèmes, ceux de la vie, de l'organisation, de l'assimilation, de la sensibilité, de la conscience, de l'esprit... La parenté de l'homme avec les animaux ne peut s'expliquer rationnellement que dans le cadre de la théorie de l'évolution... Si on ne peut que croire en l'évolution, il est quasiment impossible pour un biologiste de ne pas y croire..."

Jean Rostand opte résolument pour une continuité sans faille du règne des vivants depuis le minéral jusqu'à l'homme. Nous nous rappelons que cette conception synthétique avait déjà vu le jour dans l'Antiquité.

Sur le premier problème dans l'ordre chronologique que pose la vie, son origine, il résume l'état des connaissances, du moins à l'époque où il écrit ces lignes :

"Sur l'origine de la vie, convenons sans ambages que nous ne savons rien... Je croirais volontiers que la matière d'où jadis sortit la vie différait essentiellement de la matière d'aujourd'hui... tout comme la vie primitive devait différer essentiellement de la vie

élémentaire des micro-organismes d'aujourd'hui en ce qu'elle était capable d'engendrer tout le règne vivant alors que les micro-organismes ne savent que se reproduire eux-mêmes... En bref, je tiendrais assez volontiers la matière actuelle pour vidée de son pouvoir biogène, j'y verrais une sorte de "matière morte"...

De fait certains biologistes parlent comme lui et cela semble inquiétant. Mais Jean Rostand pousse cette hypothèse à des dimensions à vous couper le souffle :

"Les genèses ne seraient-elles pas en rapport avec tout l'état du cosmos ?...Je serais enclin à croire que les grandes démarches de la vie sont liées à l'évolution générale de l'univers... Nous appartenons à un vieil univers figé, stabilisé, tari dans ses possibilités novatrices et qui ayant une fois pour toutes fabriqué les modèles vivants ne sait plus que les tirer à des nombres indéfinis d'exemplaires..."

Parfaitement conscient de la place infime que tient notre planète dans l'univers, comment Jean Rostand peut-il déduire d'une particularité épisodique qui s'y déroule que cet épisode concerne l'univers entier ? Est-ce parce qu'on meurt qu'on peut en déduire que dix milliards de gens sont aussi en train de mourir ?

Pour Jean Rostand, la couleur de l'univers est celle de la décadence. Une telle affirmation nous étonne grandement mais en même temps elle nous rassure : nous n'avons plus de complexes en tant que simple citoyen à nous décrocher de lui, Jean Rostand, pour reprendre notre pleine liberté de jugement.

Biologiste, Jean Rostand devait inévitablement se heurter au problème majeur, celui de la conscience.

"Quelque idée qu'on se fasse de la nature du psychisme, il est une réalité biologique essentielle et ubiquitaire. La conscience - l'esprit si on veut - n'est certainement pas l'apanage des cellules nerveuses. Elle existe à l'état potentiel ou larvé dans toute cellule de tout organisme : elle accompagne toutes les manifestations de la vie "

Voilà une idée qui nous séduit parce qu'elle unifie l'ensemble des êtres vivants sous un seul phénomène progressif dont la conscience humaine est l'état actuellement le plus avancé.

"Persuadé que la conscience ne peut exister indépendamment d'un substrat cérébral, je suis fermement "moniste" et ne vois qu'une nuance entre le monisme dit matérialiste et le monisme dit spiritualiste : que tout soit appelé matière ou tout soit appelé pensée revient quasiment au même."

Pour qui est attiré par les simplifications et les synthèses, cette idée ne peut être accueillie qu'avec une grande faveur et d'autant mieux suivie lorsque Jean Rostand voit le psychisme faisant déjà corps d'une manière latente avec les matériaux qui vont former l'être vivant.

"Cette dernière façon de voir ne laisse pas d'être séduisante. En s'accordant la vie - et donc jusqu'à un certain point l'esprit - dès le niveau de la matière, on élude pas mal de difficultés".

Ainsi pour Jean Rostand la continuité entre les êtres minéraux, les êtres vivants, l'homme et son esprit est la conception la plus satisfaisante à tous égards. Elle situe l'homme dans le temps, selon l'évolution, aussi bien que dans l'espace selon l'agencement progressif des structures matérielles.

Il est optimiste quant à l'espérance de vie de l'humanité :

"J'ai déjà dit que je croyais l'humanité installée pour un très long temps sur la terre. Je ne la vois pas succomber à la famine ou à l'épuisement des sources d'énergie... Les espèces vivantes ne vieillissent pas, ne s'épuisent pas et nul autre animal terrestre n'est en possession de nous faire concurrence."

Il faut tout de même citer une autre pensée qui semble infirmer celle-ci :

"La nature... nous donne sur le plan des réalités visibles le spectacle incessant de l'élimination et du renouvellement : transitoires, éphémères, toutes ses créations. Espèces, genres, familles, classes mêmes, elle les a balayées négligemment au cours des âges."

On se demande alors pourquoi elle n'en ferait pas autant de l'espèce humaine, en ruinant son cerveau par exemple.

A la question déjà ancienne de savoir si un individu peut transmettre par voie génétique un acquis personnel à sa descendance :

"La réponse de la biologie est à cet égard formellement négative. Les germes se moquent de l'aventure individuelle. Nous ne transmettons rien que nous n'ayons reçu de nos parents... L'évolution n'a pu se faire que par des changements cellulaires au niveau des gènes."

Néanmoins il admet que la civilisation ait pu rendre nos organismes plus aptes à recevoir et favoriser les changements qui tendent à les avantager. Mais il ne dit pas que la transmission de la vie ne cesse pas à la naissance. Les animaux supérieurs continuent de la transmettre à leurs petits avec leur lait et leur première nourriture et les humains, en plus, avec l'éducation et l'enseignement.

Nous suivons sans peine la pensée de Jean Rostand lorsqu'il nous enseigne purement et simplement sa science. La non transmission des caractères acquis ne soulève par de problème majeur car, l'homme ayant une pensée, que la civilisation se transmette par des échanges de la pensée au lieu de passer par la voie germinale, le résultat est le même, sinon supérieur. Cela valorise au plus haut point le contact spirituel entre les générations qui devient procréateur au même titre que celui des gènes. C'est pourquoi nous étonne fort par son simplisme cette pensée que Jean Rostand ne s'est pas retenu d'écrire :

"Dès lors que nous avons un enfant, nous nous sentons mis de côté : nous sommes devenus une excroissance latérale du plasma germinatif. Nous ne sommes plus dans l'axe de l'avenir."

Au contraire la procréation est loin d'être terminée à la naissance d'un enfant. Le chemin de l'avenir passe par la transmission à nos descendants, au cours de leur enfance et de leur jeunesse, de nos connaissances acquises, de nos valeurs intellectuelles, morales et affectives et même de nos idéaux. En tant que parents, nous restons bel et bien dans la ligne directe de l'évolution.

Sur l'irritant problème de la liberté, on pouvait s'attendre à ce que Jean Rostand, parfaitement convaincu de la pauvreté de nos connaissances, se montrât particulièrement réservé. Pas du tout. Il est franchement déterministe et même au premier abord sans nuances :

"Je dirai que je ne crois pas à la liberté car pour moi toute action humaine est strictement déterminée, au moment qu'elle s'accomplit, par le concours de l'hérédité et du milieu. Tout ce qu'est un individu, en bien ou en mal, il ne l'est que pour avoir reçu de ses parents telles molécules, pour avoir subi telles influences externes. L'acte dit volontaire se réduit vraisemblablement à une intégrale de réflexes et sans doute l'homme qui réfléchit, qui calcule, qui délibère, n'est-il pas moins assujéti dans la dernière de ses démarches que la chenille qui rampe vers la lumière ou que le chien qui répond par un flux de salive au coup de sifflet de l'expérimentateur. Les plus graves décisions morales où l'homme attache tant de prix apparaissent alors comme de purs effets de stimulations sociales et, quand il croit se conformer librement aux impératifs sacrés qu'il croit s'être choisis, il n'est qu'un automate qui s'agite conformément aux intérêts du groupe dont il fait partie."

On ne peut être plus absolu et la seule nuance qu'il apporte ne dépasse pas le niveau d'une vague supposition :

"Peut-être ne serait-il pas interdit de supposer que chez deux jumeaux une liberté "immanente" se manifeste identiquement, c'est-à-dire d'une façon créatrice et imprévisible de répondre aux provocations du milieu."

La première pensée qui nous vient lorsqu'on nous affirme le déterminisme, c'est que notre interlocuteur est strictement déterminé à nous affirmer le déterminisme, que ses questions

sont rigidement obligatoires, que notre tourment de savoir est un tourment d'automates, que le monde est obligatoirement absurde, que, si tout est déterminé, fixé, inéluctable depuis le commencement des temps, nous sommes obligatoirement stupides de nous casser la tête à chercher une vérité, à fonder une morale, à user de notre liberté apparente. De quoi nous occupons-nous, grands dieux ? Allons plutôt cultiver notre jardin, avec des gestes d'automates bien entendu.

Ajoutons tout de suite que nous n'avons que faire non plus d'une liberté métaphysique qui n'a pas de sens. Déterminisme ou liberté ? Pareille question est le type même des fausses questions. Elle n'appelle aucune réponse.

Une des idées maîtresses de Jean Rostand est celle de la contingence de l'homme :

"Jamais les hommes ne sauront assez... à combien peu ils doivent de n'être pas ce qu'ils méprisent... Accident entre les accidents, il est (l'homme) le résultat d'une suite de hasards dont le plus improbable fut la formation spontanée de ces étranges composés du carbone qui s'associèrent en protoplasme... Sa réussite a de quoi lui tourner la tête, mais, pour se dégriser aussitôt, qu'il situe son royaume dérisoire parmi les astres sans nombre que lui révèlent ses télescopes. Comment se prendrait-il au sérieux, sous quelque aspect qu'il s'envisage, une fois qu'il a jeté le regard dans les gouffres glacés où se hâtent les nébuleuses spirales ? "

C'est là une des réflexions les plus profondes que nous puissions nous faire sur notre destin. Jean Rostand expose notre situation avec une netteté et une simplicité admirables, avec une nuance de résignation sans recours. Devons-nous la partager ? Nous ne savons.

Admirable, vraiment admirable, est aussi sa description de l'isolement de la vie et de l'homme au milieu de l'indifférence du cosmos :

"Il est des esprits qui malgré tout leur bon vouloir ne parviennent pas à discerner dans la nature aucun souci de l'homme. Ils pensent que la vie a poussé comme elle a pu, sans soin, sans précaution, sans mystérieuse connivence avec le reste des choses. Ils pensent que, ni préparé, ni attendu, l'homme pour se maintenir a dû lutter durement contre un milieu hostile. Ils pensent que rien n'avait prévu, rien n'avait voulu le lourd et anfractueux cerveau de l'homo sapiens et que si les petits mammifères du Tertiaire n'avaient pas eu autant de goût pour les œufs des grands Sauriens, le règne animal n'aurait pas connu le même roi. Ils pensent que la pensée humaine, cette façon d'intruse, n'a pas plus d'importance dans l'inerte cosmos que le chant des rainettes ou le bruit du vent dans les arbres. Ils pensent que l'intelligence n'a conquis la Terre que de haute lutte parce qu'elle donne aussi la force et que si demain surgissait une espèce plus puissante ou mieux adaptée que la nôtre, c'est à elle que reviendrait de droit l'empire de la planète. Ils pensent que l'homme n'est que celui qu'il est, qu'il n'incarne d'autre pensée que la sienne, qu'il ne vaut que pour lui à proportion de ce qu'il se croit et se fait, qu'il n'a d'autres droits que ceux qu'il s'arroge, d'autres devoirs que ceux qu'il s'impose, d'autres missions que celles qu'il s'assigne... Il naquit sans raison et sans but comme naquirent tous les êtres, n'importe comment, n'importe quand, n'importe où. "

Cet isolement ontologique condamne l'homme inéluctablement à la disparition puisque le soleil perdra inévitablement sa chaleur. Et alors tout ce qu'a pu inventer l'homme en fait de religions, d'idéaux, de rêves, comme tout ce qu'il a pu construire, si prodigieux soit-il, sera perdu sans retour avec lui.

"Aventure qui déjà peut-être s'est achevée sur d'autres mondes... aventure qui peut-être en d'autres mondes se renouvellera... et partout soutenue par les mêmes illusions, créatrices des mêmes tourments, partout aussi absurde, aussi vaine, aussi nécessairement promise dès le principe à l'échec final et à la ténèbre infinie."

Penser que l'univers entier puisse être une absurdité éternelle ne lui apparaît donc pas à Jean Rostand comme une absurdité éclatante ? Alors à quoi bon se leurrer lorsqu'on cherche à savoir la vérité ? Comme tout le reste la recherche est elle-même absurde. Si nous en

arrivons à cette conclusion, autant refermer précipitamment nos fenêtres sur l'infini et nous calfeutrer dans notre petit quotidien à la vue aussi courte que possible.

Mais comment dormir tranquille dans un bateau en marche alors qu'on vient d'apprendre qu'il ne vogue vers aucun port ?

Pourrons-nous au moins nous consoler par la grandeur relative de nos valeurs humaines, même si elles ne sont que transitoires ? Même pas.

"Qu'on le veuille ou non et quelque idéalisme qu'on professe, l'édifice de l'amour humain, avec tout ce que ce mot implique de bestialité et de sublimation, de fureur et de sacrifice, avec tout ce qu'il signifie de léger, de touchant ou de terrible, est construit sur les minimes différences moléculaires de quelques dérivés du phénanthrène."

Quelque chose cloche dans pareil raisonnement. Un fait bien entendu reste un fait et il n'est pas question de le nier. Mais nous sentons trop que Jean Rostand s'enferme et veut nous enfermer dans une sorte de logique abusive. Il ne s'agit pas d'invoquer ici une motivation affective mais de nous en tenir à une stricte rationalité. Nous devons y réfléchir autant pour ne pas nous laisser leurrer que pour ne pas nous leurrer nous-mêmes.

Ainsi Jean Rostand nous rappelle à quel peu tient la conscience :

"Que les cellules du cerveau soient pendant quelques minutes privées d'oxygène et la conscience inmanquablement s'évanouit. Que la privation d'oxygène dure un petit quart d'heure et... la conscience aura disparu de façon définitive."

C'est exact. Mais sommes-nous seulement oxygène ? Par un tel fait, Jean Rostand veut nous prouver notre insignifiance. Et nous nous mettons en garde. Une poussière dans un gicleur neutralise aussi la puissance du moteur. En déduisons-nous l'insignifiance du moteur ? Tout le savoir du monde peut nous parvenir par un simple fil de cuivre. En déduisons-nous l'insignifiance de ce savoir ?

Si nous étions tentés malgré tout de conserver un sentiment de notre propre valeur, Jean Rostand nous le balayerait :

"C'est en vain que le sentiment réclame pour l'homme le privilège de la liberté. Si l'animal n'est qu'une machine, il faut bien que l'homme en soit une".

Curieuse machine alors qui rêve de liberté et d'immortalité.

D'immortalité ? La réponse est sans appel :

"Si, comme je le crois, la conscience est liée indissolublement à son substrat matériel, on ne voit guère comment quoi que ce fût de la personnalité spirituelle pourrait survivre à la désagrégation de l'organe cérébral... Je pense que la mort est bien la mort et n'en appelle à aucune réalité cachée".

L'argument est suffisamment fort par lui-même pour qu'on s'étonne de voir Jean Rostand chercher à le justifier par une critique du spiritisme. Quand un homme est mort, il est bien mort et comment pourrait-il en être autrement ? Mais il ne s'est pas demandé ce qui se passerait si on parvenait à reconstituer cet organe cérébral avec toutes les informations qu'il contenait ?

Au point où en est Jean Rostand, de nos aspirations millénaires, de nos idéaux transcendants il ne reste rien, mais rien. "Tout est vanité" dit l'Ecclésiaste.

"Il est seul (l'homme), étranger à tout le reste. Nulle part, il ne trouve un écho, si discret soit-il, à ses aspirations spirituelles. Et le monde qui l'entoure ne lui propose que le spectacle d'un morne et stérile charnier"

"L'homme est un miracle sans intérêt... L'homme étouffe dans l'homme..."

Au fond d'un si noir pessimisme, s'il nous restait quelque lueur, Jean Rostand nous l'éteindrait définitivement :

"Tel est, semble-t-il, le message de la science. Il est aride. La science n'a guère fait jusqu'ici, on doit le reconnaître, que donner à l'homme une conscience plus nette de la tragique étrangeté de sa condition en l'éveillant, pour ainsi dire, au cauchemar où il se

débat... Sur tous les points qui nous importent, la science a fini de nous instruire. Ou déjà elle sait tout. Ou jamais elle ne saura rien."

C'est fini. En écoutant Jean Rostand, on ne peut aboutir qu'à une seule conclusion : nous pensions que nous vivions dans un espace infini, face au mystère du ciel étoilé. Quelle erreur ! En fait, nous sommes nés, nous mourrons dans un trou noir, au sein d'un roc de ténèbres dont nous ne saurons jamais l'épaisseur. Mais alors dans ces conditions pourquoi vivre ? Et puisque nous sommes embarqués dans la vie, comment vivre ?

Une seule solution, pour lui comme pour nous : la résignation, cisailler sans remords toutes les fleurs de nos rêves, éteindre tout espoir en quelque chose qui nous dépasse, nous claquemurer une fois pour toutes dans notre petit trou. Ce n'est pas facile mais la science toute puissante nous aidera à nous comporter de la sorte. Nous devons adapter notre machine à la réalité.

"Il ne suffit pas qu'elle (la science) nous dépouille du sentiment de notre liberté. Il faut qu'elle règle le fonctionnement de notre machine de telle sorte que nous nous acceptions pour machine... Il se peut qu'une science toute puissante réussisse en définitive à créer un nouvel homme adapté à l'humain, satisfait de n'être que ce qu'il est, comblé par son destin étroit, guéri de tout rêve qui le dépasse. Mais il se pourrait aussi que l'humanité fût dans son ensemble incapable de soutenir la vérité de la science".

Nous ne sommes donc même pas certains de pouvoir nous établir dans une sorte de modus vivendi aussi misérable.

Il est alors particulièrement remarquable qu'au fond de la désespérance, Jean Rostand parvienne encore à trouver une éthique : celle de regarder la vérité sans baisser les yeux.

"Toute la dignité de l'homme est d'oser regarder en face une vérité indigne de lui... Et puisqu'on n'a rien à nous dire qui vaille, qu'on nous laisse goûter en paix l'âcreté du désespoir... Le vrai a pour moi un goût de vengeance : je refuse de faire à la réalité la grâce de m'abuser sur elle".

Cependant l'homme est ainsi fait, et Jean Rostand est un homme, que, même dans les situations sans issue, il arrive toujours à trouver une lueur d'espoir :

"La seule chose qui d'aventure me rendrait un peu suspectes mes noires certitudes, c'est leur excès... Je ne suis tout de même pas assez insensé pour être tout à fait assuré de mes certitudes... Pourquoi donc tiendrais-je, grands dieux, à ma triste assurance ? Mais, hélas, je ne la vois pas au point d'être menacée".

Le petit raï de lumière est vite éteint. Mais non : Jean Rostand ne ferme tout de même pas irrémédiablement les portes de l'avenir car il avoue :

"Je ne pourrai croire qu'en ce que nous croirons demain."

Et c'est pourquoi nous estimons qu'il faille s'arrêter sur cette pensée remarquable qui détend l'atmosphère :

"Je sais bien que par la négative sans réserve on se donne l'air d'un esprit sommaire, simpliste et grossier. Je sais bien que dans cet ordre d'idées, on a tout à gagner de laisser ouvertes toutes les portes et de se réfugier derrière la complexité infinie des phénomènes et de s'en remettre aux possibilités imprévisibles de l'inconnu et d'alléguer l'insondable ignorance de l'homme, sinon l'infirmité essentielle de son esprit. Oui, je sais..."

Quoi qu'il en soit, en refermant les deux livres de Jean Rostand : "Ce que je crois" et "Pensées d'un biologiste", d'où nous avons extrait ces citations, nous ne pouvons nous défendre d'un profond malaise.

Malaise affectif d'abord parce qu'il n'est pas gai le destin dans lequel l'auteur nous enferme à triple tour. Mais ce n'est pas le plus grave car notre propos n'est pas de savoir ce qui nous plaît ou nous déplaît mais de savoir ce qui est vrai et ce qui est faux. Or ce n'est pas parce qu'un fait nous est désagréable qu'il cesse d'être vrai, aussi douloureux soit-il.

Le principal malaise que nous ressentons est un malaise d'ordre rationnel. Nous sommes enfermés dans l'absurde. C'est cela qui est grave.

Jusqu'ici au fur et à mesure que nos connaissances prenaient leur essor, au fur et à mesure que nos sciences se développaient, nous cheminions de satisfaction intellectuelle en satisfaction intellectuelle. La découverte de la gravitation est venue grouper une foule de faits épars en un ordre harmonieux. La classification de Mendeleïev nous a fait comprendre avec bonheur les relations de famille qui unissent les éléments. Mandel nous a donné la réponse à bien des pourquoi de l'hérédité. A chaque fois, ce fut une lumière nouvelle. Et même si certaines découvertes ruinaient des conceptions auxquelles nous étions attachés, la contrepartie se retrouvait dans une clarté qui pouvait nous permettre d'en construire de nouvelles ou de rajeunir les anciennes.

Avec Jean Rostand au contraire, nous aboutissons à une déroute intellectuelle. Nous assistons à un délabrement universel puisque, nous l'avons vu, le cosmos lui-même est en décadence.

Donc, non seulement la science, mais l'évolution également, aboutissent à ce piteux résultat que l'être le plus perfectionné qu'ait constitué la nature, cet être doué de si merveilleuses facultés, ne peut avoir d'autre avenir qu'un échec inéluctable. L'absurdité du cosmos, l'absurdité de l'être en qui se refléchet le cosmos, est érigée en vérité universelle.

On se prend la tête dans les mains. On a peur d'être piégé. Autant par soi-même que par Jean Rostand. Alors brusquement on est saisi par l'impérieux désir de reprendre soi-même tout à la base, de recueillir d'abord avec une attention vigilante les faits établis, d'éliminer impitoyablement les déductions personnelles qu'en tire l'auteur, et de nous mettre ensuite à réfléchir nous-mêmes et nous seuls, avec toute la rigueur dont nous nous estimons capables.

Cela nous mènera où cela nous mènera. Mais au moins, nous aurons été responsables, nous, et nous seuls, de ce que nous aurons découvert sur la route que nous aurons librement choisie.

Mais, avant de nous lancer dans pareille aventure, voyons si ce que nous dit à son tour Jacques Monod est suffisamment convaincant pour répondre à notre attente et nous épargner les risques de cet effort.

De 1953 et 1954, date des ouvrages de Jean Rostand que nous avons cités, à 1970, date du livre réputé de Jacques Monod : "Le hasard et la nécessité", la science en général et la biologie en particulier ont accompli des progrès considérables. Or Jacques Monod réunit pour nous les mêmes conditions que nous avons appréciées chez Jean Rostand. Va-t-il dès lors nous tenir un autre langage ?

Pour commencer, en bonne logique, Jacques Monod s'applique à définir d'une façon aussi approchée que possible l'être vivant : un être se construisant par ses propres moyens, comportant en lui-même un projet à réaliser et reproduisant un être identique à lui-même.

Il se tient soigneusement à distance du terme de finalité à cause du contenu métaphysique qu'on lui attribue trop souvent. Celui de programme lui convient mieux. Ce programme est en définitive orienté sur la conservation de l'individu et de l'espèce.

Jacques Monod souligne fortement la notion d'autonomie propre aux êtres vivants, cette notion d'autonomie sur laquelle Pierre Vendryès fonde sa théorie de la vie et de l'homme. Il va jusqu'à parler de liberté quasi totale à l'égard d'agents ou de conditions extérieures dont l'action sur lui ne peut être que négative.

Jacques Monod part en guerre contre les vitalistes qui, pour expliquer l'être vivant, font appel à des causes spéciales en dehors ou au-dessus des causes matérielles, tel Elsässer avec ses lois biotoniques ou Bergson avec son élan vital.

Ne pouvant nous empêcher de réfléchir au fur et à mesure que nous écoutons, nous dirons qu'entre deux explications, l'une simple et l'autre exigeant un mystère quelconque, nous n'hésitons pas à choisir a priori la première. Que l'être vivant soit explicable par les mêmes

réalités que celles qui gouvernent le reste de l'univers, nous donne pleine satisfaction. Jacques Monod nous affirme que le fait est prouvé, scientifiquement. C'est lui le spécialiste et nous sommes disposés dès le principe à faire confiance au scientifique lorsqu'il nous parle exclusivement de sa science.

Mais Jacques Monod va plus loin que la science lorsqu'il nous dit :

"Les développements de ces vingt dernières années en biologie nucléaire ont singulièrement rétréci le domaine des mystères ne laissant plus grand ouvert aux spéculations des vitalistes que le champ de la subjectivité : celui de la conscience elle-même. On ne court pas grand risque à prévoir que dans ce domaine encore "réservé" ces spéculations s'avéreront aussi stériles que dans tous ceux où elles se sont exercées jusqu'à présent".

Sur ce point nous ne pouvons déjà plus le suivre qui revient à dire que la conscience sera fatalement expliquée par les lois actuelles qui régissent la matière. Une telle affirmation sur ce que nous pressentons être le plus grand et de loin de tous les problèmes nous semble singulièrement imprudente et surtout dangereuse par les conséquences qu'elle entraîne. Si la compréhension de la conscience tient à des lois qui régissent la matière, nous ne courons pas grand risque à prédire que ce sont d'autres lois que celles que nous avons découvertes jusqu'ici.

Jacques Monod part aussi en guerre contre l'animisme, cette idée qui a des racines ancestrales selon laquelle le monde matériel participe de la même nature que celle de l'homme. Selon cette idée :

"L'histoire humaine prolonge l'évolution cosmique. Grâce à ce principe unique, l'homme enfin retrouve dans l'univers sa place éminente et nécessaire avec la certitude du progrès auquel il est toujours promis..."

Cette idée, même si elle est perfectible, de voir dans l'univers du minéral à l'homme un seul cheminement cosmique déplaît souverainement à Jacques Monod. Nous ne savons trop nous-mêmes qu'en penser mais a priori toute unification de la connaissance nous est sympathique alors que nous sommes gênés de cette séparation "d'un insondable gouffre" entre l'homme et la matière. Pour lui cette gêne est normale.

Allant plus loin, il pense impossible une théorie universelle qui engloberait "la biosphère, sa structure, son évolution en tant que phénomènes déductibles des premiers principes" et, sous-entendu, l'homme. Selon lui, nous ne sommes en réalité que des accidents imprévisibles survenus par une chance inouïe sur une probabilité pour ainsi dire complètement nulle. Il est bien naturel que nous en éprouvions quelque gêne.

L'homme de science ici a laissé la place au philosophe, ce qui ne signifie pas qu'il n'ait pas raison mais nous rend toute liberté pour réfléchir aussi valablement que lui. Pouvons-nous ainsi admettre sans en discuter une opinion de cette trempe ? :

"Nous nous voulons nécessaires, inévitables, ordonnés de tous temps. Toutes les religions, presque toutes les philosophies, une partie même de la science témoigne de l'inlassable et héroïque effort de l'humanité niant désespérément sa propre contingence"

D'abord grosse erreur : jamais l'Eglise par exemple n'a dit que nous étions nécessaires, inévitables, ordonnés de tous temps. Emettre une telle prétention serait une hérésie : nous élever à Dieu. Un des piliers de la théologie repose précisément sur la contingence de l'homme.

Ensuite, débarrassée de sa forme passionnelle, cette opinion devient simplement la constatation selon laquelle le besoin de découvrir une logique à notre existence, même contingente, est une constante de la nature humaine. Or, même s'il nous touche plus spécialement, un tel besoin n'est autre que celui de connaître le pourquoi et le comment de toute chose, autrement dit celui qui motive la science.

Le spécialiste reprend son autorité lorsque Jacques Monod nous dit :

"Les êtres vivants sont des machines chimiques... constituant une unité fonctionnelle, cohérente et intégrée... qui se construit elle-même... de façon autonome grâce à des actions constructives internes."

L'exposé est parfait et nous serions tentés de lui apporter notre plein assentiment. Descartes avait déjà conçu, en suite d'autres philosophes de l'Antiquité, des animaux machines, loin cependant de se douter de la complexité et de la finesse prodigieuse de leurs mécanismes.

Mais il y a une énorme lacune dans cet exposé si on ne considère que cette machine chimique pour expliquer l'homme. Où est la conscience là-dedans ? Où est la pensée ? Conscience et pensée sont pourtant bien des faits expérimentaux !

Nous pouvons concevoir des ordinateurs, cent, mille, des millions de fois plus perfectionnés que les nôtres, sans pour cela espérer les voir prendre conscience de leur propre existence, aimer, rire, jouir de la vie, prétendre au bonheur. Que Jacques Monod et nous-mêmes, nous ne soyons que des machines et rien de plus, nous disons : et rien de plus, voilà pour nous une erreur absolue car elle se heurte à notre expérience la plus directe. Telle est à notre sens l'erreur centrale de la pensée philosophique de Jacques Monod.

Par contre, la machine vivante, le biologiste Jacques Monod, est tout à son affaire pour nous l'expliquer. Il le fait d'une manière claire, précise, facile à comprendre et l'effrayante complexité, la merveilleuse miniaturisation, la perfection du jeu cybernétique qui s'y déroule, seront d'autant plus ressentis qu'on en saura davantage. Or à la base de l'infinie variété des structures se découvre une étonnante unité fondamentale.

"Tous les êtres vivants sans exception sont constitués des deux mêmes classes de macromolécules : protéines et acides nucléiques. De plus, ces macromolécules sont formées chez tous les êtres vivants par l'assemblage des mêmes radicaux en nombre fini : vingt amino-acides pour les protéines, quatre types de nucléotides pour les acides nucléiques."

Ainsi, alors qu'on serait tenté de voir surgir la vie de partout, le chemin qui mène du minéral à l'homme passe par une porte singulièrement étroite. Trouver cette porte était hautement improbable. Or la vie l'a fait. Elle est donc le produit d'une chance inimaginable comme l'est l'individu lui-même. Jacques Monod l'affirme. Peut-être a-t-il raison. Mais cela nous intrigue profondément.

Assez curieusement une telle démarche nous rappelle celle de Leconte du Noüy qui évaluait la chance arithmétique qu'avaient toutes les molécules d'une cellule vivante de se trouver par hasard réunies à l'endroit qu'il fallait pour que soit constituée la cellule et, bien entendu, cette chance étant complètement nulle, cet auteur en déduisait la nécessité d'une intervention surnaturelle.

Et si nous soufflions à Jacques Monod que ce n'est pas le hasard mais l'ensemble des processus physico-chimiques de l'univers qui, lorsque les conditions sont réunies, pousse les assemblages de molécules vers cette forme fondamentale de la vie ? Celle-ci ne serait pas le résultat d'un hasard impensable mais le fruit d'une inéluctable nécessité.

Cette nécessité, Jacques Monod l'admet dans l'accomplissement du programme que renferme tout être vivant, chez qui "les phénomènes (qui s'y déroulent) imposent évidemment l'hypothèse qu'ils sont guidés par l'exercice de fonctions en quelque sorte "cognitives"..." c'est-à-dire chargées de recueillir des informations. Toute machine cybernétique implique la réaction à l'information.

Or c'est là qu'apparaît un joyeux petit luron que nous aimons bien. C'est lui que Jacques Monod prend pour modèle à propos des fonctions "cognitives" dont il nous parle. Il s'appelle le petit démon de Maxwell.

Une cloison sépare en deux parties une enceinte renfermant un gaz. Une trappe les fait communiquer entre elles, fermée par un volet qu'actionne notre petit luron. Quand celui-ci voit arriver de la partie droite de l'enceinte une molécule rapide, il ouvre la trappe et la laisse

entrer dans la partie gauche. Il la laisse fermée devant une molécule lente. Il joue le jeu inverse pour les molécules venant de la partie droite. Le résultat est à s'arracher les cheveux pour un thermodynamicien chauve et il en a empêché de dormir plus d'un.

Sans dépense d'énergie, ce futé petit diable obtient une enceinte chaude et une enceinte froide, avec donc la possibilité classique d'en tirer une énergie tant que subsistera une différence de température. Et on pourra recommencer autant de fois qu'on voudra jusqu'aux approches du zéro absolu, sans compter qu'on pourra encore utiliser la différence de température entre l'extérieur et l'intérieur de l'enceinte. Le petit démon est gagnant sur tous les tableaux.

Colère des physiciens : il flanque par terre, hurlent-ils, le deuxième principe de la thermodynamique ! Ça ne se passera pas comme ça !

Nous attendions avec curiosité la réponse de ces messieurs. Elle est jolie : pour savoir s'il doit ouvrir la trappe, le petit démon doit s'informer de l'arrivée et de la vitesse des molécules. Or cette information consomme "une certaine quantité d'énergie qui dans le bilan de l'opération compense précisément la diminution d'entropie du système". On ne parle pas de l'énergie nécessaire à l'actionnement de la trappe, laquelle semblerait pourtant plus importante.

On est stupéfait de voir ces messieurs se satisfaire de pareille explication. Pour notre part, nous ferions naïvement remarquer que l'énergie nécessaire à la captation d'une information peut être minime. Regarder arriver un obus le dérange peu de sa course, hélas ! Par ailleurs un aiguilleur dépense à peine trente kilogrammètres pour actionner son levier à bras et faire dévier dans le sens choisi un train en alignant seize millions.

Encore plus naïvement, nous proposerions une autre explication : à savoir que l'expérience fictive du petit démon de Maxwell donne bien le résultat attendu. Si on pouvait harnacher chaque molécule individuellement, on serait effectivement en mesure de capter son énergie et on freinerait l'ensemble, refroidissant ainsi l'enceinte. Comme le petit démon, nous aurions exercé une action contraléatoire.

Mais la thermodynamique n'a rien à voir dans cette affaire. Elle n'est valable que statistiquement sur un grand nombre de molécules dotées de mouvements idéalement aléatoires. Elle perd toute signification au niveau d'une molécule en particulier et c'est bien sur chaque molécule en particulier qu'agit notre petit démon.

Jacques Monod nous enseigne avec clarté le processus de l'évolution. Chaque être vivant suscite un être identique à lui-même. Il n'a ni possibilité, ni programmation pour "inventer" quelques variantes que ce soit. Seules, et elles seules, des perturbations accidentelles peuvent modifier des informations transmises d'un être à son descendant. Le hasard fournit ces perturbations pêle-mêle et en grand nombre mais ne seront admises que celles qui s'accorderont avec le programme sur lequel est fondé l'être vivant et à plus forte raison celles qui lui apporteront une amélioration. Les perturbations néfastes seront éliminées, soit de suite, soit un peu plus tard par la disparition de l'être qu'elles affectent, disparition spontanée ou provoquée par la sélection naturelle de Darwin.

On voit qu'à chaque niveau joue une action contraléatoire. Le petit démon de Maxwell décidément se faufile partout.

Cette explication de l'évolution est la seule possible et Jacques Monod nous la présente comme démontrée. Ici, c'est l'homme de science qui parle et nous acceptons son enseignement avec d'autant plus de confiance qu'il est clair. Nous pourrions même en déduire que plus l'être est perfectionné, complexe, plus il a de chances de subir des perturbations accidentelles, plus il a de chances d'évoluer. A ce titre-là, il est naturel que nous, les hommes, nous soyons, à nombre de générations égal, l'élément le plus mutant de la vie.

Où le mystère, d'après Jacques Monod, demeure, c'est aux deux frontières de l'évolution : l'origine de la première formule répliquative et l'aboutissement que constitue actuellement la pensée de l'homme.

De cette seconde frontière, nous parlerons peu car Jacques Monod reconnaît franchement son mystère et il est remarquable qu'il considère encore utile la distinction traditionnelle entre le cerveau et l'esprit.

Par contre nous nous attarderons sur la première à cause de l'importance des conclusions qu'il tire de son étude.

On ne voit pas encore en effet comment a pu se former le premier système de molécules capable de fournir sa répliquative, ce mot entendu comme la reproduction d'un système identique à lui-même.

Dans une soupe de matériaux prévitaux, sous l'action d'agents purement physico-chimiques, agitation mécanique ou thermique, rayonnements ultraviolets, décharges électrostatiques... un assemblage s'est constitué capable d'engendrer son double. Etant son double, ce second assemblage a donc été capable d'en faire autant et ainsi de suite.

Jacques Monod pense que ce phénomène a pu être unique. Or quelle était la probabilité qu'un tel événement se produise ? Evidemment, ainsi posée, la question appelle la réponse : infiniment voisine de zéro. Et Jacques Monod, redevenu le philosophe, prend l'exemple d'un caillou. Quelle était la probabilité d'existence de ce caillou ? Pratiquement nulle. Or il existe. La vie elle-même, toujours selon Jacques Monod, est le résultat d'une chance voisine de zéro. Elle a gagné à un contre des milliards. Et, comme la probabilité de l'avènement de l'homme est elle-même infime parmi les êtres vivants, on voit ce que cela peut donner.

"Notre numéro est sorti au jeu de Monte-Carlo. Quoi d'étonnant à ce que tel celui qui vient de gagner un milliard, nous éprouvions l'étrangeté de notre condition ?"

Cela exclut pour lui que nous puissions nous prétendre le fruit logique et attendu de l'évolution cosmique. En réalité, nous sommes des accidents presque invraisemblables survenus dans un univers indifférent. Ayant pris un tel aiguillage, Jacques Monod ne pouvait aboutir qu'à la crainte de voir l'humanité disparaître sous un mal redoutable :

"Je ne parle pas ici de l'explosion démographique, de destruction de la nature, ni même des mégatonnes, mais d'un mal bien plus profond et plus grave, un mal de l'âme. Celui-là, c'est le plus grand tournant de l'évolution idéale qui l'a créé et sans cesse l'aggrave. Le prodigieux développement de la connaissance depuis trois siècles contraint aujourd'hui l'homme à une révision déchirante de la conception enracinée depuis des dizaines de milliers d'années qu'il se faisait de lui-même et de sa relation avec l'univers... Aucune autre société avant la nôtre n'a connu pareil déchirement... Il faut bien que l'homme se réveille enfin de son rêve millénaire pour découvrir sa totale solitude, son étrangeté radicale. Il sait maintenant que, comme un tzigane, il est en marge de l'univers où il doit vivre, univers sourd à sa musique, indifférent à ses espoirs comme à ses souffrances ou à ses crimes... C'est alors que l'homme se retourne vers ou plutôt contre la science dont il mesure maintenant le terrible pouvoir de destruction non seulement des corps mais de l'âme elle-même."

Parvenu au bord du vide, Jacques Monod se sauve par une éthique de la science qui est une éthique de la vérité :

"Les sociétés modernes tissées par la science, vivant de ses produits, en sont devenues dépendantes comme un intoxiqué de sa drogue. Elles doivent leur puissance matérielle à cette éthique de la connaissance et leur faiblesse morale au système de valeurs, ruinées par la connaissance elle-même, auxquelles elles tentent encore de se référer. Cette contradiction est mortelle. C'est elle qui creuse le gouffre que nous voyons s'ouvrir sous nos pas. L'éthique de la connaissance créatrice du monde moderne est la seule compatible avec lui, la seule capable, une fois comprise et acceptée, de guider son évolution... L'éthique de la connaissance encourage l'homme à respecter et à assumer cet héritage (des valeurs

morales) tout en sachant quand il le faut le dominer. Quant aux plus hautes qualités humaines, le courage, l'altruisme, la générosité, l'ambition créatrice, l'éthique de la connaissance, tout en reconnaissant leur origine sociobiologique, affirme aussi leur valeur transcendante au service de l'idéal qu'elle définit... Acceptée comme base des institutions sociales et politiques, donc comme mesure de leur authenticité, de leur valeur, seule l'éthique de la connaissance pourrait conduire au socialisme. Elle impose des institutions vouées à la défense, à l'extension, à l'enrichissement du Royaume transcendant des idées, de la connaissance, de la création, Royaume qu'habite l'homme et où de plus en plus libéré des contraintes matérielles comme des servitudes mensongères de l'animisme, il pourrait enfin vivre authentiquement, défendu par des institutions qui, voyant en lui à la fois le sujet et le créateur du Royaume, devrait le servir dans son essence la plus unique et la plus précieuse."

Révélaient enfin chez l'auteur une émotion profonde mais discrète, cette longue citation était indispensable pour faire connaître à quelle solution morale il a été conduit qui lui semblât compatible avec une conception si aride de la réalité.

Il semble tout de même curieux que Jacques Monod, parti de l'objectivité la plus rigoureuse, se sauve de son pessimisme en prônant un idéalisme politique que n'eussent pas renié certains philosophes socialisants du siècle dernier. Il le reconnaît d'ailleurs :

"C'est peut-être une utopie. Mais ce n'est pas un rêve incohérent. C'est une idée qui s'impose par la seule force de sa cohérence logique. C'est la conclusion à quoi mène nécessairement la recherche de l'authenticité. L'ancienne alliance est rompue. L'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'univers d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est inscrit nulle part. A lui de choisir entre le Royaume et les ténèbres."

Le moins qu'on puisse dire est que ce sauvetage in extremis des valeurs humaines est peu convaincant. Jacques Monod les accroche bien faiblement à une éthique de la connaissance qui elle-même apparaît comme une construction subjective faiblement motivante. En fait, l'unique conclusion que nous tirions de la lecture de son ouvrage, c'est que parvenu au point actuel de son évolution, l'homme est, par la réalité comme par la logique, inéluctablement et sans appel voué à la désespérance et qu'il ne s'en sauvera que par la résignation à son sort.

L'évolution de centaines de millions d'années ou plus n'aura donc abouti qu'à ce paradoxe : après être monté si haut avec ses idéaux religieux, philosophiques, politiques, artistiques, scientifiques, "reminéraliser" en quelque sorte son affectivité reste pour l'homme son seul recours.

L'ouvrage de Jacques Monod de par son retentissement est, à tort ou à raison, destructeur car il paraît bâti sur le réalisme de l'objectivité scientifique et il s'appuie sur l'autorité d'un prix Nobel. Il faut être suffisamment averti pour y distinguer ce qui est science solide de ce qui est pure opinion. Si le besoin de relier rationnellement notre existence au développement général de l'univers est, comme le pense Jacques Monod, profondément inscrit dans notre code génétique, on ne s'étonnera pas qu'en refermant son livre nous n'ayons encore une fois qu'un désir : en éliminer toutes ses réflexions personnelles pour y recueillir avec soin les précieuses informations scientifiques qu'il nous apporte, y réfléchir nous-mêmes, en toute indépendance, et voir si nous en arrivons aux mêmes conclusions.

On ne manquera pas d'être frappé par la similitude de pensée entre Jean Rostand et Jacques Monod, encore que le premier se révèle d'abord un homme dans toute sa sensibilité meurtrie alors que le second ne montre qu'une belle machine cérébrale fonctionnant imperceptiblement pour ne laisser qu'une petite place au sentiment une fois son travail accompli.

1953-1970 : la biologie a progressé à pas de géants mais la connaissance de nous-mêmes en ce qui nous caractérise en tant qu'hommes n'a guère avancé. Comme si la distance se révélait énorme entre l'avant-garde de la science et notre place dans le destin de l'univers.

Encore une fois il n'est pas question que la satisfaction affective soit pour nous un critère de vérité. Ce n'est pas parce qu'une réalité s'avère décevante qu'elle cesse d'être une réalité et nous nous en arrêterions aux conclusions de nos biologistes si elles étaient au moins convaincantes. A défaut de satisfaction affective, nous goûterions, comme Jean Rostand, "l'âcreté" de la satisfaction intellectuelle.

Or, c'est précisément l'absence de cette dernière qui nous est pénible. Pourquoi ? Parce que notre cerveau, édifié par l'univers, faisant partie intégrante de l'univers, en arrive avec eux à rendre cet univers absurde. Quelque chose ne va pas dans cette affaire. Ou c'est l'univers qui est absurde ou c'est notre cerveau. Il y a bien des chances, avouons-le, que ce soit notre cerveau.

Mais alors si nous ne pouvons obtenir une réponse tant soit peu satisfaisante pour notre raison auprès des biologistes qui sont pourtant les plus haut placés pour nous renseigner, vers qui, grands dieux, parmi les hommes de science pourrions-nous nous retourner en quête d'un peu de lumière ?

Ainsi, après avoir consulté les prêtres, les philosophes et les savants, nous ne sommes guère plus avancés qu'au départ. Les premiers nous annoncent les plus merveilleux lendemains mais ils ne sont pas en mesure de nous en apporter la preuve. Les seconds cogitent, cogitent et nous répondent ce qu'ils cogitent, c'est-à-dire peu de choses. Les troisièmes, forts de leurs premières découvertes n'ouvrent la bouche que pour nous annoncer qu'ils ne voient rien et donc qu'il n'y a rien et que nous devons nous en contenter. C'était bien la peine de consulter les plus grandes intelligences pour en arriver là.

Alors qu'allons-nous faire, nous, les pauvres citoyens moyens ? Allons-nous plier bagages, renoncer à notre position d'hommes et nous retirer dans notre monducule de crevettes ? Allons-nous refourrer nos pieds dans nos pantoufles et bien nous garder de rouvrir nos fenêtres sur les espaces étoilés ? La plupart des gens le font. Ils ont sans doute raison. Ce sont des sages, avons-nous dit.

Mais tout le monde n'est pas admis à partager le secret de la sagesse. Quelques-uns dont nous sommes ne peuvent tenir en place. Ils sont incapables de s'avouer battus. Ils constatent une fois de plus qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Ils se disent qu'après tout leur intelligence vaut bien celle de ces messieurs. Et parce qu'il ne leur reste plus que cette seule et unique ressource, ils en arrivent à cette horrible prétention : ce que ni les prêtres, ni les philosophes, ni les savants n'ont pu nous apprendre, si nous le cherchions nous-mêmes ?

Oui, vous avez bien entendu. Il s'agit ni plus ni moins que de tout reprendre à zéro, nous disons bien à zéro et tout, et de construire en parfaite indépendance notre propre conception de l'univers. Encore une fois nous verrons bien où cela nous mènera.

A vrai dire notre audace est commandée par une inquiétude profonde. Jamais les hommes n'avaient eu autant besoin de réponses. Nous vivons sans la moindre atténuation une époque redoutable où on a démolit et où on ne sait pas encore ce qu'on va reconstruire. Les hommes, pour la plupart, ont perdu la sécurité que donne la religion. Le matérialisme semble vainqueur parce qu'il s'appuie sur la science et on ne voit pas encore où celle-ci peut bien nous mener.

Non, jamais les hommes n'avaient eu autant besoin de réponses. Le désarroi est partout, dans la société, dans les religions mêmes, mais surtout dans la conscience intime des personnes.

Les vieilles idéologies servent encore d'arguments politiques mais pour les jeunes elles sont de moins en moins chargées de sens. L'autorité politique est de plus en plus la servante des puissances économiques, et, contrairement à des idées encore établies, la puissance économique passe progressivement du côté du nombre. Les partisans du libéralisme reconnaissent des avantages au système socialiste et s'en rapprochent par des réformes allant toujours dans sa direction. Les pays communistes font le chemin inverse dans la pratique sinon dans leur propagande.

Quel est le meilleur système social ?... Qui aujourd'hui peut répondre ?... Non pas une réponse de simple opinion, trop facile, mais une réponse allant jusqu'au sacrifice, y compris celui de sa propre vie ?

Les états se sont séparés en grand nombre des religions. Mais certains pour servir leur puissance ont rallié ou accaparé des idéologies qui n'ont pas pour elles la maturité des religions et poussent à tous les excès. C'est le vide moral qui a lancé une foule de jeunes Allemands dans l'illusion mortelle du Nazisme, lequel leur demandait plus que n'importe quelle religion et ils ont tout donné, avec la générosité de la jeunesse, jusqu'à la ruine finale.

Le communisme, plus élaboré, mieux fondé, a recueilli l'exaltation d'une masse d'ouvriers, de paysans, de beaucoup d'intellectuels et il a nourri les excès criminels du Stalinisme.

La nation elle-même a fait l'objet d'un culte et, alors que les anciennes perdent progressivement la notion de patrie, voilà que les pays neufs la découvrent et se battent pour elle.

De tant de systèmes disparates, comment ne naîtrait-il pas des tensions dans tous les sens et à tous les niveaux et comment les penseurs n'aboutiraient-ils pas à un scepticisme généralisé ?

Mais si par leur dynamisme propre les sociétés tant bien que mal évoluent, les individus laissés à eux-mêmes connaissent maintenant en grand nombre l'inquiétude du vide moral. On ne sait plus ce qui est bien et ce qui est mal, ce qu'il faut respecter et ce qu'il faut rejeter, ce qu'il faut aimer ou flétrir. Les fameuses "valeurs", du nom qu'on donne maintenant aux fondements de la morale, sont remises en question et on ne sait plus tellement ce qu'elles valent.

Si les anciens vivent sur la lancée d'une morale depuis longtemps hors de discussion, les jeunes par contre abordent un monde neuf et, exigeants de preuves, ne voient dans cette morale que conventions sans racines. D'où un désarroi grandissant contre lequel beaucoup réagissent soit négativement, en plongeant dans la drogue par exemple, soit positivement en créant autre chose, par exemple des idéologies révolutionnaires qu'ils se donnent d'emblée pour absolues parce qu'elles ne résisteraient pas à l'épreuve d'un examen. Mais l'amour, le mariage, la famille, la probité, la maîtrise de soi, la générosité, le goût du travail bien fait, le service des autres, l'honneur, quel sens pour eux gardent encore ces grands mots ?

L'amour était depuis des générations un domaine tout à fait spécial, secret, intouchable, pavé d'a priori, de convenances inattaquables, de pudibonderies, d'interdits tellement absolus

que leur transgression pouvait provoquer honte, perte de réputation, ruine ou mort, par duel par exemple. Les jeunes sont venus sans connaître les contraintes ancestrales et ils ont découvert l'arbitraire et la stupidité de certaines conceptions que les anciens avaient érigées en dogmes.

Au départ, leur réaction fut saine. Mais tel est l'homme qu'il ne peut corriger un excès qu'en tombant dans l'excès inverse, que maintenant le libéralisme dans ce domaine n'a plus de régulateur. L'érotisme, la pornographie, la scatologie, l'acte pour l'acte dépouillé de tout sentiment comme un trognon dépouillé de ses fleurs, s'étalent sans frein en public, ce qui était impensable il y a quelques décennies.

Dans ce domaine, tel acte est-il bon, est-il mauvais ? Sur quel critère voulez-vous qu'on réponde ? Oui, sur quel critère ?

Sur l'homosexualité par exemple, pouvez-vous nous donner aujourd'hui un jugement irréfutable ? L'avortement, dont le mot évoquait naguère "le crime sordide des faiseuses d'anges", est, lui aussi, officiellement admis. Est-ce l'amorce d'un processus qui conduira à l'eugénisme intégral, à la sélection permanente des individus ? Est-ce souhaitable ? L'euthanasie a de sérieux arguments. Va-t-on aller avec elle jusqu'au bout de la logique ? Crimes hier, haute protection de l'humanité aujourd'hui, comment s'y reconnaître ?

Il est vrai que tuer un homme a, dans toutes les sociétés, été un crime et en faire tuer des dizaines de milliers et plus un acte de gloire méritant un trône.

Depuis la haute histoire, la famille trouvait son fondement dans le mariage. Or on s'aperçoit que le mariage n'est pas indispensable, que deux êtres qui s'aiment peuvent très bien vivre ensemble sans formalités toute leur vie et avoir des enfants heureux. A l'opposé, quoi de plus logique que deux époux qui ne se supportent plus se séparent, si le sort d'un enfant n'est pas en jeu ? Et même dans ce cas l'équilibre de l'enfant n'est-il pas souvent mieux préservé par la séparation des parents ?

La propriété, est-elle un bien ou un mal ? L'impossibilité de répondre à cette question simpliste ne date pas d'hier mais le droit sacré de la propriété n'est plus de mise. Et le pauvre qui travaille pour enrichir encore plus celui qui possède et ne fait rien, ne peut avoir la même conception que ce dernier. Et plusieurs systèmes sont possibles pour répartir le fruit du travail, mais qui nous dira le meilleur ?

Chacun étant son seul souverain, au nom de quoi interdire à qui veut se droguer de se droguer ? Et si je veux avoir un cancer au poumon en fumant pour m'en aller plus vite ?

Vous qui niez toute morale, pourquoi vous scandalisez-vous en apprenant qu'un jeune bien-portant a volé toutes ses économies d'une vie de labeur à une vieille dame malade en la torturant ? Puisque c'est sans danger et que ça lui rapporte ! Le jeune renard qui dévore une vieille sarcelle affaiblie en fait bien autant et cela ne vous scandalise pas.

A quoi bon multiplier les exemples ? A l'arbitraire des anciennes morales, on a répondu par plus de morale du tout. Et on a l'impression d'un monde qui va à la dérive.

Beaucoup accusent notre société d'avoir perdu sa morale. Mais c'est oublier qu'une morale ne tient pas toute seule. Elle est en fait la conséquence logique d'une réalité ou de ce qu'on a la conviction d'être une réalité, l'existence de Dieu par exemple.

A partir du moment où on "sait" qu'un Dieu bon règne sur l'univers, qu'il nous a placés sur Terre pour mériter le bonheur éternel, que pour cela il nous a fait connaître par un personnage prédestiné ce qu'il fallait faire, la morale va de soi. Elle ne souffre aucune contradiction sur son fondement, aucune critique. Seules les interprétations sont touchables.

Malheureusement le désarroi a frappé aussi les religions, et principalement la religion catholique.

Depuis le Concile du Vatican, les remous n'ont cessé de la secouer et maintenant les anciens contemplent avec tristesse les changements intervenus et ils se demandent avec angoisse si les

fondements mêmes de la doctrine ne vont pas être bouleversés. "Dieu est mort" ont osé répéter certains demi croyants.

Et pourtant, pour l'immense majorité des fidèles, la religion se devait d'être un phare dans la tempête, rocher immuable, toujours là, même si par moments les nuages qui s'agitent le cachent.

Or, voici qu'avec précipitation on a changé l'ordonnancement du culte, fait perdre au langage sacré l'aura de son mystère, introduit nombre de nouveautés à la mode dans les églises, enlevé à l'hostie une bonne part de son aura sacrée en banalisant sa distribution, remis en cause le sacrement de pénitence, toutes choses impensables il y a une génération dans une Eglise millénaire.

Cette Eglise semble courir maintenant après les fidèles qui s'en vont. Elle se devait au contraire de rester un pôle d'attraction vers lequel on viendrait, comme par le passé, et même plus que par le passé, trouver refuge. Au milieu de la déliquescence générale, elle se devait d'être exigeante. Le seul changement qu'elle avait à réaliser d'urgence dans sa morale se limitait à sa position intenable sur la sexualité mais pour le faire quelles ressources elle possédait par ailleurs !

Et ainsi, progressivement, conservant la sécurité de ses structures, de ses cérémonies, de ses fondements moraux, philosophiques et divins, elle pouvait faire évoluer ses dogmes lesquels recèlent, contrairement à ce qu'on a démoli, son plus grand danger.

Mais, dans sa précipitation, l'Eglise a perdu une grande part de son autorité, et pour des foules innombrables elle ne représente plus la sécurité morale.

Or, la religion supprimée, au nom de quoi, aux yeux de millions de gens, la morale qui en découle pourrait-elle subsister ? On en fait arbitrairement un système de "valeurs" et l'on dit que si on ne veut pas tout voir s'écrouler, il faut coûte que coûte préserver ces "valeurs". Mais si celles-ci désormais ne tiennent que par la crainte du chaos, elles sont bien fragiles.

Et, après tout, au nom de quoi voulez-vous interdire à chacun d'agir selon son bon plaisir ? Parce qu'il va très vite se heurter au bon plaisir d'un autre ? Alors qu'ils se bagarrent, le plus fort ou le plus sournois l'emportera et tout sera dit. Ou alors qu'ils s'arrangent s'ils en sont capables.

La générosité, l'altruisme ? Oui, si cela vous fait plaisir mais rien, ni personne, ne vous y oblige.

Quant à l'honneur, voilà maintenant une notion bien délavée. J'ai tué celui qui m'avait insulté. Est-ce que je mérite des félicitations ou une potence ? La virginité, un honneur ? Quelle rigolade ! L'honneur d'être honnête ? Oui si cela fait ma publicité. Mais si cela ne me rapporte rien ?...

Ainsi la question : que dois-je faire dans les multiples choix qui s'offrent à moi, question de morale, ne trouve pas plus de réponse que la question dont elle dépend : quels sont et ma nature et mon destin, question de réalité. Or, pour l'homme actuel qui vit au milieu d'un désarroi intellectuel que n'ont pas connu ses prédécesseurs, quelle différence de comportement selon la réponse qu'il se donne au pourquoi de son existence !

Il peut être convaincu de l'inexistence de Dieu et de tout ce qui se trouve hors de sa portée. Il peut être convaincu de l'insignifiance des choses et de lui-même. Cela le libérera de toute prétention et de toute morale autre qu'immédiatement pragmatique. Convaincu du néant de tout, il pourra construire sa paix. Mais, s'il est un homme, sera-t-il heureux ?

Jean Rostand avoue franchement qu'il ne l'est pas. On aime, on souffre, mais cet amour et cette souffrance vous tourmentent bien vainement pour disparaître bientôt comme une fumée dans le vent. Et l'on sent le vide de ce qui n'en vaut pas la peine.

Au contraire, celui qui croit en quelque chose, quelle que soit sa croyance, a conscience que chaque pas qu'il fait a une valeur qui le relie à un destin essentiel de l'univers. Quelle que soit sa petitesse, quelle que soit son insignifiance, son atome de vie s'inscrit à sa place dans la

marche du monde. S'il souffre, pour infime que soit sa souffrance, s'il aime, quelque humble que soit cet amour, son petit rien marque un progrès dans l'édification de l'avenir, dans une direction que les religions lui font appeler Dieu.

Echappant au vide qui ne lui rapporte rien, il se sentira justifié dans une logique de l'univers. Il participera de cet effarant mystère qui veut qu'au lieu du néant où ni monde, ni Dieu, ni espace, ni temps n'existeraient, une existence universelle d'une richesse illimitée est, qu'on le veuille ou non, la réalité absolue.

L'homme au sens plein du terme, au lieu de jouer les crevettes, côtoie le mystère à chaque pas. La goutte d'eau lui pose autant de questions que l'étoile et le brin de pissenlit que le cerveau du poète. Je voudrais savoir si ce que j'aime est sérieux ou n'est qu'une illusion sans lendemain, si la vie des êtres que je connais et à laquelle je participe a une importance fondamentale ou n'est qu'une futilité éphémère. Je voudrais savoir si l'immense aventure de la vie doit s'évanouir sans retour avec ses sciences, ses arts, ses civilisations et ses dieux, si tout cela n'est qu'une énorme farce ou si tout cela joue un rôle vraiment intelligible en direction d'une réalité supérieure. Et je ne suis pas le seul à émettre pareille exigence.

Loin de nous au contraire de prétendre à une quelconque originalité dans un domaine de pensée aussi vaste. L'histoire nous apprend que depuis l'éveil de sa raison l'homme est ainsi fait qu'il cherche à comprendre le monde et lui-même. Cette recherche est inscrite dans son fonctionnement cérébral avec la même logique que celle qui relie des cristaux entre eux ou règle la course de Jupiter.

La crevette est satisfaite de son coin d'eau parce qu'elle y trouve sa vie et ne demande rien d'autre. L'homme qui a gîte et couvert se lèvera la nuit pour contempler dans sa lunette les milliards d'étoiles et réfléchir. Or aujourd'hui plus que jamais nous avons besoin de réfléchir. Aujourd'hui plus que jamais nous ne pouvons nous passer de réponses. Si nous sommes déçus par le peu de résultat des recherches des autres, il ne nous reste plus qu'à chercher nous-mêmes comme cherchent tous ceux qui, tels Jean Rostand et Jacques Monod, sont conscients du tragique de notre situation, ce tragique qu'on peut symboliser par le danger nucléaire suspendu à chaque instant sur nos têtes.

Une telle étude est une entreprise osée, nous en avons parfaitement conscience, et nombre de sceptiques peuvent sourire en nous déclarant battus d'avance. A vrai dire nous serions découragés dès le départ si nous n'observions qu'après tout les autres ne sont guère plus avancés que nous. Avec une culture moyenne et des connaissances non extraordinaires mais de tous ordres dont nous pouvons disposer aujourd'hui, avons-nous un handicap insurmontable par rapport aux grands esprits que certains nous proposent un peu trop facilement comme nos maîtres à penser ? Nous avons la prétention d'être sûrs du contraire. La montagne est si grande que leurs quelques longueurs d'avance comptent peu.

Partant donc pour cette aventure, nous voulons d'abord savoir comment nous y prendre. Autrement dit, quelles sont nos sources et quelles sont nos méthodes. On comprend que pour faire un travail sérieux, il faille partir de bases sérieuses. L'imaginaire, la fiction, le merveilleux, l'irrationnel, aussi enchanteurs soient-ils, ne peuvent nous servir en rien si ce n'est qu'en tant qu'objets d'étude eux-mêmes. Décrire quelque part dans le Pacifique une île inconnue où règne le bonheur parfait du paradis perdu est facile. Elle n'en existera pas pour autant. Les révélations des hommes prédestinés ne peuvent nous être d'aucune utilité et nous ajouterons les oracles de nos savants non plus.

Ce serait bien la peine d'avoir pris tant de précautions pour éviter de nous en laisser conter par l'imagination de nos prêtres et de nos philosophes, non plus que par la nôtre, si c'est pour nous en laisser conter par celle de nos savants.

De bases sérieuses qui seront pour nous des sources sûres de renseignements, nous n'en voyons que deux : la science et l'expérience.

La science n'est plus le privilège d'une élite. Tout citoyen aujourd'hui, pourvu qu'il soit muni d'une bonne culture et d'un petit bagage mathématique, peut valablement, s'il s'en donne la peine, se tenir au courant de l'avancement de l'ensemble des disciplines. Les publications sérieuses sont abondantes. Beaucoup de spécialistes ont le souci de faire partager aux gens cultivés le fruit de leurs travaux. Ils se rendent d'ailleurs service à eux-mêmes par la clarté et la simplification auxquelles ils se trouvent de la sorte assujettis.

Le rôle de vulgarisateur, auparavant méconnu, est passé au premier rang. L'information scientifique est aussi essentielle à la vie de notre société que l'information politique. Plus profondément que cette dernière, elle façonne notre pensée et oriente notre avenir.

Rendons hommage au passage à Albert Ducrocq pour l'étendue de ses connaissances, la profondeur des réflexions qu'il en tire et sa façon originale de les exposer avec clarté et conviction. A mon humble, très humble avis, contrairement à d'autres qui tendraient à faire douter d'eux-mêmes par un certain esprit de crainte et de scepticisme, il se situe par une intuition sûre dans la direction exacte de ce que sera la réalité demain.

Grâce à la valeur de ceux qui nous la font partager, la science est la plus sûre de nos sources de renseignements, celle qui nous offre le plus de garanties. A partir du moment où les hommes, renonçant à leurs brillantes mais vaines spéculations, se sont mis humblement à observer la nature, à la consulter par des expériences, à réfléchir sur les faits dûment constatés, seuls, sans le secours d'une religion, d'une philosophie, d'une idéologie, leur progrès

arrêté s'est remis en marche. La recherche scientifique est la plus noble et la plus encourageante. Son développement aujourd'hui est tel que nous n'avons pas besoin d'en démontrer la valeur. Modestement, patiemment, seule, avec méthode et à coups de rectifications sans nombre, la connaissance scientifique progresse et, parce qu'elle se fait par principe sur des bases sûres et rien d'autre, elle est capable d'entraîner notre conviction plus que toute argumentation philosophique ou religieuse, fût-elle brillante, consolatrice ou flatteuse.

Mais comment évaluer le degré d'avancement que celle-ci atteint aujourd'hui ?

Cette question est capitale car ce serait s'exposer à commettre de lourdes erreurs que de surestimer ce degré d'avancement, d'autant plus que le passé nous en a laissé de sévères exemples.

Il y a un moyen de le savoir.

On a observé que la progression de la science suivait un cheminement parallèle à celui de l'évolution de notre planète.

La naissance de la géométrie, science des formes et des espaces, correspond à la formation du système solaire et de la Terre. L'avènement de la chimie minérale correspond à la formation des composés minéraux sur un globe se refroidissant. L'avènement de la chimie organique correspond à la formation de la "soupe primitive" d'où devait sortir la vie. L'avènement de la biologie correspond à l'apparition des êtres vivants. Les débuts de la psychologie expérimentale correspondraient à l'apparition de l'homme et ceux de la recherche la plus haute correspondraient à l'avènement de l'Homo Scientificus sans qu'on puisse s'en arrêter là dans l'un ou l'autre cas.

Pour grossière que soit cette analogie, elle ne manque pas d'être frappante par sa logique et elle peut nous servir à apprécier le degré d'avancement actuel de la science.

Supposons qu'un pays soit arrivé à produire une arme nouvelle. Le pays ennemi l'apprend. Ce dernier se considère à juste titre en état d'infériorité et il se met aussitôt en devoir d'obtenir tous les renseignements possibles sur l'arme en question. Au fur et à mesure que les informations lui parviendront, il comblera peu à peu son infériorité. Dès qu'il sera en mesure de le faire, il essaiera de fabriquer lui-même cette arme. Après des échecs qui permettront chaque fois un progrès, il parviendra à produire lui-même l'engin tant convoité.

Ce jour-là, en supposant bien entendu que l'adversaire n'ait pas entre temps accompli d'autres progrès, il estimera avec raison qu'il est parvenu à égalité avec lui. Et lorsqu'il se mettra à perfectionner la fameuse arme, il considérera qu'il l'a dépassé.

L'homme est parti à la conquête de l'univers. En nous aidant de la comparaison ci-dessus, essayons de savoir où il en est, à quel point en est parvenue la science d'aujourd'hui.

La Terre produit la chaleur. L'homme a découvert le moyen de faire du feu. Elle produit du froid. Ce n'est que bien plus tard qu'il saura faire du froid. La Terre a produit une foule de composés minéraux. Par la chimie minérale, l'homme s'est mis en capacité de les produire, de les dissocier, de les remanier et même d'en composer d'autres. La Terre a produit la vie, l'être monocellulaire, pluricellulaire, les plantes, les animaux, l'homme. L'homme a produit... ?

Là s'arrête la concurrence : le biologiste n'a pas encore été capable de fabriquer, à partir de corps purement minéraux, une seule amibe, un seul microbe. Il en est tout juste au stade de la reconstitution des virus.

Voilà qui donne à réfléchir.

Exploration des espaces et des mondes, exploration des particules, découverte de la gravitation, de la relativité, fabrication du chlorure de sodium, puis de l'urée, puis des protéines complexes, élaboration de systèmes cybernétiques, la science a dépassé le stade où dans les profondeurs de l'espace et plus tard dans celles de notre globe s'élaboraient les minéraux qui seront les assises de notre constitution corporelle. Aujourd'hui, par des découvertes extraor-

dinaires, elle approche, elle contourne, elle assiège le bastion de l'énigme de la vie. Elle en est au stade où s'élaboraient à la surface du globe des corps organiques d'où devait un jour jaillir cette constitution spéciale douée d'autonomie et d'autoreproductibilité, et certainement de plus encore : la vie.

Nous en sommes là et nous ferons bien de ne jamais l'oublier.

Sans simplifier stupidement tout de même. La médecine étudie bien le fonctionnement du corps humain, la psychologie le fonctionnement du cerveau. Et ne soyons pas injustes envers les maîtres spirituels des civilisations précédentes qui ont poussé très haut la connaissance des âmes. Mais nous nous trouvons là en présence d'explorations fragmentaires. La grande route de la science ne les a pas encore atteintes.

La comparaison est d'ailleurs plus étendue qu'il n'y paraît. Pour construire une autoroute, on édifie à l'avance en pleine nature un certain nombre d'ouvrages d'art, ponts, trémies, tunnels. On en trace même parfois à l'avance des tronçons. Puis par bonds s'ouvre l'autoroute au flot continu de la circulation. Si nous ne devons pas oublier que notre science n'est pas encore parvenue à fabriquer à partir de corps minéraux une seule cellule vivante, n'oublions pas non plus qu'elle a déjà obtenu des connaissances et des résultats pratiques dans beaucoup de domaines supérieurs qui lui seront d'une précieuse utilité pour son ascension future.

Avec une vue plus juste de ses pouvoirs actuels, nous pouvons éviter de tomber dans des erreurs peut-être plus grossières que celles que nous aurait inspirées une trop grande ignorance de la valeur des connaissances acquises.

C'est pourquoi, lorsque au nom de la science on veut expliquer l'homme, la conscience, la pensée et en tirer des conclusions sur un destin quelconque de l'humanité, il faut répondre : c'est trop tôt.

La science est notre enfant chérie dont nous attendons les plus éblouissantes découvertes, sur laquelle nous fondons nos espérances. Mais n'allons pas lui demander aujourd'hui ce qu'elle ne peut encore nous donner. Si la biologie n'est pas encore parvenue au stade où elle sera capable de fabriquer elle-même le plus simple des micro-organismes, comment voulez-vous qu'elle réponde à des questions aussi hautes que celles de la nature de la conscience ou de la raison d'être de l'homme ?

Faute d'avoir compris cela, à quoi bon, comme Jacques Monod, en déduire avec une fort belle logique une philosophie de la désespérance ? Si le point de départ est faux, l'ensemble de la théorie le sera forcément.

Et cela nous rassure... pour le moment du moins.

La seule conclusion que nous pouvons tirer de tout ceci, c'est que des deux sources d'informations à partir desquelles nous voulons mener nos réflexions, la connaissance scientifique et l'expérience directe, nous donnons la préférence à l'expérience directe.

A première vue, une telle préférence semble aller contre nos idées. Il n'en est rien.

Moins sûre, moins raisonnée, moins calculée que la science, notre expérience personnelle et collective est autrement plus vaste et, à défaut de la maturité de la première, il faut bien nous appuyer sur la seconde.

La science nous révélera le jeu des hormones mais le jeu des hormones ouvre le royaume immense de l'amour et la science ne nous dit rien de ce royaume. La science peut mettre "en ordinateur" une œuvre musicale mais elle sera étrangère à nos sentiments lorsque par exemple nous écouterons cette œuvre devant le rougeoiement d'un feu de bois en union avec l'être aimé. N'ayant pas expliqué le plus petit vermisseau, comment pourrait-elle nous révéler quoi que ce soit de notre conscience ?

Nous ne pouvons donc pas nous passer de l'expérience directe.

Ce terme recouvre une immense somme d'informations de tous genres et de toutes nuances que nous recueillons chaque jour de la vie que nous menons et de notre propre monde intérieur ou que nous apportent les autres, soit par leurs contacts personnels, soit par leurs

œuvres, à condition bien entendu qu'il s'agisse d'informations pures, débarrassées de toute prétention à soutenir une thèse quelconque.

On pourrait craindre d'être submergé immédiatement par une telle avalanche et finalement nous retrouver pas plus avancés qu'avant puisque la réalité est si multiple et si prodigieusement variée qu'en fin de comptes chacun peut y recueillir des arguments parfaitement valables pour édifier n'importe quelle théorie.

Nous croyons au contraire qu'il faut se garder de systèmes préétablis, laisser tranquillement les informations se coordonner d'elles-mêmes comme dans le cerveau d'un enfant, jusqu'à ce que des ensembles parfaitement cohérents se dégagent sur lesquels nous pourrions appuyer notre conviction d'approcher de la vérité.

La vérité... qu'est-ce que la vérité ?

Si on peut la définir comme l'accord de notre pensée avec la réalité, prétendre à la vérité totale serait aussi insensé que prétendre connaître l'univers entier. Nous n'en demandons pas tant. Découvrir quelques vérités essentielles nous suffirait amplement.

D'autre part, entre l'ignorance et la certitude absolue, il est une gradation continue. Toutes les variations y passent et l'on sait que cette connaissance approchée qu'est le calcul des probabilités se révèle particulièrement fécond dans les sciences.

Quant à la méthode, que pourrait-elle être sinon la méthode rationnelle, celle qui fait que deux et deux font quatre lorsque les unités sont distinctes, cette simple et fructueuse méthode qui a permis de construire des maisons et d'envoyer des hommes sur la Lune.

Notre raison, nous pouvons lui faire confiance. C'est du reste ce que nous faisons chaque jour : "Un câble qui peut porter une tonne peut en porter moins. Or je ne pèse que 60 kilos. Donc...". Et le plus grand dénigreur de la raison confie sans hésiter sa vie à l'ascenseur.

Mais, à côté du raisonnement qui conduit droit à la certitude, il est une façon de procéder dont le champ est d'une toute autre envergure : l'intuition. Comment la définir, sinon comme une sorte d'intégration de jugements innombrables palpant en permanence le degré mouvant d'importance que recèlent une foule d'informations disparates, changeantes, participant de tous les domaines, allant des plus nettes aux plus finement perceptibles, et même à celles qu'on devine à peine, jugements subtils réagissant les uns sur les autres et se corrigeant mutuellement en regard de la question posée.

Si l'intuition n'a pas pour elle le contrôle de la logique, elle pulvérise les performances du raisonnement par la profondeur et l'étendue de ses investigations et surtout par sa rapidité.

C'est la façon de connaître de ce genre d'hommes qui, en pédagogie, en stratégie, en politique, en économie, se trompent rarement et pourtant seraient bien incapables d'expliquer comment ils font. Ils ont des antennes, dit-on, comparaison d'actualité.

Pas scientifique l'intuition ? Quelle erreur ! Combien d'intuitions sont à la base de découvertes fondamentales ! La lumière monte peu à peu ou le plus souvent jaillit. Le raisonnement, le calcul viennent après maçonner cette découverte. Mais seulement après.

Voulant porter nos regards aussi loin que possible, nous souhaitons pouvoir bénéficier nous aussi d'un radar longue distance.

Certains esprits mal tournés peuvent être complètement perturbés par de telles prétentions et nous opposer une objection, disons, amusante. Il y a des dérangés dans les hôpitaux psychiatriques dont toute la pensée est obnubilée par de tels problèmes. Certes oui, et d'autres qui le sont par l'histoire, la politique, la sexualité, les parasites corporels.

Nous ne nions pas que certaines préoccupations peuvent conduire à la morbidité. C'est pourquoi nous estimons indispensable d'inscrire au fronton de toute recherche supérieure ce postulat immuable : toute démarche de l'esprit qui provoque de la morbidité est fautive et doit être rejetée sans délai. En fait, ce postulat est plutôt une évidence.

A l'opposé nous avons le recours à l'humour. L'humour a jeté par terre en politique, en stratégie, en éducation et dans bien des domaines, des conceptions farfelues que le raison-

nement aurait eu plus de peine à démonter. Ce qui résiste à l'humour a bien des chances d'être solide.

Au fond le garde-fou idéal, c'est le bon sens. Non pas le bon sens grossier de ce brave homme qui refusait absolument de croire que la Terre tournait puisqu'il ne voyait rien tourner et se moquait de ses maîtres d'école, mais ce bon sens supérieur, fait de lucidité et de prudence, qui nous préserve d'un mal sournois, capable de nous abuser sur nous-mêmes : la prétention.

Nos moyens sont maigres, nous le savons, et nos ambitions peuvent sembler démesurées. Nous ne prétendons tout de même pas atteindre une vérité inaccessible. Si entre l'ignorance absolue et la certitude parfaite il est une infinité de degrés dans la connaissance, nous cherchons seulement à en gravir quelques-uns. Nous cherchons seulement à savoir, sans compromission avec quelque illusion que ce soit, si ce que nous espérons est compatible ou non avec les certitudes que nous avons déjà acquises. Nous voulons bien espérer mais dans la direction que notre raison nous aura démontrée comme plausible. C'est tout ce que nous demandons mais c'est déjà considérable.

Si rien n'existait, ni l'univers, ni Dieu, ni nous-mêmes, ni l'espace, ni le temps, ni même cette entité obscure qu'on nomme le Néant, voilà une situation qui comblerait d'aise notre logique d'hommes.

Avouez que cela simplifierait bien des problèmes. Pas besoin de se creuser la cervelle pour savoir si l'espace et le temps sont finis ou infinis, ce qui dans un cas comme dans l'autre nous laisse plutôt perplexes. Ou s'ils sont enroulés sur eux-mêmes. Va pour l'espace, la cage à écureuil est plutôt vaste. Mais que le temps soit un perpétuel recommencement, c'est idiot.

Pas de problème avec l'idée de Dieu, cet être tellement mystérieux que nous disons aussi vrai qu'il existe ou qu'il n'existe pas.

Et pas de tracas avec cette matière qui va, qui vient, qui s'escamote en énergie, qui tantôt nous écrase de son immensité, tantôt s'évanouit en irréalité quasi spirituelle, tantôt nous tombe sur le crâne sous la forme d'un caillou bien dur.

Et le Néant ! Même pas d'ennui avec ce trou universel.

Sans parler que nous seraient épargnés l'effort de naître et celui de mourir, tous les pourquoi de notre passage sur cette planète, tous les soucis, toutes les souffrances qui nous empoisonnent l'existence pour quelques jours de bonheur scintillant ça et là sans que nous sachions les retenir. Pas de peur du lendemain. Pas d'embêtements avec la société. Pas de conflits avec la famille. Pas de colère contre soi-même. Pas d'impôt à payer. Bref, la vie rêvée !

Non vraiment, on ne voit pas, mais vraiment pas pourquoi ce qui existe existe, alors qu'il serait si simple qu'il n'y ait rien.

N'y aurait-il qu'une seule particule dans l'univers, toute ridicule qu'elle soit, à elle seule, elle nous poserait déjà des tas de problèmes. A elle seule elle serait l'univers et nos conclusions seraient identiques.

Oui, l'univers existe, c'est un fait, et pas qu'un peu ! Et même il exagère car il est d'une richesse scandaleuse, à pulvériser nos plus folles imaginations. Et nous aussi, nous existons par-dessus le marché, ce qui ne simplifie pas les choses !...

Voilà une vérité première qu'aucun homme de bon sens, aucun homme de science ne contestera. Sauf certains philosophes. Mais de leur part il ne faut s'étonner de rien. Quel est l'esprit plein d'à propos qui a prétendu qu'il était impossible de proférer une ânerie qu'un philosophe n'ait déjà dite ?

Et cet autre qui, dans un élan de générosité sublime, a proclamé qu'il donnerait bien toute la science pour une seule vérité philosophique ! Si l'existence de l'univers ne constitue pas pour lui une vérité philosophique, qu'est-ce qu'il lui faut ?

Et d'abord qu'est-ce qu'une vérité philosophique ? Comme si la vérité pure et simple avait besoin de cette épithète pour être la vérité !

Maintenant si vous persistez à prétendre que l'univers n'existe pas, rien ne vous empêche de vous suicider pour nous en apporter la preuve. Mais nous doutons qu'après votre effacement l'univers et nous-mêmes en fassions autant.

L'univers existe, soit. La première conclusion à en tirer, à laquelle il est impossible d'échapper : ce que nous appelons le Néant n'existe pas. Et s'il est vrai que le temps est inséparable de l'univers, le Néant n'a jamais existé et n'existera jamais.

Tant pis pour nos notions de Création et de Fin du Monde. Il faudra trouver autre chose pour répondre aux problèmes qui les a suscitées.

De fait, jamais dans toute l'histoire des sciences, nous n'avons constaté une seule création ex nihilo non plus qu'une seule disparition in nihil.

Lorsque nous avons appris l'existence de l'antimatière, sur l'affirmation d'un vulgarisateur insuffisant, nous avons cru un moment que la rencontre d'un élément de matière avec un élément d'antimatière aboutissait à un néant absolu. Il n'en est rien. La rencontre des deux

particules provoque bien la disparition de l'une et de l'autre mais par transformation en énergie.

Ceci prouve que l'équation proposée de la création du monde : $0 = 1 - 1 + 2 - 2 + 3 - 3 \dots$ n'a aucun sens du fait de l'impossibilité de la réalité zéro. La vérité, la seule vérité, incontestable, c'est que jamais ne se produisent ni création, ni annihilation. Il n'y a que des transformations.

Ce point est capital. Nous avons appris naguère que la matière se transformait en énergie et l'énergie en matière, bien qu'une telle transformation ne soit pas sans mystère. Nous pourrions aussi bien supposer, si un jour le besoin s'en fait sentir, qu'outre ces deux états de la réalité il puisse en exister d'autres qui ne participeront pas de l'espace de la matière et du temps de l'énergie.

On objectera que si les réalités physiques ne disparaissent jamais, les réalités qualitatives peuvent très bien, elles, s'anéantir.

Or, nous ne pouvons donner aucun exemple de pareil anéantissement. Un volume se transforme en d'autres volumes. Une couleur est une longueur d'onde qui peut se transformer en d'autres formes d'énergie. Un phénomène purement physiologique comme la saveur est analysable lui-même en transformations chimiques. Nous ne la goûtons plus, simplement.

Donc rien ne s'anéantit et rien ne se crée. Seules ne sont réelles que des transformations. Le concept de Néant doit être rayé définitivement de nos recherches.

Terminons-en avec lui en constatant que du simple point de vue de la logique, il porte en lui-même sa propre contradiction.

L'univers existe donc et nous n'allons tout de même pas nous en plaindre. Au contraire, nous disons tant mieux et nous nous en réjouissons.

Et puisque cet univers est là, sortons un moment de notre coquille, nous voulons dire de notre maison, pour aller ensemble le regarder.

La nuit est belle, une nuit d'été où chantent les grillons. Etendus sur l'herbe, les mains sous la nuque, nous regardons le firmament.

D'un bord à l'autre de l'horizon, des étoiles, des étoiles. Les plus connues sont sagement à leur place. Presque au zénith, Véga, le beau soleil de la Lyre. Plus loin, la Croix du Cygne que traverse la Voie Lactée. En face de nous, Altaïr. Assez bas sur l'horizon, la géante Antares, l'étoile principale du Scorpion. En tournant la tête sur la droite, nous apercevons le dessin bien connu de la Grand Ourse. Acturus brille dans son prolongement. La Petite Ourse encore plus à droite et encore plus à droite, à nous en tordre le cou, Cassiopée. Et si nous sommes habitués à la reconnaître, non loin du W de Cassiopée, une petite tâche qui n'est autre que le centre visible à l'œil nu de la nébuleuse d'Andromède, en fait une galaxie.

Ces étoiles nous sont familières mais elles ne sont que quelques-unes parmi des milliers accessibles à notre œil et, nous le savons, parmi les milliards qui dépassent la limite de la perceptibilité.

Voilà notre firmament local. Et à part la nébuleuse d'Andromède et la Voie Lactée, nous savons que nous ne voyons pas très loin, quelques milliers d'années-lumière tout au plus.

Ce ciel n'a guère changé depuis l'Antiquité et pourtant il n'est plus celui des Anciens. Car nous ne sommes plus les mêmes. Nous ne voyons et n'entendons pas seulement par la sensation directe mais en majeure partie à travers une masse importante de connaissances que chaque sensation réactualise.

Dans ce même ciel, les Anciens ne voyaient que des astres bénins, proches de nous, infimes par rapport à la Terre, laquelle occupait la majeure partie de l'univers. L'espace était un voile se bombant en dôme au-dessus de l'horizon. Le soleil, les étoiles, ces astres errants qu'étaient les planètes, la Lune, la Voie Lactée ne formaient qu'une dépendance de notre royaume au-dessus duquel Dieu réglait tous les mouvements célestes au gré de sa puissance.

Nos yeux sont tout différents des leurs. Pour nous, l'espace s'est déchiré et nos regards plongent dans des profondeurs sans fin. Ce n'est plus à des lieues que nous voyons à l'œil nu mais à des milliards de kilomètres, et même à deux millions d'années-lumière avec la nébuleuse d'Andromède.

Et encore nous ne voyons qu'une moitié de l'univers mais il est possible de prolonger par la pensée ce firmament par-dessous notre globe et de nous imaginer sur notre petite planète tournant autour d'un soleil qui fonce dans des espaces insondables.

Au début de cette étude, nous avons présenté la Terre selon la vision qu'en avaient les astronautes s'éloignant à la distance de la Lune. Cette vision est très importante car elle exprime pleinement notre position d'hommes. Elle nous fait sentir d'une façon directe l'étendue de notre isolement. Elle nous découvre notre absolue dépendance de cette planète bénie qui est notre seul refuge.

Notre place dans l'espace... Cette question date des premiers temps où les hommes se sont mis à penser. Mais jamais elle n'avait revêtu autant d'acuité que depuis les débuts de l'astronomie instrumentale.

Lorsque nous regardons une piste de ski du haut d'une montagne, nous voyons bouger sur la blancheur des neiges des milliers de petits points qui ne semblent pas plus conséquents que des fourmis et sont pourtant autant de personnes humaines.

Lorsque nous regardons une plaine du haut d'un avion, nous n'apercevons déjà plus les hommes mais nous distinguons encore parfaitement ses œuvres, les routes, les champs, les villes, les ponts.

Depuis un satellite, il est encore possible de discerner les plus significatifs des indices de son existence et notamment la lueur des grandes villes.

Mais, vue de la Lune, la Terre est une planète dont il est strictement impossible de dire, en la regardant à l'œil nu, si elle est habitée.

Renouvelons un moment le jeu qui consiste à essayer de nous rendre compte de l'étendue de notre univers local.

Par exemple, si notre Terre est une boule de dix centimètres de diamètre, le Soleil doit être placé tel une boule de quinze mètres de diamètre à 1.250 mètres de distance. Mais à cette échelle où sera l'étoile la plus proche ? A cinq kilomètres ? A cinq cents ? Non. Il faudra la placer à plus de la moitié de la distance de la Terre à la Lune.

Si à présent nous représentons notre Terre par un point très fin sur une page blanche, celui qu'on fait en piquant verticalement et sans appuyer la pointe d'un crayon bien taillé sur la surface du papier, à cette échelle l'étoile la plus proche sera à trois cents kilomètres. Et si à cette même échelle, nous voulions représenter la nébuleuse d'Andromède, ce n'est pas aux antipodes qu'il faudrait la placer, ni même sur la Lune, mais à la distance de l'étoile Proxima du Centaure.

Et des milliards de nébuleuses groupant des milliards d'étoiles s'étendent à des distances telles que, si on voulait les représenter à cette échelle, il faudrait les loger dans la Voie Lactée, notre Terre, rappelons-le, étant représentée par un point sur une feuille de papier.

Et l'Homme là-dedans ? Il est plutôt petit ce Roi de la Création.

Un espace hors de toute imagination, des univers aussi nombreux que les molécules d'eau dans un océan, oui, que mesure l'homme dans tout cela ?

Les galaxies se soucient-elles du monsieur Tartempion qui va payer ses impôts ?

L'astronomie peut-elle nous apprendre encore quelque chose sur nous-mêmes ? Il semblerait que non. A partir du moment où spatialement nous ne sommes rien, que nous font désormais les espaces énormes, les températures prodigieuses, les densités ahurissantes ? A quoi bon, avec des instruments toujours plus puissants, entasser années-lumière sur années-lumière ? Qu'il y en ait toujours davantage, qu'on soit en conséquence encore moins rien, ne change rien à rien.

Si nous avons quelque prétention à régner sur la Création, il n'est pas d'écrasement plus absolu que cette immensité de l'univers. Notre nullité spatiale, nous la connaissons maintenant d'une certitude sans retour. Alors à quoi bon nous leurrer sur notre importance ? Que compte notre étincelle de vie dans le fourmillement des mondes ? Heureux, malheureux, lâches, héroïques, savants, ignorants, que représentons-nous à l'échelle du cosmos ? Rien.

Au départ de toute recherche, l'enseignement de l'astronomie est le premier que nous devons recueillir et par la suite ne jamais l'oublier.

Réaction curieuse. Du ciel étoilé se répand sur nous un sentiment de poésie intense. Un sentiment qui nous écrase peut-être mais qui nous met en contact direct avec l'inconnu comme si nous étions de la même nature, comme si lui et nous, nous nous comprenions. Ce firmament se révèle d'une beauté sans pareille. Nous pouvons passer des heures à le contempler et, pourquoi pas, à nous réjouir de sa magnificence. Mystère de l'univers mais aussi mystère de l'homme, cet être paradoxal par excellence. Il est bon de le noter au passage.

Comme Pascal, regardons maintenant de l'autre côté, celui de l'infiniment petit.

Mille deux cent milliards d'atomes dans un gramme de fer et pourtant le vide qui règne à l'intérieur du câble d'acier qui nous supporte dans une benne de téléphérique est en regard des dimensions des atomes un vide intersidéral.

Si nous descendons d'un degré de plus, nous trouvons les particules, ces riens au comportement étrange. Les unes sont sérieuses et fidèles comme le proton, l'électron, le neutrino et dans une certaine mesure le neutron, encore qu'elles puissent disparaître au contact de leurs contraires dans des cas exceptionnels. D'autres sont instables, surgissant, s'évanouissant tour à tour comme le photon et le pion. Mais en mettant en jeu de grandes énergies les physiciens en sont venus à provoquer l'apparition de multiples particules à vie brève et leur nombre s'élève actuellement à plus de trois cents. On retrouve avec elles le pendant négatif des durées astronomiques puisque certaines de ces particules ne vivent que 10 puissance -23 secondes, chiffre un million de fois plus lointain de la seconde que celle-ci l'est de l'âge présumé de notre univers particulier : quinze milliards d'années.

Que sont ces particules ? Elles n'ont ni forme, ni chaleur, ni clarté, mots qui bien entendu n'ont aucun sens à leur endroit, ni rien de ce qui fait notre bonne matière. C'est tout juste si les physiciens parlent par analogie de leur masse, de leur vitesse, de leur rotation. Elles ne sont même pas localisables, et sont souvent proposées comme zones de probabilité. Avec elles, la masse et l'énergie ne se distinguent plus. Finalement ces réalités prennent une allure quasi spirituelle. Elles n'ont plus rien de commun avec la solide réalité d'un caillou que nous heurtons sur un sentier.

Dans de telles profondeurs, notre notion habituelle de matière est largement perdue de vue et l'homme se trouve de nouveau hors de portée, mais dans l'infiniment grand. Il n'a plus de sens.

Et nous pouvons faire ici la même constatation qu'en astronomie. A quoi bon entasser exposants négatifs sur exposants négatifs ? Nous ne faisons que nous éloigner de l'homme et de nos questions sur son destin.

Ainsi, après avoir arpenté les espaces cosmiques, après avoir plongé dans les abîmes des micro mondes, sans autre résultat que de nous égarer de plus en plus loin de toute compréhension de notre nature, nous sommes bien obligés de revenir au centre de nos questions, à nous-mêmes.

C'est l'homme seul qui importe. Seule son étude peut nous apporter quelque chose. Des seules découvertes qui le concernent peut sourdre valablement notre espérance.

Il n'était pas mauvais de faire le grand tour de la matière pour nous convaincre de cette vérité simple : ce n'est pas l'étude de l'univers qui est la plus importante, c'est celle de l'homme.

Qu'est-ce que l'homme ? Oui, qu'est-ce que l'homme ? Devant la complexité, devant le mystère d'une telle question, on se sent bien embarrassé. On ne sait d'abord par quel bout l'aborder et on est tenté d'en rire :

"L'homme... eh bien, ma foi... c'est très compliqué !...".

On ne saurait si bien dire. Car de tous les êtres, et sur ce point tous les scientifiques, tous les philosophes, tous les chefs spirituels sont d'accord, l'être humain est le plus perfectionné.

Si nous interrogeons nos savants, ils nous décriront en détail les phénomènes qu'ils observent en lui. Ils nous parleront de réactions chimiques, de mécanismes cellulaires, de neurones, de gènes, d'ADN et ARN, etc. Et les découvertes de cette génération en biologie cellulaire ont progressé à pas de géants. Ce bond en avant est encourageant et il y a bien des chances que nous soyons amenés à consulter cette moisson scientifique lorsque nous aborderons le problème de la vie.

Mais au point où nous en sommes, constatons seulement que les hommes de sciences nous expliquent seulement le fonctionnement matériel de la machine humaine et encore sont-ils loin, malgré tous leur progrès, d'avoir élucidé le mécanisme d'une façon autre qu'approchée. Cela ne doit pas nous étonner depuis que nous avons pu mesurer le degré d'avancement actuel de la science.

Ils laissent surtout totalement inabordable la question de notre personnalité. L'homme machine n'est pas un homme. On peut concevoir un ordinateur multipliant par des milliards les possibilités actuelles, ce n'est pas pour cela qu'on en fera un être conscient. Pas plus que nos milliards de neurones n'expliquent par eux-mêmes notre conscience.

On peut fabriquer une machine qui hurle lorsqu'on la déchire. Cela n'aura rien à voir avec la souffrance telle que nous l'éprouvons. Nous sommes payés pour le savoir. Et l'on peut arriver à fabriquer des robots qui se reproduisent sans pour autant susciter en eux la moindre étincelle de pensée.

Cette conscience que nous avons de nous-mêmes, unique, puissante, lucide, souffrante, aimante, avide de connaissance, de bonheur et même, si on ne la bloque pas, d'infini, jamais à aucun moment nos plus grands noms de la science n'ont pu l'approcher et tant s'en faut.

Un manque d'oxygène obscurcit cette conscience, un surplus l'excite. Mais on n'explique par là qu'une des conditions matérielles de son fonctionnement. On ne dit rien de ce qu'elle est. Une variation de courant perturbe la symphonie que joue un électrophone. Elle n'a rien à voir avec la symphonie.

Jamais aucun savant au monde n'a pu nous dire en quoi consiste ce fait d'expérience immédiat par lequel chacun de nous a une connaissance absolue et lumineuse d'exister, de sentir, de souffrir, d'aimer, de chercher en toutes circonstances et à tous les degrés à être heureux.

Tout l'univers est à la portée de la science mais depuis les astres qui roulent à l'infini jusqu'aux particules qui s'escamotent dans les profondeurs ultra microcosmiques, une seule réalité échappe totalement à notre compréhension scientifique : la nature de l'homme.

Oui, nous sommes là véritablement au cœur du problème.

Ceci bien acquis, revenons à nos hommes de science pour constater que notre conscience ou, si on l'envisage sous un autre aspect, notre personnalité, c'est-à-dire notre unité psychologique, est bien liée en effet comme ils le soutiennent à notre haut degré d'organisation.

Nous ne pouvons guère accorder de conscience à un caillou car son organisation est nulle. Peu importe qu'il soit cassé en deux ou en mille morceaux. Il n'est par lui-même qu'un agrégat.

Par contre naît une unité dès que nous abordons les êtres vivants et cette unité s'accroît au fur et à mesure que nous montons dans l'échelle des êtres, depuis l'être unicellulaire jusqu'à l'animal, non sans une certaine solution de continuité au moment du passage de l'être unicellulaire à l'être pluricellulaire.

Le degré de la conscience suit-il le degré d'organisation ?

On ne voit guère comment il en serait autrement. Une conscience pure, en dehors du support d'une organisation, en dehors de la matière, donc hors de l'espace et du temps, est concevable mais pour le moment nous ne pouvons naviguer là qu'en pleine hypothèse.

Si la conscience est inséparable de la vie, il faut l'accorder de plus en plus claire aux insectes, aux mollusques, aux poissons, aux oiseaux, aux animaux supérieurs.

Il n'y a pas d'hiatus entre les animaux et nous. Scientifiquement, la progression est continue et nous ne voyons pas pourquoi nous maintiendrions cet abîme entre eux et nous que les religions avaient été amenées à établir pour justifier leur conception de notre destin. Là nous sommes en plein accord avec Jean Rostand, Jacques Monod et les autres.

Nous avons seulement atteint avant les autres lignées animales une organisation telle qu'elle conditionne notre psychisme actuel et nous place au seuil d'un immense empire où nous pressentons que tout devient possible, abîme ou divinisation. Il ne nous est pas interdit du moins de l'imaginer.

Si la conscience a produit les plus hautes manifestations de l'intelligence, les mathématiques, les disciplines scientifiques, les réalisations techniques, si elle a produit les plus hautes manifestations de l'affectivité, la poésie, la musique et tous les arts, si elle a donné à l'homme aussi bien l'esprit de conquête que le goût de la générosité, si elle a fondé empires et civilisations, s'il est dans sa nature de se projeter vers un avenir sans limite apparente, elle le doit donc au très haut niveau de perfectionnement de l'organisme qui lui sert de base.

Dès lors, il faut de suite revoir notre notion d'importance.

Face aux immensités stellaires, nous avons mesuré notre importance à notre volume et conclu à notre totale nullité. Or voici que cette mesure est à reprendre sur des données nouvelles.

Nous employons le mot importance. Qu'est-ce à dire ? Ce mot recouvre tellement de sens qu'il nous est indispensable de préciser celui que nous voulons lui attribuer.

Pour écraser des cailloux un rouleau compresseur est plus important qu'une motocyclette, même si celle-ci est plus perfectionnée. Il s'agit ici de l'importance-poids comparable à l'importance-volume qui nous servait de comparaison entre nous et les astres. Mais cette importance-poids est d'un ordre mineur.

Par contre, pour déterminer la route d'un vaisseau cosmique, un appareil de navigation à inertie sera autrement plus important qu'un rouleau compresseur. Il est le fruit d'études très poussées concrétisées par une technique finement réussie. Cela s'exprime d'ailleurs par un prix beaucoup plus élevé. Il s'agit là d'une notion d'importance beaucoup plus noble car elle correspond à ce que la nature a créé de plus élevé, l'intelligence.

Un autre critère d'importance sera la faculté qu'aura un être matériel ou vivant d'agir sur le milieu qui l'entoure. Quelques milligrammes d'hormones en plus ou en moins seront bien plus importants pour le fonctionnement d'un organisme qu'un litre d'eau en plus ou en moins alors que leur proportion pondérale va de un à un million. Une allumette sera bien plus importante pour le sort de la grange que son même poids de foin.

Un observateur qui assisterait à l'apparition d'une cellule vivante au milieu d'un océan stérile irait-il comparer la taille infime de la cellule à l'immensité de l'océan pour en conclure à la nullité de la cellule ? Non, car il saurait que la microscopique cellule porte en elle la possibilité de peupler d'êtres vivants l'océan tout entier. Tel l'homme dans le cosmos.

Appelons donc importance le degré d'organisation, le perfectionnement des êtres, leur capacité de progresser, de maîtriser leur environnement, leur intelligence, leur conscience... et nous renverserons l'échelle des valeurs.

De tous les objets que nous connaissons, nébuleuses, soleils, planètes, rochers, aucun n'égale en organisation une simple amibe. Leur poids et leur volume n'ont rien à voir dans l'affaire. De ce point de vue, ils seront plutôt stupides d'être si lourds et si volumineux. La locomotive qui écrase une fourmi est loin de constituer la merveille de fonctionnement de la fourmi. Elle n'est qu'une masse brute.

Or de tous les êtres vivants nous sommes les plus riches de perfectionnement. Nous avons conscience de notre existence et de celle de l'univers. Nous nous interrogeons sur notre éventuel destin dans ou hors de cet univers.

De tous les êtres que nous connaissons, depuis les galaxies jusqu'à la plus évanescence des particules, des virus à nous, nous sommes incontestablement les premiers.

Alors, regardons l'univers avec ces yeux nouveaux et loin de nous sentir rien, nous nous rendrons compte de ce que nous valons. Et nous dirons qu'évaluer notre importance d'après notre poids et notre volume est aussi naïf que l'étonnement de la chèvre de Monsieur Seguin qui, regardant du haut de la montagne la maison de son maître, s'étonnait qu'elle soit si minuscule et son maître aussi.

"Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien".

"L'univers existe, aurait pu dire autrement Pascal, et il n'en sait rien tandis que l'homme sait qu'il vit". Moins percutante, ainsi retournée par Pierre Vendryès, l'expression de Pascal aurait plus justement présenté la noblesse de l'homme, lui qui sait qu'il vit.

Si donc nous ne devons jamais oublier que dans l'univers spatialement nous ne sommes rien, par notre perfectionnement ou disons à la façon de Pascal, par notre pensée, nous sommes, à notre connaissance et jusqu'à plus ample informé, les premiers. Et de loin.

Voilà une vérité qui nous met un peu de baume au cœur, n'est-ce pas ?

L'homme est donc l'être le plus perfectionné que nous connaissons, un être doué de conscience. Vérités indiscutables. Comment se fait-il qu'il soit là ?

Pour essayer de répondre à pareille question, on est bien obligé, on s'en doute, de replacer l'histoire de l'homme dans la vaste histoire de la vie dont elle n'est qu'un chapitre de fraîche date et même faut-il essayer de remonter aussi haut que possible dans le temps afin que cette vie elle-même devienne intelligible.

Le temps... qu'est-ce à dire, sinon finalement l'histoire entière de l'univers pour autant que nous sachions aujourd'hui la reconstituer.

Nous ne pouvons guère concevoir de cet univers un état antérieur à celui d'une dilution très diffuse de particules. Que ces particules soient nées d'un processus de condensation d'on ne sait quoi, qu'elles soient nées du Big Bang aujourd'hui à la mode, cela ne change pas grand chose à la suite.

Que sont ces particules ? Des éléments d'une matière telle que nous la concevons ? Ou bien de simples modifications de l'espace, comme une montagne n'est en réalité qu'une déformation de la surface terrestre ou une vague, une déformation de la surface de la mer ? Il faudrait dans ce cas donner à l'espace une réalité concrète, en faire un milieu de relation entre les corps et non une séparation comme nous concevons le vide. L'espace serait un milieu aussi réel que l'acier mais sans mouvement, sans durée, sans localisation tant qu'une information ne viendrait pas lui apporter ces éléments de détermination.

Depuis longtemps en effet, nous envisageons l'espace de moins en moins comme un vide. Les premiers astronomes n'y voyaient qu'une absence de matière. Encore savaient-ils déjà qu'il était parcouru par la lumière. Mais lorsque nous jetons aujourd'hui un coup d'œil sur les graphiques des astrophysiciens, dans notre espace interplanétaire par exemple, ce n'est qu'un enchevêtrement de courbes gravitationnelles, d'étendues plus ou moins difformes de champs magnétiques, d'auréoles d'ondes de toutes sortes, de projections de vent solaire, de trajectoires de rayons cosmiques, sans compter avec des quantités d'atomes et d'ions baladeurs, ni avec ces particules spéciales chargées de transporter le courrier de multiples informations.

Si cela continue, on en viendra à prendre l'espace pour une matière de liaison. Et même on pourrait lui donner la priorité dans l'être en ne concevant le déplacement d'une particule ou celui d'un corps qu'en tant que déplacement de déformations, à la façon d'une vague qui n'est que déplacement d'une énergie dont l'eau est le support. C'est ce que nous pousse à croire la mécanique ondulatoire.

On comprend alors qu'un corpuscule soit une onde, que la matière soit donc une énergie, et qu'une onde pèse, que l'énergie soit donc matière, qu'une interaction appelant un transfert d'énergie s'exprime par une particule spécifique. Corpuscules et paquet d'ondes ne sont qu'une seule et même chose.

Que l'espace soit la matière première des corps, nous retrouvons là une vérité que nous avons constatée au départ, à savoir que le néant n'est qu'un leurre. Il ne pouvait pas ne rien y avoir. L'être seul est possible. L'être seul est la logique absolue.

Nous concevons donc au départ un univers fait de particules sur lesquelles agit la force universelle, la gravitation.

En fait, la gravitation n'est pas une entité séparée. Un corps ou, ce qui revient au même, une déformation de l'espace est une réalité qui s'étend de plus en plus faible jusque vers l'infini. Par là même, les corps s'entrepénètrent déjà par nature et tendent à se réunir. La résultante de cette tendance réciproque est la gravitation.

Sous son action donc les particules se rapprochent les unes des autres et, par un processus plus ou moins long, en arrivent à former le plus simple des corps : l'hydrogène.

L'atome d'hydrogène est le premier de la série des atomes stables dont nous connaissons maintenant la totalité.

L'apparition des atomes est due à l'entrée en lice des forces électro-magnétiques. Ce sont elles qui bloqueront le processus de concentration provoqué par la gravitation. Ce sont elles qui assureront aux atomes une durée quasiment illimitée tant que ne viendront pas jouer sur eux des énergies considérables. Ce sont elles qui, avec la gravitation, gouverneront beaucoup de manifestations physiques animant notre monde local et à peu près elles seules les réactions chimiques, y compris celles qui déclencheront et pousseront en avant le phénomène de la vie. Aux forces électromagnétiques nous devons en somme l'existence actuelle des matériaux, des êtres vivants et de nous-mêmes.

Bien entendu, ce n'est pas avec le simple hydrogène qu'elles peuvent faire tout cela. Et comme elles n'opèrent aucune transformation d'un atome à l'autre, il faudra que jouent d'autres forces pour que soient formés, à partir de l'hydrogène, les divers atomes constituant notre monde.

Sous l'action de la gravitation, les atomes d'hydrogène se concentrent en amas plus ou moins denses. Concentration et gravitation se favorisant mutuellement, au sein des amas de taille suffisante la température augmente jusqu'au point où entrent en jeu les forces nucléaires, seules capables de délivrer l'énergie nécessaire à la transmutation de l'atome d'hydrogène en atome d'hélium et par la suite, à travers une série de réactions mettant en jeu des énergies de plus en plus violentes, en atomes plus complexes.

Les astrophysiciens distinguent plusieurs filières et plusieurs générations dans la vie des étoiles et nous leur laissons le soin d'en exposer les détails. Constatons que l'univers en arrive

à l'état actuel, formé en gros de galaxies formées elles-mêmes de milliards d'étoiles dont beaucoup seront accompagnées de parcelles de matière gravitant autour d'elles : les planètes

Ainsi donc, sous l'action de forces dont nous sommes encore incapables de saisir la nature, notre univers s'organise et notre système solaire en offre un exemple que nous connaissons bien. Le soleil est une machine thermique au sein de laquelle s'opère la fusion de l'hydrogène en hélium, directement ou indirectement suivant les théories, laquelle dégage une énergie qui rayonne dans l'espace. Les planètes sont organisées, chacune à sa façon, en couches concentriques définies. Les trajectoires qu'elles suivent autour du soleil s'effectuent selon des lois parfaitement précises, dont celles de Kepler et d'autres qu'il ne pouvait soupçonner de son temps.

Et sur l'une d'elles apparaîtra la vie, c'est-à-dire une construction dynamique d'une organisation prodigieuse.

Ainsi donc, à moins d'aller rechercher une intervention surnaturelle, nous ne pouvons que constater une marche naturelle du monde vers l'organisation.

Que devient donc la théorie de l'entropie dans tout cela, cette théorie qui nous avait si longtemps arrêtés parce qu'elle mettait un veto absolu à toute possibilité d'organisation croissante du monde ?

Partant des principes de Carnot, des physiciens avaient démontré la fin inéluctable de l'univers par uniformisation thermique et subthermique totale. Il y avait de quoi être pessimiste scientifiquement.

Et cela faisait l'affaire des vitalistes et surtout des spiritualistes. Si la vie, disaient les premiers, est une marche vers l'organisation, elle va donc totalement à l'encontre de l'univers matériel qui marche vers la désorganisation et son principe est forcément d'ordre supra naturel. Et les spiritualistes, heureux de ce marche-pied, plaçaient à leur tour un autre abîme entre la vie et l'âme.

En fait, le principe de l'entropie n'est valable que pour un cas particulier, celui où aucune force ne vient orienter le jeu des particules dont l'indépendance doit être métaphysiquement totale. En outre faut-il que le système soit isolé.

Or nous constatons que des forces agissent dans l'univers ou, mieux, qu'elles en sont un élément, et les forces sont par nature organisatrices.

D'autre part, dire que notre univers est un système isolé est une affirmation purement gratuite. Les physiciens de l'entropie enseignent eux-mêmes qu'un système non isolé, autrement dit un système de passage, s'organise de lui-même de manière à favoriser au maximum ce passage.

Cette conception convient mieux à notre univers que celle totalement stérile de système isolé, car elle laisse la porte ouverte à de multiples développements et nous soupçonnons déjà les conséquences passionnantes qui pourraient en découler si nous découvrions des motifs valables de la croire solidement fondée. Il se pourrait fort bien que nous ayons à en reparler.

Pour le moment nous constatons sans peine et pour cause que la vie règne sur Terre. Et, à moins de faire intervenir des êtres de science-fiction qui seraient venus l'ensemencer et reviendraient de temps à autre en observer les résultats - nous saluons au passage les OVNI - il a bien fallu qu'à une époque déterminée, elle apparaisse de par les phénomènes naturels qui s'y déroulaient. Nous avons déjà constaté cette évidence.

Le problème de l'origine de la vie est l'un des plus grands que cherche en ce moment à résoudre la science. Comment joindre en effet ces deux faits : au départ une planète complètement stérile, aujourd'hui une vie prodigieusement perfectionnée.

Et nous, que pouvons-nous en connaître, nous, pauvres citoyens anonymes ?

Si nous avons l'audace d'essayer d'y comprendre quelque chose, il faut commencer par savoir ce qu'est la vie.

A première réflexion, ce terme de vie n'est qu'une formule commode dont on fait trop facilement une allégorie et beaucoup d'hommes de science, même éminents, en parlent comme d'une personne : "La vie n'est ni bonne ni méchante... la vie est cruelle... la vie est gaspilleuse... la vie dédaigne la souffrance... la vie utilise les moindres défauts de la cuirasse." A ce langage, on oublie vite l'allégorie et on personnifie "la Vie" sans s'en rendre compte avec tous les risques qui en découlent.

Posons donc la question plus correctement : qu'est-ce que l'être vivant ?

De toutes les caractéristiques nous permettant de reconnaître l'être vivant, deux au moins, nous semblent alors lui appartenir en propre : l'autonomie et la faculté de reproduction.

L'autonomie d'abord.

Avez-vous observé un moineau, une chèvre, un poisson, un escargot, un arbre, une amibe ? Le moineau qui picore, la chèvre qui broute des chardons, le poisson qui en pourchasse d'autres, l'escargot qui, lentement, broie la feuille de salade, l'arbre qu'on voit de jour en jour au printemps étendre son feuillage, l'amibe qui phagocyte un brin de nourriture, tous agissent pour eux-mêmes, y compris quand ils se reposent. Ils sont à eux-mêmes leur propre centre d'activité, leur propre destination.

Seule exception pour une large partie des êtres vivants : la reproduction qui au fur et à mesure de leur évolution détourne d'eux-mêmes une part de plus en plus grande de leur égocentrisme.

Les biologistes croient nous satisfaire en nous disant que si les êtres vivants agissent ainsi, c'est en vertu d'un programme, d'un code génétique. Cette façon de parler correspond à une notion d'animaux machines. Elle n'est pas fausse mais si nous avons des contacts étroits avec les animaux supérieurs, comme ceux que peut avoir un berger avec son chien, nous ne serons pas à l'aise avec la minceur de telles explications.

Un programme est établi par un être intelligent ou supposé tel, un code par un législateur. Qui est le programmeur ? Qui est le législateur ? Ce ne peut être que l'animal lui-même, lui ou son ascendance. Or un lapin se moque pas mal de se programmer lui-même, encore moins de programmer ses petits.

Parler de ce programme évoque une finalité. Or Dieu sait si nos positivistes l'ont pourchassée, cette pauvre finalité ! Et nous avons tendance à le faire aussi.

On est plus à l'aise avec la notion de conséquence.

Il n'est pas faux de dire que le trou est fait en vue de recevoir la goutte d'eau et l'événement correspond à cette interprétation : le trou reçoit bien la goutte. De même le torrent est fait pour écouler l'eau de fonte du glacier.

Mais il est plus satisfaisant de dire que la goutte a creusé le sable et qu'en conséquence le trou est constitué de telle sorte qu'il reçoit la goutte, que l'eau de fonte a creusé le lit du torrent de telle sorte qu'il facilite l'écoulement de l'eau du glacier.

Rappelons-nous ce que nous avons dit des systèmes de passage.

La finalité implique une pensée qui a déjà simulé une conséquence et veut l'obtenir a priori. Elle inverse la chronologie. Tel n'est pas le cas des phénomènes où elle n'intervient pas, comme le développement vital.

Si on veut comprendre l'autonomie des êtres vivants, est-il bien nécessaire d'y voir l'accomplissement d'un programme ? Ne suffit-il pas de voir dans l'évolution qui les a créés un jeu de conséquences qui s'est poursuivi de proche en proche à la façon dont la gravitation a construit un système fluvial ? Un tel jeu, il serait hautement souhaitable de le comprendre et de le développer.

Pour l'instant, programme ou pas, l'être vivant nous apparaît comme un organisme doué d'autonomie donc dans une certaine mesure détaché du règne minéral et relativement aussi des autres êtres vivants et, en conséquence, à lui-même son propre centre d'intérêt.

Cependant, à partir d'un certain degré d'évolution, nous verrons que cela cessera progressivement d'être vrai.

La faculté de reproduction ensuite.

Etant un organisme éphémère, l'être vivant ne peut exister que s'il se reproduit. Nous avons parlé de l'égoïsme des êtres vivants en remarquant cependant qu'une partie de leur activité était détournée vers la reproduction.

Il faut bien que pareille autonomie ait été construite par une autonomie précédente sinon elle ne serait pas conduite en conséquence à en produire une autre. Tout se passe comme si une autonomie de ce genre ne pouvait pas ne pas se dépasser en en répliquant une autre. L'égoïsme de l'être vivant est tel qu'il s'empêche ainsi de disparaître. Mais comment expliquer l'amorçage de ce phénomène ?

La formation du ou des premiers êtres vivants reste en effet une énigme entière. Quelle que soit la façon dont nous tournions et retournions le problème, il a bien fallu qu'à un moment donné et par le jeu de processus purement naturels se constitue ce premier montage doué d'autonomie et de reproductibilité capable, une fois lancé, de susciter de proche en proche un ou des organismes semblables qui assureront de mieux en mieux leur survivance dans le milieu où ils se trouvent, en captant à leur profit toutes les occasions aléatoires de perfectionnement que ce milieu leur fournira jusqu'à s'en rendre indépendants au point de se séparer ainsi de l'univers natal pour en atteindre ou en constituer un autre.

Nous venons volontairement de pousser d'un seul élan les conséquences de cet immense processus jusqu'à leur extrême limite pour montrer combien il est important de savoir comment la vie est née.

Or, quels que soient les modèles imaginés pour réaliser un montage de ce genre à partir de corps minéraux, nous n'avons pas encore réussi à en bâtir un seul aussi rudimentaire soit-il qui fonctionne, ne serait-ce que pendant un court délai.

Là se trouve pour le moment la limite atteinte par la science.

Les vitalistes qui n'ont pas encore désarmé nous disent : "Vous voyez bien qu'une solution de continuité existe entre la matière minérale et la matière vivante." Mais ils n'ont cessé de perdre du terrain avec les progrès de la biologie. L'abîme entre le minéral et le vivant était immense au siècle dernier quand prévalait le postulat selon lequel les composés organiques ne pouvaient être produits que par des organismes vivants. La synthèse de l'urée puis d'une foule de produits de plus en plus complexes jusqu'à certaines protéines ont pulvérisé ce postulat.

Mais il n'en restait pas moins ce prétendu abîme que les vitalistes persistaient à placer devant nous et il était irritant de ne pas découvrir comment, ni où, avait bien pu s'établir le pont, si mince soit-il, qui conduisait du minéral à la vie. Et les vitalistes trouvaient des adeptes convaincus parmi les biologistes.

Eh bien, ce pont, nous sommes bien près maintenant de le reconstituer à tel point que c'est plutôt l'abîme qui disparaît.

Le chercheur américain Miller a composé un mélange d'hydrogène, de méthane, de vapeur d'eau et d'ammoniac dans les proportions estimées de l'atmosphère primitive et, l'ayant porté à une température de soixante degrés l'a soumis pendant plusieurs jours à une suite de décharges électriques simulant la foudre. Quelle fut sa satisfaction de constater la formation d'acides animés, premiers matériaux servant d'assises aux montages vivants.

Des expériences semblables furent reprises avec ces variantes de proportions, de températures, de pressions, avec des durées diverses de décharges, et toujours se produisirent des acides animés, de proportions et de natures variables elles aussi.

Opérant sur des premiers produits organiques au moyen de rayons ultraviolets, comme ceux provenant du soleil, Ponnamperna, Mariner et d'autres chercheurs produisirent cette fois des bases azotées. Or les bases azotées forment, avec les phosphates et ces sucres que sont

riboses et désoxyribose, les nucléotides, substances fondamentales des noyaux cellulaires Les phosphates sont abondants au sein de la mer. Mais les sucres en sont absents. Or ces sucres eux-mêmes appaurent à partir du simple aldéhyde formique. Tous les produits étaient donc réunis pour former les nucléotides.

Les éléments de base de la vie ont donc pu apparaître sur la Terre primitive avec une grande facilité dans une grande variété de conditions. Et ces éléments vont entrer en action les uns sur les autres au point de former des chaînes analogues à celles entrant dans la constitution de la fameuse "hélice de vie".

Pareils résultats suffisent à prouver que l'apparition de la vie était naturelle et même inévitable dans les conditions des océans primitifs. Et dès lors la vie n'est plus ce miracle unique des vitalistes et de certains de leurs adversaires mais un phénomène normal de la matière lorsque certaines conditions sont réunies, conditions qui ne doivent pas être exceptionnelles dans l'univers. N'a-t-on pas récemment découvert dans l'espace loin de la Terre, des nuages de matières organiques flottant à la dérive ?

Comme chaque fois que nous pouvons établir une synthèse, nous en éprouvons une joie parce que le monde devient un peu plus intelligible. Oui, nous avons raison de ne pas croire l'univers absurde.

Ce n'est donc pas faire preuve d'une audace folle que d'admettre par anticipation comme établi le passage direct du minéral au vivant.

En somme, tout se passe comme s'il était dans la nature de la matière de tendre vers l'organisation vivante, ce qui, en première condition, ne peut se réaliser que si le désordre n'est pas trop grand, cas des températures élevées et des radiations violentes ou la mobilité pas trop faible, cas des températures basses.

Le chemin de la vie est alors ouvert dans tout le cosmos. Nous avons des chances, nous les Terriens, de ne pas être seuls et nous nous en réjouissons.

Une fois lancé, le processus vital peuplera la Terre de millions d'espèces végétales et animales et il suscitera l'homme.

Comment cela a-t-il pu se faire ? Tout le monde répond en chœur aujourd'hui : par l'évolution. Ce qui ne fut pas le cas naguère où l'on croyait les espèces animales et végétales créées par Dieu une fois pour toutes selon le schéma de la Genèse.

L'évolution est maintenant admise par presque tous les scientifiques. Les vitalistes s'y sont ralliés mais pas tous. Les religions l'admettent, y compris la religion catholique à la condition cependant qu'on attribue à l'âme une création directe par Dieu.

L'évolution, en effet, il a bien fallu qu'elle soit. On voit mal un premier cheval sortant tout fait d'un fourré. Les paléontologues ont réussi à trouver entre les formes primitives et le cheval actuel une série d'animaux intermédiaires. Et, à moins de faire appel à la docile intervention surnaturelle, aucune autre explication n'est concevable. L'évolution tient autant parce qu'elle n'a aucune concurrence que par son admirable logique.

Cependant l'évolution qui, par exemple, a formé le cheval ne doit pas être regardée comme une montée régulière. Brusques perfectionnements, stabilisations, accidents, régressions, ont dû se mélanger dans le temps, et même risques mortels avortés, pour aboutir au cheval actuel. La présence du cheval est à coup sûr le résultat de mille aventures heureusement dénouées.

Que l'évolution soit indubitable, d'accord, mais comment l'expliquer ?

Là commence la difficulté, une difficulté telle qu'elle a fourni leurs dernières munitions aux défenseurs de la fixité des formes vivantes.

Pour les premiers évolutionnistes, Lamarck en tête, l'explication semblait facile. Chaque individu pour se défendre contre les agents naturels et ses ennemis, pour se nourrir, pour protéger ses petits est amené à répéter tel ou tel comportement qui tend à modifier ou à perfectionner un organe et dont le résultat finit par entrer au bout d'un certain nombre de générations dans le patrimoine héréditaire, allant même jusqu'à susciter des organes nouveaux. C'est le processus par acquisitions héréditaires.

Pour d'autres, Darwin en tête, la concurrence avec les autres vivants aussi bien que les agressions du milieu éliminent impitoyablement les faibles, les malades, les inadaptés, si bien que seuls se reproduiront les plus florissants, les plus habiles, les plus forts, et ainsi la descendance sera-t-elle meilleure. C'est le processus par sélection naturelle.

Pour d'autres, tel de Vries, l'évolution n'est pas du tout progressive. Elle fait au contraire apparaître par à-coups des espèces nouvelles, tel individu issu d'une lignée se trouvant soudain mieux adapté et se reproduisant ainsi. C'est le processus par mutations successives.

Mais les sciences de la vie ont progressé, elles aussi, et, guidées par l'intelligence, elles n'ont pas connu les mêmes avatars que l'évolution. Approfondissant ces théories, elles ont mesuré à quel point l'évolution par acquisitions individuelles se transmettant à la descendance était courte, beaucoup trop courte pour produire des phénomènes d'une ampleur telle que la création d'organes nouveaux ou d'espèces nouvelles. Elles ont mesuré aussi que la sélection naturelle agissant négativement au profit des meilleurs n'avait tout de même pas la puissance nécessaire pour faire surgir en série les perfectionnements qu'exige la vaste fresque de l'évolution. Elles ont confirmé la vérité des mutations mais fait mesurer à quel point était faible l'explication de l'évolution par une sorte d'invention individuelle.

Mais surtout, elles ont constaté l'indépendance du patrimoine héréditaire par rapport au comportement, aux accidents, aux découvertes de l'individu. Tout au plus celui-ci peut-il agir sur son patrimoine héréditaire par effet négatif, détérioration, maladie, intoxication, et encore cela n'ira-t-il pas très loin puisque les descendants amoindris auront tendance à disparaître, encore que l'apport d'une autre version non détériorée de ce patrimoine par voie sexuelle permette souvent la réparation de la lignée.

Cette indépendance du patrimoine génétique à l'égard de l'individu, entre le germe et le soma comme on disait naguère, est affirmée si fort par les spécialistes que, même si on est un peu sceptique dans ce domaine où tout agit sur tout qu'est l'être vivant, nous soyons obligés de raisonner en la tenant pour absolue.

Ainsi donc, inutile de se leurrer : aucun perfectionnement, aucune découverte, aucune habitude meilleure, aucune leçon aussi chèrement apprise soit-elle, aucune éducation, rien d'acquis par l'individu ne peut passer par voie de reproduction dans le patrimoine héréditaire.

Mieux encore, le mécanisme de transmission du patrimoine héréditaire est articulé de telle sorte qu'il ne peut de lui-même que reproduire exactement ce qu'il a reçu. La réplication ne peut y changer quoi que ce soit, pas plus qu'une photocopie ne peut modifier le plan qu'elle reproduit.

Plus fort encore, la sexualité a pour effet de confirmer la fidélité de la transmission du patrimoine héréditaire puisque chaque apport génétique de la part d'un sexe vérifie en quelque sorte l'information génétique apportée par l'autre.

L'évolution est donc impossible.

Or l'évolution triomphe.

En effet, à travers le rempart existe une porte, étroite certes, mais suffisante pour laisser passer toute l'évolution.

L'étroitesse de la porte tient au fait que la transmission des informations génétiques s'opère selon le procédé le plus sûr, le procédé par voie discontinue, la voie numérique.

Un élève copie par-dessus l'épaule de son voisin la solution d'un problème. Comme il n'y comprend rien, il se contente de reproduire les chiffres qu'il voit. L'élève suivant en fait autant avec lui puis un autre avec ce dernier et ainsi de suite ce qui témoigne du niveau élevé de la classe. Il arrivera toujours qu'un chiffre mal fait soit pris pour un autre, un 3 qui ressemble à un 8, un 5 à un 6 par exemple, et la solution sera désormais fautive.

Ce procédé inintelligent s'apparente au recopiage d'un dessin. Si on donne un paysage à reproduire à une série d'élèves successifs, le risque de déformation sera plus grand encore. Tel arbre deviendra progressivement un rocher, telle montagne un nuage, tel grisé se noircit, etc. et, au bout d'un certain temps, le paysage obtenu sera fort différent du paysage initial.

Ces deux exemples représentent un mode de transmission par voie continue.

Si on veut s'assurer contre de telles erreurs, on préférera le mode de transmission par voie discontinue, un système où chaque élément d'information est représenté selon un procédé par tout ou rien.

Au moyen d'une grille de mots croisés par exemple. Dans une grille de mots croisés chaque carreau est blanc ou noir, jamais entre les deux. S'il arrive qu'un recopieur ne colore pas assez de noir une case, le recopieur suivant ne se préoccupera pas de ce noir affaibli. Il saura qu'il s'agit d'un noir et le reproduira comme tel. La rectification sera automatique. Il faudra vraiment atteindre un seuil de déformation élevé, un carreau dont le gris sera aussi proche du blanc que du noir, pour qu'une erreur s'introduise.

Ce mode de transmission par voie discontinue est d'une sûreté absolue en arithmétique. Il n'y a pas d'intermédiaire entre les nombres entiers et le recopiage exact d'un nombre sera indéfiniment exact. Si on veut exprimer une grandeur intermédiaire entre deux unités, on fractionnera chaque unité en dix dixièmes également discontinus dont on prendra le nombre le plus proche de la grandeur à représenter, et si cela ne suffit pas, on recommencera en fractionnant chaque dixième en dix parties également discontinues. Le maniement des nombres sera idéalement sûr.

C'est précisément par ce mode discontinu que se transmettent les informations génétiques.

Sans entrer dans le détail, disons que l'information génétique est donnée par une suite déterminée de quatre nucléotides sur une chaîne formant un acide nucléique.

Ces quatre nucléotides sont de composition identique sauf en ce qui concerne un de leurs éléments : la base azotée. Les quatre bases qui les caractérisent sont l'adénine et la thymine, la guanine et la cytosine.

Dans la vie courante nous transmettons nos informations écrites au moyen de vingt six lettres. L'information génétique se contente de quatre. C'est leur disposition au long de la chaîne qui constitue l'information génétique comme la disposition des lettres sur une ligne signifie par exemple : Paul viendra demain.

Nous voyons tout de suite qu'il ne peut y avoir une demi-adénine ou un quart d'adénine. Il y a une adénine ou rien et même dans ce cas pas de nucléotide du tout. De même il ne peut y avoir une mixture d'adénine et de guanine, ce qui n'aurait aucun sens. C'est l'une ou l'autre.

L'information génétique est bien inscrite par voie discontinue.

C'est pourquoi il faut se méfier, pour représenter la reproduction, de la comparaison avec le moulage ou l'emboutissage, inévitablement condamnés à donner à brève échéance des distorsions énormes parce qu'ils procèdent par voie continue.

On connaît donc les lettres avec lesquelles s'écrit l'information génétique et la façon dont elles sont disposées sur les lignes de chaque chaîne de nucléotide. Les découvertes qui nous ont valu ce résultat sont brillantes.

Mais il y a loin de la connaissance des lettres grecques et de la possibilité de les relier en mots à la capacité de lire couramment un ouvrage grec dans le texte et encore plus à celle de comprendre l'électromagnétisme si cet ouvrage grec est le seul dont vous disposiez sur cette théorie et que celle-ci soit toute nouvelle pour vous. Pour le moment, du langage génétique, nous n'en sommes qu'à l'étude des mots.

Cette comparaison donne une idée du chemin qui reste à parcourir avant de connaître vraiment ce qu'est la vie et surtout avant de savoir la reproduire.

Ceci dit, comment se transmet l'information génétique ? Autrement dit : quel est le secret de la reproduction ?

Les bases azotées ont des affinités entre elles, comme le chlore et le sodium, à cette différence près qu'ici les affinités sont plus faibles et donc la mobilité plus grande. L'existence de telles affinités faibles donne à la chimie de la vie des nuances et des possibilités que ne connaît guère la chimie minérale.

L'adénine et la thymine ont une affinité réciproque. De même la guanine et la cytosine. C'est dire que s'il y a association entre deux chaînes, à chaque adénine de l'une correspondra une thymine de l'autre et inversement. De même pour la guanine et la cytosine.

Telle est la constitution de l'ADN, l'acide désoxyribonucléique, du nom de son sucre le désoxyribose, acide porteur de l'information génétique. C'est une fibre formée de deux chaînes de nucléotides accouplées selon de telles affinités.

La reproduction commence par la séparation de ces deux chaînes sous l'action de certaines enzymes. Mais, ainsi isolées, chaque chaîne n'est pas stable et elle provoque, une fois l'action enzymatique dépassée, la formation, à partir d'une réserve du milieu, ce qu'il faut bien souligner, d'une chaîne identique à celle dont elle a été séparée.

Nous avons bien ainsi, en fin de comptes, deux nouveaux couples de chaînes, identiques au couple formant l'ADN d'origine, et l'information est bien transmise dans son intégralité.

Le mécanisme est donc simple, du moins dans son principe, et la reproduction a perdu son caractère mystérieux pour notre plus grande satisfaction intellectuelle et affective.

Mais l'être vivant étant bâti non seulement avec des molécules d'acides nucléiques mais aussi avec des molécules de protéines, il est essentiel que l'information génétique, apanage de l'ADN, guide la formation de celles-ci.

Le processus est ici un peu plus compliqué.

Les protéines sont constituées par des séquences de vingt amino-acides dont la disposition en une même chaîne caractérise chacune d'elles. Cette disposition sera dictée par la disposition des nucléotides sur une chaîne de l'ADN.

Or, comme il n'y a que quatre nucléotides pour spécifier vingt aminoacides, il sera nécessaire, arithmétiquement, qu'ils agissent par groupes. On trouve déjà, dès ce niveau, les groupes de lettres, c'est-à-dire les mots.

Dans la réalité, ce sera un groupe déterminé de trois nucléotides, un "triplet", qui provoquera la formation d'un aminoacide déterminé. A quelques exceptions près, car certains triplets sont inactifs et d'autres se redoublent. La vie utilise tout. Les triplets inactifs serviront de ponctuation. Les triplets se redoublant auront l'utilité d'une "redondance" : réserve de secours ou vérification.

Mais cette commande des aminoacides par les nucléotides ne se fera pas directement.

En une première étape, l'une des deux chaînes de l'ADN appellera, par le même processus que celui de la reproduction, la formation d'une autre chaîne semblable mais à un constituant près : la thymine sera remplacée par un uracile, ce qui lui interdira de servir à la reproduction d'une autre chaîne d'ADN.

Cette seconde chaîne d'acide ribonucléique, ainsi appelé parce qu'il repose sur un autre sucre, le ribose, servira de messagère mais, comme elle est en quelque sorte le négatif de la première, il faudra qu'elle provoque à son tour la formation d'une autre chaîne, dite de transfert, pour que soit restitué le positif de la chaîne initiale.

A partir des séquences de triplets ainsi restituées, se formeront alors des séquences correspondantes d'aminoacides caractérisant telle ou telle protéine, chaque aminoacide étant lui-même déterminé par un triplet déterminé.

L'étude de ce jeu moléculaire remarquablement subtil et agencé se révèle passionnante et nous laissons aux spécialistes le soin d'en exposer le détail, nos explications étant évidemment simplifiées.

On est surpris tout de même du petit nombre de nucléotides et d'acides aminés sur lesquels la vie a pris son départ, alors qu'ils sont foule dans la nature. Et pourquoi ceux-ci et pas d'autres ? Les spécialistes répondent qu'ils n'en savent rien. A priori on ne voit pas pourquoi d'autres nucléotides et d'autres acides aminés et de nombre différent n'auraient pas permis la même réussite.

Si la seule combinaison actuelle était possible, alors plus étroite encore serait la porte ouvrant à la matière l'accès à la vie, de quoi combler d'aise les zéloteurs d'une contingence fondée sur un calcul de chances.

La réponse peut être trouvée dans le fait qu'une fois lancée, toute forme de vie supprime toute autre tentative que la sienne dans la zone qu'elle occupe. Or, en l'occurrence, la zone est la planète entière. Il n'est donc pas impensable que de nombreuses combinaisons eussent pu tout aussi bien lancer notre vie terrestre et que d'autres solutions soient intervenues sur d'autres astres.

L'aiguillage s'est fait chez nous sur ces quatre nucléotides et ces vingt acides comme celui qui a fondé le sang sur l'atome de fer. Mais le sang des mollusques repose sur l'atome de cuivre. Si ces derniers avaient été éliminés, nous ne pourrions pas encore savoir aujourd'hui que l'atome de cuivre pouvait rendre les mêmes services que l'atome de fer.

Acceptons donc comme sérieuse l'hypothèse d'une vie possible à partir d'autres combinaisons chimiques que celles qui régissent la vie sur notre planète. Les récentes découvertes vont dans ce sens et l'idée générale que nous formons sur l'évolution de l'univers nous y incite.

Il n'en reste pas moins que l'essentiel est dit : on connaît le mécanisme de la transmission de la vie dans son principe et il n'est nul besoin de faire appel pour cela à une métaphysique quelconque.

Constatons cependant qu'on se trouve loin encore de savoir lire dans les séquences des nucléotides les informations qui commanderont la formation de l'œil par exemple. Ce sera l'objet de découvertes tout aussi remarquables.

On peut se demander à ce propos si les informations gouvernant l'élaboration du futur organisme dans son entier comme dans ses moindres détails sont toutes contenues dans le message de l'ADN.

Il semble plus logique de supposer que celui-ci ne contient que les informations-clés aiguillant vers la formation d'un organe précis une matière vivante portant en elle la capacité d'en former bien d'autres et même n'importe quoi. Et même peut-on raisonner au second degré en imaginant des informations-clés secondaires et ainsi de suite.

Un peu comme un simple message de l'Amirauté désigne laquelle des multiples enveloppes scellées doit ouvrir le capitaine pour exécuter la mission commandée, sans qu'il soit besoin d'en transmettre le détail, celui-ci étant contenu d'avance dans chaque enveloppe. Et pourquoi l'enveloppe désignée n'indiquerait-elle pas à son tour, en fonction de la réalisation d'une condition prévue, quelle autre enveloppe il faut ouvrir parmi celles qui lui sont attachées ?

Par ce système, l'être vivant ferait une étonnante économie de message. Telle est la réponse à la considération philosophique de Jean Rostand au sujet de l'action des dérivés du phénanthrène sur les manifestations de l'amour.

On trouve ici au passage les deux phases un processus aléatoire défini par Pierre Vendryès. Au départ un nombre plus ou moins grand de cas possibles. A l'arrivée, un seul déterminé. La vie serait impossible sans ces deux termes. La formation d'un organisme s'explique par des aiguillages déterminant des choix parmi un nombre considérable de cas possibles, les conséquences des bons aiguillages subsistant seules après l'élimination des conséquences des mauvais.

Mais il reste à expliquer l'évolution car ce qui précède semble nous orienter au contraire vers l'impossibilité de cette évolution. La répétition de l'adjectif "déterminé" est significative à cet égard.

Très stable en effet le mécanisme de la reproduction si bien que des espèces ont pu se maintenir pendant des millions d'années, tortues et requins par exemple. Mais il n'atteint tout de même pas la sécurité totale, le risque zéro.

De cette marge d'imperfection, de cette porte étroite, va sortir toute l'évolution. Il n'est pas d'illustration plus magistrale du proverbe : "A quelque chose malheur est bon".

Quelque perfectionné que soit le système, il arrive toujours, pour mille et une causes que l'intense activité de la nature engendre constamment, des accidents qui font claquer ou enclenchent ou inversent ou perturbent d'une façon quelconque certains éléments d'information. Et comme le nombre des informations est énorme, le résultat produit n'est pas négligeable.

Plus perfectionné sera l'organisme concerné, plus riche sera le nombre des informations à transmettre, plus grande sera la probabilité que des accidents se produisent. On peut en déduire que les espèces primitives, donc plus simples, couraient moins de risques de subir des altérations que les espèces ultérieures plus complexes, tandis que l'espèce humaine, à nombre de générations égal, sera la plus mutante du règne vivant.

Mais les altérations du code génétique se produisent en désordre et l'on conçoit aisément que la plupart auront des effets négatifs. Rares seront les altérations bénéfiques, celles qui renforcent des crocs par exemple, permettant ainsi une meilleure défense et une meilleure attaque ou augmentent le volume des poumons, permettant une course plus rapide ou épaississent un pelage, permettant la conquête sur le froid de nouveaux territoires.

C'est à l'usage que se fera la sélection et celle-ci reprend donc toute sa valeur. Le lapin qui, à cause d'une altération négative de son patrimoine héréditaire, a plus de peine à courir, sera plus facilement rattrapé et mangé et ne produira guère de descendance. Il en serait autrement

si l'altération lui donnait un avantage à la course. Sa descendance supplanterait vite ses concurrentes.

En somme, une nature d'une agitation désordonnée jette en vrac sur le marché de la vie une énorme quantité de nouveautés de toutes sortes mais la sélection naturelle ne choisit que les rares pièces capables d'enrichir une espèce, tout le reste étant promis à la décharge publique.

Il est stupéfiant de constater que la pure et simple logique, celle qui fait que deux et deux font quatre, pousse implacablement l'être vivant vers une organisation toujours plus avancée. Ses ratages, ses échecs mêmes n'ont pour résultat que de le faire progresser davantage.

Comme si la matière, parce qu'elle est la matière, ne pouvait que s'organiser, comme si, n'en déplaise à Jacques Monod, tout découlait du premier principe : l'univers existe. Comme si le hasard était seulement dans le détail et la nécessité dans le tout.

La vie n'avait pas besoin d'une aide surnaturelle pour se mettre en marche. Elle s'en chargeait bien toute seule.

Ces explications admises, même si elles ne nous semblent pas entièrement satisfaisantes, jetons un œil humain sur le spectacle que nous offre la nature. Qu'elle est belle la campagne lorsque le soleil éclaire les genêts en fleurs ! Qu'elle est belle la mer lorsqu'elle ondoie mollement sous la lune ! La nature nous offre le spectacle d'arbres vivaces, d'oiseaux fendant les airs avec nonchalance, de serpents se chauffant tranquillement au soleil, de poissons multicolores frétilant au-dessus des profondeurs indécises. Et le mystique en éprouvera un élan de reconnaissance envers cette Providence qui étend sa protection sur toute créature.

On accorde facilement son admiration au vainqueur quand ont disparu les victimes qu'il a mises à mort. On voit prospérer le lion, mais les antilopes égorgées par lui ont quitté la scène. L'aigle royal plane majestueusement au-dessus des nuages alors que les ossements des rongeurs qu'il a dépecés encombrant son aire. Le requin file dans les eaux bleues après avoir dévoré combien de poissons moins forts que lui. Et nous, les hommes, nous n'avons pas tellement de raisons de nous croire meilleurs: "Derrière nos cathédrales et nos universités, il y a nos abattoirs".

Oui, la vie est une lutte, une lutte constante qui ne connaîtra des instants de répit que pour mieux reprendre ensuite. Lutte tantôt silencieuse, parcellaire, inavouée, tantôt violente, lutte souvent à mort, lutte sans laquelle la vie cesserait d'exister et dont l'abandon causera de faits la disparition de nombreux individus ou espèces.

Lutte contre le milieu d'abord.

Il est nécessaire que chaque vivant acquière la faculté de plus en plus poussée de contrebalancer les variations et les agressions du milieu pour maintenir constants ses équilibres internes, autrement dit pour subsister. Tous les degrés de réactions y passent depuis la simple compensation que l'organisme réalise sans s'en rendre compte grâce à la mise en jeu automatique de ses réserves, jusqu'à la gêne, à la douleur, à la souffrance lorsque l'agression l'oblige à réagir de plus en plus fort, jusqu'à l'agonie lorsque son organisme capitule. Impitoyablement sera éliminé celui qui se laisse dépasser par une variation du milieu qu'il ne saura pas encore dominer. Et des variations climatiques comme une glaciation causeront la perte d'espèces entières.

Lutte contre les autres ensuite.

Elle s'exprime par ce que Rudyard Kipling appelle la loi de la Jungle.

Terrible loi de la Jungle. Malheur aux malades, aux faibles, aux inadaptés. Point de pitié. La force aura tous les droits. La faiblesse sera la faute suprême, châtiée sans indulgence. Le riche dévorera le pauvre et les riches prévaudront.

Dès l'origine, s'il est vrai que le nombre des accidents heureux est très faible par rapport à celui des accidents malheureux, on conçoit que ce n'est pas un seul premier montage répliatif qui a dû être nécessaire pour lancer la vie mais une multitude, ce qui n'empêche que vraisemblablement le plus avancé ait très vite éliminé les autres.

A peine né, Caïn tue Abel. Et cela ne fera que commencer.

On s'étonne naïvement que la nature ne fasse plus que reproduire les êtres vivants sans en susciter de nouveaux, même chez les microbes. C'est oublier que dans un territoire déterminé la vie ne peut apparaître qu'une fois. Qu'une ébauche nouvelle s'essaie à voir le jour et elle verra si elle n'est pas aussitôt dévorée par ceux qui sont déjà en place.

Le poulpe dépèce lentement le crabe enserré dans ses tentacules. Il en retire satiété et bien-être. Le serpent dévore la nichée devant la mère qui volette affolée. Qui l'en empêcherait ? Pourquoi se gêner puisque c'est si savoureux ? La poule suffoque dans les serres qui lui percent les poumons. Elle avait le tort d'être faible devant le rapace. N'en a-t-elle pas fait autant du hanneton qui avait le tort d'être faible devant la poule ?

Pas de gendarme, pas de morale, pas l'ombre d'un châtimeur. La prospérité au contraire. Et s'il est une élimination accomplie par la sélection naturelle, c'est bien celle de la Providence. Et heureusement pour cette Providence car si elle existait, toute puissante, laissant ainsi égorgé tant de victimes sans jamais intervenir pour en sauver une seule, elle nous remplirait de dégoût.

Dans le règne vivant, non seulement la violence, le meurtre, le massacre sont permis mais encore ils sont nécessaires. Ils font partie intégrante du jeu qui amènera les espèces à progresser. Les coyotes happeront les lapins moins agiles, si bien que seuls les champions se reproduiront. Mille regrets pour les premiers mais n'est-ce pas logique ? Parmi les infortunés que maux et massacres exterminent, seuls se maintiendront ceux qui se trouvent de jouir d'une énorme natalité. Les lignées qui plaident la parthénogenèse perdront vite leur procès. Pas de chance : les probabilités de survie avantagent les sexes. Elles seront condamnées.

On frémit à la pensée du prix exorbitant que doivent payer les êtres vivants pour progresser. Ils ne le font que par la force des choses, à coups de violences et de ruses, de douleur et de mort. La loi de la Jungle coûte cher, terriblement cher, mais enfin elle fonctionne et il n'en était pas d'autre tant que n'apparaîtrait pas la première intelligence.

C'est ainsi que peu à peu, à force de sélections impitoyables, chassés en avant par une implacable logique, les êtres vivants ont été contraints à toujours plus de perfectionnements et que des millions d'années ont pu produire les espèces animales et végétales que nous connaissons aujourd'hui, qu'elles ont pu produire l'homme. Ce qu'il y a de remarquable dans cette fantastique histoire, c'est que la matière, parce qu'elle est la matière, tend d'elle-même vers l'organisation, on ne saura trop le redire, vers la vie, vers ce que dans notre ignorance nous appellerons "plus encore".

En parcourant les passages qui précèdent, volontairement humanisés, mais pas faux, parce que la douleur est bien réellement la douleur, chez une souris comme chez un homme, n'avons-nous pas senti combien nous sommes loin maintenant des explications de nos scientifiques ? De ces histoires d'ADN répliatif, de chromosomes, de gènes, de mutations par accidents génétiques, en un mot, de toutes leurs explications, savantes certes mais "mécanistes", de l'être vivant ?

Nous avons reconnu que l'être vivant était doué en propre d'autonomie et de faculté de reproduction. Mais cela nous suffit-il maintenant ? Entre "l'hélice de vie" qui prétend, à elle seule, expliquer le genre chat et le brave toutou, n'y a-t-il vraiment que l'accomplissement d'un programme ? Le règne vivant, animal ou végétal, est-il seulement un fonctionnement d'atomes et de molécules qui circulent, se combinent, se séparent, exécutent toutes les danses qu'on voudra et rien que cela ?

Vous qui caressez un chat, enfourchez un cheval, vous qui embrassez un enfant, vous ne sentez pas combien le chat, le cheval, l'enfant, et vous, et nous, nous sommes loin d'être des machines ?

Nous ne faisons pas de sentiments, encore faudrait-il même dans ce cas nous prouver que ces sentiments sont faux. Nous prétendons, nous affirmons que nous sommes, nous, réalistes. Rappelons-nous ce que nous avons dit de l'intuition. Et l'intuition est ici très forte. Rappelons-nous ce que nous avons dit du bon sens. Et le bon sens est de son côté. Et la raison aussi.

Que manque-t-il donc à l'être vivant, en plus des attributions mécanistes de nos scientifiques, pour être vraiment un être vivant ?

Scientifique ou pas, nous répondons qu'il existe une réalité qu'on nomme la conscience.

Si nous l'accordons à l'être vivant dans la mesure de son degré d'évolution, c'est parce que les explications au niveau de la biologie d'aujourd'hui ne suffisent pas à le rendre intelligible alors que nous nous retrouvons vraiment à l'aise si nous rehaussons son autonomie au niveau de la conscience.

On nous répondra que cette attribution est tout à fait gratuite et que nous abandonnons ici le terrain scientifique pour le domaine métaphysique. Pas du tout. La conscience est un fait d'expérience indéniable, immédiat, et même le premier fait d'expérience qu'il nous soit donné de connaître. Or tout fait d'expérience est par définition objet de science et nous ne voyons pas au nom de quoi nous rejeterions celui qui fait ce que nous sommes.

D'autre part, et c'est de la plus haute importance, l'attribution ou la découverte, comme on voudra, de la conscience inhérente au fait vital éclaire et simplifie lumineusement sa compréhensibilité.

Quand un chien et un chat se trouvent face à face, croyez-vous vraiment que ce soient deux systèmes mécaniques, aussi compliqués soient-ils, élaborés à partir d'informations génétiques différentes, qui vont physico-chimiquement réagir l'un contre l'autre ? Non. Ce seront un chien, tout à fait chien, et qui a conscience d'avoir un chat devant lui, et un chat, tout à fait chat, qui aura conscience d'avoir devant lui un vrai chien et qui n'entend pas se laisser faire.

Nous sommes heureux de pouvoir faire intervenir le bon sens à l'aide de nos maîtres ès-ADN-ARN et d'appeler un chien un chien et un chat un chat.

En somme tout se passe dans l'évolution comme si un mystérieux auteur, fatigué de fabriquer des montages réplicatifs de plus en plus compliqués, avait fini par s'écrier : "Et puis zut !... Je vous fais cadeau de la conscience et maintenant débrouillez-vous tout seuls !".

Et les êtres vivants, désormais conscients, vont magistralement se débrouiller tout seuls.

Laissons donc nos hommes de science derrière nous pour observer combien les êtres vivants, si on leur reconnaît la conscience, deviennent intelligibles dans l'ensemble de leurs comportements.

Parce qu'ils sont conscients, ces êtres éprouvent à divers degrés selon l'avance de leur évolution, depuis une impression diffuse jusqu'à une sensation vive, gêne et bien-être, souffrance et plaisir, agressivité et sympathie, peur et élans de protection.

Et ces êtres vont se trouver confrontés à un milieu insensible contre lequel ils exerceront leurs réactions d'une façon autrement plus vivace que des machines parce qu'ils ressentiront dans leur chair ses agressions et ses douceurs.

Confrontés aussi à d'autres êtres, sensibles ceux-là, dont les réactions semblables aux leurs vont entrer en multiplication avec elles.

L'attrait du plaisir mais surtout l'aiguillon de la souffrance vont les pousser puissamment à chercher des solutions d'urgence pour jouir du premier mais surtout pour conjurer le second, et cela autrement mieux que des machines qui réagissent avec une indifférence mécanique.

La peur, l'instinct de conservation tireront d'eux des performances à la limite et même au-delà du seuil normal de leurs capacités, les obligeant à se dépasser, et la sélection naturelle n'en sera que plus efficace.

On se demandera si les plantes aussi ont une conscience. Nous n'en savons rien. Le comportement d'un chien nous permet de lui en attribuer une. Celui d'un arbre nous laisse dans l'incertitude. Ce n'est que par voie de continuité que nous sommes enclins à l'accorder aux plantes, sous une forme seconde peut-être, et à la faire remonter à l'origine de la vie.

Conservons cette hypothèse. Elle pourra nous servir par la suite.

Avec la conscience naît l'égoïsme.

Il ne pouvait en être autrement. L'être vivant est un phénomène qui s'entretient lui-même. Ayant acquis son autonomie, il se sépare dans une certaine mesure de son milieu et toute son activité sera consacrée à se maintenir autonome, à lutter contre les variations désordonnées des conditions extérieures pour préserver la constance de son organisation propre. L'aboutissement de tous ses actes, c'est lui-même. Intégralement. Il n'y a que lui qui compte. Ses sens ne le renseignent que sur son plaisir ou sa douleur à lui. Son affectivité s'arrête à sa peau, véritable frontière qui le sépare du reste du monde.

Tout ce qui est au-delà sera considéré comme étranger et ne sera perçu qu'en fonction de son intérêt propre, corps indifférent, corps dangereux, obstacle, nourriture surtout. La souffrance des autres est absolument ignorée. Elle n'existe pas. Car rien ne relie la conscience des autres à sa conscience à lui. Il est, par origine et par nécessité, égoïsme total.

Cet égoïsme étant indispensable pour qu'il mette tout en œuvre en vue de constituer, sauvegarder, faire croître son propre organisme, l'être vivant mènera la lutte pour la vie sans la moindre pitié, sans même cette haine qui est déjà un sentiment envers autrui.

Et cela durera jusqu'à ce que les plus avancés aient atteint un degré d'organisation tel, que, leur organisme étant suffisamment développé, leur sensibilité commencera à déborder d'eux-mêmes.

Alors poindra l'aube de l'altruisme.

La première manifestation de l'altruisme apparaît lorsque des êtres vivants s'unissent dans l'intérêt les uns des autres. Un attroupement fortuit n'a pas beaucoup de signification. Mais quand des manchots s'agglutinent de façon à se protéger du blizzard, quand des antilopes se

groupent de sorte qu'elles intimident les guépards, quand des canards sauvages forment des vols groupés qui soulagent la traînée de chacun, c'est que déjà apparaît chez l'individu une sorte d'altruisme qui fait percevoir la présence de l'autre comme faisant un peu partie de sa propre présence.

Plus besoin de faire appel à la sélection naturelle pour expliquer de tels rassemblements. L'animal éprouve directement le bienfait de la présence des autres, comme plus tard les hommes éprouveront l'utilité de leur solidarité.

La conscience court-circuite la sélection naturelle.

Poussé à un degré étonnant se révèle l'altruisme de la termitière ou de la ruche. La sensibilité de chaque membre déborde tellement chez les autres que celui-ci se sacrifiera à la défense de la communauté. Le préjudice causé à la communauté sera perçu par lui comme l'atteignant dans sa propre chair et ce que nous appelons sacrifice sera plutôt une réaction de défense instinctive pour ce super être auquel sa vie est intégrée jusqu'à devenir secondaire.

Il est remarquable que les insectes aient atteint les premiers un degré d'altruisme aussi élevé. Peut-être est-ce dû à leur cadence de reproduction autrement plus rapide que celle des animaux supérieurs, lesquels seraient donc comparativement plus jeunes.

Pendant un tel altruisme n'est pas pur puisqu'il résulte toujours de la perception d'un intérêt. Il n'empêche qu'il marque une extension de la conscience au-delà des frontières de l'individu, une suite dans la marche du monde vers l'organisation.

Mais fallait-il attendre un degré de perfectionnement aussi avancé pour connaître ces manifestations d'altruisme intéressé ? Ce serait oublier que l'être fondamental qu'est la cellule avait déjà non pas senti - à son stade le mot est encore trop fort - mais palpé le bien-être qui résulte d'une association avec d'autres cellules et certains types d'entre elles ont été amenées à se grouper et à s'intégrer les unes aux autres à tel point que les micro consciences des unes et des autres se sont fondues par la voie d'un système sensible commun en une seule et unique conscience, conscience par le fait même plus nette que chacune de celles qui l'ont constituée. Nous en sommes la preuve, nous êtres pluricellulaires à la conscience unique. Ainsi apparut une vie d'un degré supérieur.

Ce genre d'altruisme où l'individu tire avantage dans une mesure plus ou moins compensée de ce qu'il donne à la société ne mérite de ce fait qu'à moitié son nom.

L'altruisme sexuel n'est guère plus désintéressé tant qu'il n'est que recherche de son propre plaisir. L'excitation sexuelle peut même exacerber l'égoïsme jusqu'au meurtre du partenaire comme, paraît-il, chez les mantes religieuses. Par contre, on observe chez des couples d'oiseaux ou de mammifères un comportement nettement affectif de présence, de défense et d'entraide.

Il faudra attendre l'avènement de l'homme pour que de la sexualité naisse l'amour et l'amour ouvrira la voie vers l'altruisme le plus élevé au point de transformer la nature de l'homme.

Il n'en reste pas moins que dès l'origine, en rendant l'autre plus perceptible, la sexualité a fortement contribué à faire déborder la conscience au-delà de l'individu.

Mais le véritable altruisme, l'altruisme pur où l'individu donne sans en retirer profit pour lui-même, nous le voyons apparaître très tôt chez les insectes et les animaux supérieurs : c'est celui qui s'adresse à la progéniture, l'amour maternel dans tous les cas, l'amour paternel, rare au début, plus fréquent ensuite.

Le poisson expulse ses œufs et s'en va. La tortue creuse le sable pour y déposer les siens. Elle a besoin pour sa pleine jouissance sexuelle de pondre au sein du sable chaud et ensuite de recouvrir les œufs comme mue par une sorte d'embryon d'instinct maternel qu'elle oublie aussitôt pour retourner à la mer.

La poule, au contraire, ne cesse de s'inquiéter pour ses poussins, gloussant sans arrêt, leur détarrant graines et vermisseaux, déployant ses ailes et menaçant, elle la peureuse, tout intrus qui représente un risque pour la couvée. La tigresse n'est que tendresse pour ses petits et ses

redoutables crocs ne sont que douceur pour ramener par la peau du cou le polisson égaré. La mère pinson bâtit son nid, reste immobile à couvrir ses œufs et passe ensuite le plus clair de son temps à faire provision d'insectes qu'elle glisse dans les becs goulus largement ouverts, ignorant sa propre faim. Ce chapitre si riche de générosité, de dévouement, de sacrifice, est le plus beau de la nature et les poètes s'en sont amplement inspirés.

Oui, avec l'amour maternel est né le véritable altruisme. La conscience de la mère est restée attachée à l'enfant comme à cette partie d'elle-même qu'il fut au départ. Au point qu'elle ressent la menace qui pèse sur lui comme une menace contre elle-même.

Regardez se hérissier une chatte, crocs et griffes dehors, quand un chien approche de ses chatons. Essayez de menacer des lionceaux devant la lionne et vous verrez comment elle vous accueillera. Allez dénicher des œufs de goélands et vous verrez le remue-ménage. Le sacrifice de la mère pour ses petits en cas de danger suprême est fréquent dans le monde animal. Avec l'amour maternel prendra son essor la marche de la conscience vers l'amour supérieur aux promesses encore insoupçonnables.

On objectera que l'amour maternel n'est pas si désintéressé puisqu'il trouve une compensation dans la joie du dévouement. C'est déterrer là un vieux sophisme grec : "L'homme généreux n'est pas généreux car il est payé par son plaisir de donner".

A cette imbécillité, nous répondrons que nous ne voyons pas pourquoi celui qui donne devrait être triste de donner pour mériter le titre de généreux. Celui qui donne par obligation ou en vertu d'un devoir n'est pas si généreux car le motif qui le pousse est étranger à son geste.

Pour nous l'homme généreux est par définition celui qui se fait une joie de donner, c'est tout.

Inversement, si on acceptait pareille ineptie, on pourrait dire que l'homme cruel n'est pas cruel puisqu'il trouve du plaisir à tuer alors que le soldat ou le bourreau le seraient parce qu'ils n'en trouvent aucun mais obéissent à des ordres.

L'altruisme du termite est mitigé parce qu'il en retire un avantage. L'altruisme de la mère est pur parce qu'elle n'en retire aucun avantage pour elle.

Il n'en reste pas moins que dans les deux cas nous assistons à une extension de la conscience de l'individu sur autrui et cette extension prendra dans l'avenir une ampleur dont nous n'entrevoions qu'à peine les conséquences.

Comment ne pas rester songeur en parcourant la fantastique histoire de la vie à travers maintenant des millions d'années ?

Cette histoire pourrait se raconter à la façon d'un conte merveilleux sans en trahir la vérité.

Du fond de ce Cambrien qui pour nous se perd dans le passé, montent les premiers êtres dit simples et néanmoins déjà terriblement perfectionnés, algues, protolichens, masses gélatineuses de flagellés, éponges, méduses, vers, premiers mollusques et cet échinoderme qui fut l'ancêtre, paraît-il, des vertébrés.

Puis s'avancent sur le chemin de l'évolution, gastéropodes, trilobites, étoiles de mer, premiers poissons...

Tous vivaient dans la mer. Puis les terres se mirent à accueillir les végétaux et animaux transfuges de l'élément liquide et elles verdirent et se peuplèrent de scorpions, de mille-pattes, d'araignées, d'insectes. Les amphibiens régnèrent en masse et les reptiles et les tortues se propagèrent rapidement sur l'étendue du ou des premiers continents.

Et voici les conquérants fameux du Secondaire, ces géants aux noms de légende : Allosaures, Diplodocus, Brontosaurus, Stégosaures, Tricératops, Tyrannosaures et leurs homologues des airs, les Ptérosaurius, et les ancêtres des oiseaux, les Archéoptéryx. Les Ichtyosaures, les Ptéranodons et les premiers Requins se répandaient eux aussi dans les mers.

Le Jurassique et le Crétacé nous enchantent de leurs contes fantastiques. Des êtres vivants s'essayaient au démesuré. Leur règne fut éclatant mais il s'éteignit d'un coup et on n'a jamais su exactement pourquoi. Ils s'étaient probablement engagés dans une impasse ou n'avaient pu surmonter un brusque changement climatique.

Et voilà les Mammifères, petits êtres timides qui s'excusaient presque d'arriver au moment où les Dinosaures broyaient les forêts de palmiers et de cordaïtes. Lorsque les puissants seigneurs du Secondaire eurent disparu, ceux-ci se répandirent à leur tour avec des avantages considérables sur leurs prédécesseurs, entre autres un système de régulation thermique qui allait leur permettre de conquérir de vastes territoires et de traverser des périodes de durs hivers, et surtout un cerveau développé par une sévère sélection naturelle à force d'avoir peur, de ruser contre les plus forts, de lutter farouchement pour survivre.

La peur a dû sans doute faire progresser vivement la lucidité et transformer une pauvre sensibilité de cuirasse en une vive sensibilité de muqueuse.

C'est à l'âge des Mammifères qu'apparaît vraisemblablement l'altruisme car, plus conscients que les Reptiles, ceux-ci se mirent à prendre soin de leur progéniture, la nourrissant, la poussant à l'exercice, la préservant des dangers.

Curieusement moins célèbres que leurs prédécesseurs, les voilà tous qui avancent sur la route du Tertiaire. Parmi la foule, nous reconnaissons les ancêtres des Sangliers, des Chevaux, des Antilopes, des Chameaux. Voici le Mastodonte, le Mammouth, le Bison, le Bœuf Musqué, le Mégathérium, le Lapin. Et, comme toujours on oublie les petits, les obscurs, les sans-grade, ce peuple innombrable des insectes et des micro-organismes sans lesquels les grands ne seraient pas.

Puis viennent les Souris, Renards, Chats, Ecureuils, Coyotes, Blaireaux, Tigres, Lions, Eléphants, Caribous, Ours, Cerfs, et tous et tous qui en bloc nous sont familiers et ces animaux spéciaux qu'on nomme les Singes et que nous trouvons laids ou grotesques parce qu'ils nous ressemblent.

Encore un peu de temps et l'homme paraîtra.

Ainsi des milliards d'existences de toutes tailles, de toutes formes, de toutes couleurs, des milliards de petites histoires individuelles, heureuses ou tragiques, ont précédé la nôtre. Devançant le fleuve des vivants, annoncée par lui quoi qu'on en dise parce qu'il a bien fallu qu'il en soit ainsi, un jour la lignée la plus avancée a produit l'homme.

Là, pas tellement de mystère. Nous avons été arrêtés autrefois par la barrière de l'entropie. Nous avons été arrêtés plus récemment par l'abîme séparant l'inanimé du vivant. Voici que le passage des animaux supérieurs à l'espèce humaine se fait maintenant en douceur.

Qui doute aujourd'hui de notre appartenance au règne animal ? Les organes, les micro organes, les éléments cellulaires, les bases génétiques sont les mêmes chez nous que chez nos frères inférieurs. La biologie nous a fait toucher du doigt l'unité de la vie.

Un seul organe nous différencie nettement des autres animaux, le cerveau. Non pas qu'il soit d'une nature différente mais son ampleur, sa complexité, son perfectionnement nous le font comparer à une gigantesque usine alors que celui des primates ne serait qu'atelier de forgeron. La poussée de l'évolution multipliée par celle de la conscience lui a fait prendre une avance qui ne peut que s'amplifier.

Nous serions tentés de nous prendre pour des dieux si bon nombre d'entre nous, parmi lesquels nous ne sommes jamais assurés de ne pas figurer, n'étaient des imbéciles. Car nos erreurs sont sans aucune mesure avec celles des animaux, ni nos crimes. Notre avantage se paie cher lorsque nos possibilités créatrices sont utilisées en possibilités destructrices. Et la sélection naturelle fera couler parmi nous tout au long de notre histoire des flots de sang.

L'homme apparaît donc comme le produit d'une gestation de plusieurs millions d'années. Il n'a pas été "voulu" par une puissance supérieure et sur ce point ils ont raison, les zéloteurs de la contingence, car il n'avait pas besoin de l'être puisque son avènement était inscrit dans la nature des choses, dans la logique même de notre monde.

Affirmer que la lignée qui l'a produit aurait pu être interrompue par mille accidents n'y change rien. Si on élabore le projet de faire construire une maison, on sait très bien que ce projet peut tomber à l'eau. Il n'empêche que si la maison est construite, elle le sera dans la logique de ce projet.

L'homme étant un animal pensant, selon la formule un peu courte mais célèbre, si la lignée qui l'a produit avait été brisée, une autre serait parvenue au même résultat et, comme elle, elle aurait éliminé les autres. Nous aurions été un peu différents mais pas tellement car une nature identique pose les mêmes problèmes auxquels répondent les mêmes solutions.

Finalement nous tenons pour parfaitement stériles ces considérations sur la contingence de l'homme et uniquement destinées à soutenir une philosophie, même si cette philosophie se prétend antiphilosophique.

Originaire d'une matière purement minérale, préparé par une lignée ascendante d'êtres vivants pendant des millions d'années, l'homme est là. C'est tout.

Alors finies toutes ces discussions sur notre contingence. Fini ce fameux calcul des chances que nous avons d'exister, calcul dont les présentateurs ne connaissent même pas les données.

L'homme est sans doute la plus merveilleuse machine de la nature et les scientifiques, ces dernières décennies, nous ont fait faire des progrès considérables dans la connaissance de son fonctionnement. Mais ils sont loin de pouvoir nous apporter la réponse que nous attendons au problème de sa nature fondamentale, ce qui n'est pas pour nous étonner puisque déjà au niveau des premiers êtres vivants leurs explications sont encore trop courtes.

Les vulgarisateurs croient nous stupéfier en nous apprenant que notre cerveau compte plus de cent milliards de circuits neuroniques, ce qui pour certains d'entre nous ne doit pas toujours être le cas. Or notre cerveau est bien autre chose puisqu'il est le siège de notre pensée, de notre sensibilité, de notre conscience, de notre personnalité, puisqu'il est en fin de compte nous-mêmes. Et cela ne s'explique pas avec des nombres même astronomiques.

Mais cessons de parler uniquement de cerveau. A trop parler de lui, on oublie le reste. Et mettre l'homme en morceaux, le cerveau d'un côté, la colonne vertébrale de l'autre, les

organes génitaux ailleurs, n'offre pas beaucoup d'intérêt. Seul nous rassure l'homme dans son intégralité. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes en tant que cerveau mais en tant que corps entier. Alors remettons les morceaux à leur place et, l'homme reconstitué, regardons le vivre. Simple question de bon sens.

Si donc l'homme n'est pas seulement cette merveilleuse machine que nous décrivent les savants, si l'homme est avant tout une conscience, pouvons-nous approcher, ne serait-ce que de loin, une réponse à la question de la nature de la conscience ?

Selon notre méthode habituelle, lorsque nous sommes embarrassés pour répondre directement, nous allons essayer de faire apparaître une réponse à travers des exemples concrets.

Prenons les exemples suivants, formulés en deux versions aussi vraies l'une que l'autre :

Version A - La fonction rénale de l'enfant produisait une urine qui emplissait peu à peu sa vessie. Alors se déclencha le phénomène de la miction.

Version B - Jeannot s'amusait à démolir une toile d'araignée et il riait de poursuivre d'une douche chaude le drôle d'insecte qui se sauvait de ses grandes pattes.

Version A - Cette fois-ci l'expérience était positive. Après des mois d'essais, l'ingénieur avait définitivement trouvé la solution au problème du roulis de l'avion.

Version B - Son visage s'éclairait de joie. Il tira une feuille blanche et la regarda un moment avant de commencer son rapport. Cette minute-là, il voulait la savourer. Rien de plus beau que de comprendre. Ce soir le payait de toutes ses peines.

Version A - Conservant le décubitus horizontal, il respirait abondamment pour combler son déficit en oxygène et sa tension nerveuse retombait à sa moyenne habituelle. Processus physiologique normal après l'acte sexuel.

Version B - Il caressait les blonds cheveux épars sur l'oreiller. Elle s'était blottie en riant contre sa poitrine et lui, respirant avec calme l'air nocturne, se pénétrait de sa présence en regardant les étoiles.

Version A - Le cerveau est comparable à une tête de ligne faite pour trier les informations selon des schémas préétablis, en aiguiller certaines vers une action immédiate, stocker les autres dans la mémoire, éliminer les inutiles.

Version B - Une voix dans la salle : "Moi, je me sers de mon cerveau pour rigoler !" - Une autre : "Et moi pour penser à celle que j'aime".

Version A - Le pain apportait à leur corps des glucides, un peu de protides, des sels minéraux, quelques oligo-éléments dont celui-ci allait tirer profit.

Version B - Rien ne vaut la saveur du pain partagé entre camarades. Nous n'en avons qu'une boule ce soir-là, mais le petit morceau que nous mangions, s'il nourrissait maigrement nos corps, rassasiait abondamment notre âme.

Version A - Ce déplacement de masses d'air déclenche en moi la restitution d'une image enregistrée dans ma mémoire depuis l'âge de sept ans.

Version B - J'aime le grand vent d'automne qui me fait penser avec nostalgie à la maison de mon enfance.

Version A - Au fur et à mesure que le soleil descendait sur l'horizon, ses rayons se diffractaient de plus en plus en traversant l'atmosphère, leur moyenne se décalait vers les grandes longueurs d'onde et la lumière passait aux teintes rouges.

Version B - C'était l'heure où le soleil couchant projetait une teinte rouge sur les façades des maisons. Jacques partait alors le long des quais pour contempler les chaudes nuances dont se paraît son vieux quartier, lui qui s'avouait si misérable en plein jour.

Version A - Avec une finesse très supérieure à celle d'un oscilloscope, l'oreille interne du jeune homme traduisait à son cerveau les ondes sonores qui lui parvenaient. Leur profil particulier remémorait un profil semblable stocké dans sa mémoire depuis un an.

Version B - "L'or du Rhin". Il était accoudé ici comme l'année dernière. Rien n'avait changé, ni les arbres, ni la terrasse, ni l'escalier où, tous deux, ils étaient venus s'asseoir pour écouter

ensemble. Depuis, Nathalie était partie, heureuse, avec un autre, et ce soir, il écoutait seul, et dans son âme il avait très froid.

Version A - Les reins ne fonctionnent plus. Le cardio est faible. Le cerveau déjà dans les vaps. Ce soir, tout au plus, la crise d'urémie et la machine va s'arrêter.

Version B - Non, monsieur le chirurgien, ce n'est pas une machine à bout de course qui s'arrête. C'est un homme qui meurt. Mais on vous comprend : vous ne pouvez pas porter le deuil à chaque fois.

Nous pourrions multiplier les exemples et chacun peut en trouver en lui et autour de lui en tel nombre que toute la vie consciente d'un homme y passerait.

Si nous examinons les versions A et les versions B avec attention, incontestablement celles qui expriment le mieux l'homme, ce sont les versions B.

Les versions A ne sont pas fausses. Elles sont rationnelles, peu contestables. Mais elles sont trop pauvres pour que nous puissions nous y reconnaître vraiment alors que nous nous reconnaissons dans les versions B : "Oui, ça, c'est nous".

Or quelle est la différence essentielle entre les deux types de version ? Les versions B sont riches d'un élément majeur dont les versions A sont presque dépourvues : l'affectivité.

Et cela nous conduit à penser que la nature de la conscience est essentiellement affective.

Que l'homme ne soit pas qu'une machine, nous le savions depuis l'observation des animaux. Leur comportement ne peut s'expliquer d'une façon satisfaisante qu'en leur reconnaissant une conscience.

Chez l'homme, cette conscience deviendra personnalité, c'est-à-dire conscience de sa propre conscience, une sorte de conscience au carré.

L'homme est donc cet être qui se connaît lui-même en tant qu'être unique et autonome par rapport à l'univers tout en en faisant partie et centre de cet univers à tel point qu'il serait tenté de croire que s'il disparaissait l'univers disparaîtrait avec lui si une telle naïveté n'était aussitôt bloquée avec humour par son intelligence.

Or la personnalité ou, si on veut employer la terminologie des prêtres et des philosophes, l'âme ou bien l'esprit, est essentiellement affective.

Des deux attributs majeurs qu'on accorde à la pensée, l'intelligence et l'affectivité, la seconde seule caractérise l'homme.

L'intelligence correspond à la qualité de fonctionnement du système cérébral qu'on peut légitimement comparer à un ordinateur dont nous attendons qu'il nous fournisse, à partir de données exactes, même si le traitement des informations est très compliqué, des réponses exactes.

Plus étendu, plus précis sera ce fonctionnement, plus élevée sera l'intelligence. Du raisonnement absolu à l'intuition la plus fine, la gamme des possibilités est prodigieuse. Mais on a beau multiplier la complexité d'une mécanique, on n'en fera jamais un être conscient.

Intelligence ne signifie pas conscience. Sans la conscience, il n'y aurait personne dans l'intelligence. L'ordinateur n'a aucune conscience. Il n'y a personne dans l'ordinateur.

La conscience étant par fondement sensation ou sentiment, ce qui fait la personne, ce n'est donc pas l'intelligence qui n'a aucune raison d'être consciente, c'est l'affectivité.

On a longtemps défini l'homme comme un animal raisonnable. Ainsi l'exigeait notre prétention à nous séparer fondamentalement des bêtes.

Or aujourd'hui la qualification de raisonnable peut s'appliquer à bien des animaux supérieurs et ne pas s'appliquer du tout à pas mal d'humains. Admettons tout de même que la raison ait fait un pas de géant avec l'homme. C'est vrai et cela nous fait plaisir.

Mais la faculté de raisonnement n'est pas suffisante pour caractériser l'homme d'autant que nous avons su fabriquer à notre image des machines capables de raisonner par quantités massives autrement plus vite que nous.

L'homme est l'animal qui a la conscience la plus haute, la plus vive, la plus étendue, l'animal doué de personnalité. A défaut de formule percutante, nous y gagnons en vérité.

La personnalité est essentiellement affective. La connaissance consciente ne peut être qu'affective. Prenons le mathématicien le plus sec, contrairement à l'ordinateur il aura conscience des raisonnements qu'il poursuit. Quelle que soit la façon dont on aborde le problème, on aboutit toujours à l'affectivité.

Par le terme de psychisme, on englobe à la fois la source matérielle de la conscience, la conscience proprement dite et toutes ses manifestations comme toutes les démarches intérieures qu'elle anime et contrôle.

Le psychisme s'étend chez nous à un vaste domaine d'une complexité apparemment sans limites. Il est la manifestation de notre propre moi. Pour peu qu'on veuille l'approfondir, il se perd dans l'insaisissable à tel point que les psychiatres nous conseilleront même de ne pas trop y toucher.

Ils ont raison. C'est plus prudent.

Et maintenant essayons de faire le point.

Nous sommes des êtres doués de conscience. Nous sommes des personnes. Ceci est exact.

Quelque longue que soit la lignée des êtres qui nous ont précédés, nous sommes issus d'une planète minérale où nulle trace de vie n'était possible au départ, ne serait-ce qu'à cause d'une température de fournaise. Ceci est exact.

Nous avons beau écarquiller les yeux : pas la moindre présomption expérimentale, même minime, qu'un être surnaturel, quel qu'il soit, ait pu nous gratifier de la vie et de la conscience. Ceci est exact. Or, comme ce n'est pas nous-mêmes qui avons pu passer commande de nous-mêmes avec la planète, seule la matière, entendue au sens large comprenant l'énergie et tous les phénomènes naturels, nous a engendrés, seule la matière a produit conscience et personnalité.

L'univers est donc capable de conscience.

Nous en sommes les témoins.

Nous en sommes la preuve.

Capable de conscience, donc renfermant dans son sein tous les éléments de la conscience ou, si l'on veut, tous les éléments de la pensée, tous les éléments de ce qu'on peut appeler l'esprit.

Et alors on est enclin à en déduire que c'est finalement l'univers entier qui est doué de conscience, qui est doué d'affectivité.

Une telle hypothèse est d'une telle importance que nous cherchons à savoir véritablement ce qu'elle vaut.

Est-elle au moins logique ?

Pour tenter de l'apprécier, essayons d'imaginer le contraire.

Masses plus diffuses que nos gaz raréfiés. Masses denses au-delà du cosmiquement supportable. Amas d'étoiles. Milliards de nébuleuses. Énergies fabuleuses traversant en tous sens un espace-réalité. Bouillonnements. Explosions. Novae. Supernovae... Ce fantastique théâtre se déroulerait dans la nuit d'un éternel coma. "L'univers n'en sait rien", disait Pascal. En était-il bien sûr ?

Il faudrait alors admettre un être hors de l'univers, une sorte d'entité consciente, un Dieu pour qui l'univers existerait. Mais, contrairement à Pascal, nous ne voyons pas le moindre indice convainquant de son existence. Dans ces conditions, voilà un Tout qui n'existerait pour personne, ni pour lui-même.

Mais alors cela équivaldrait à ne pas exister du tout. Cela équivaldrait au néant, cette absurdité que nous avons rayée de nos réflexions.

A vrai dire, nous sommes assez embarrassés pour juger de la valeur de cet argument qui à certains moments nous semble absolu par lui-même, à d'autres, absolu dans une réflexion relative. Mais même alors il semble tenir.

Nous pouvons cependant nous rassurer en nous rappelant que notre cerveau faisant malgré tout partie de l'univers parce que formé par lui, ne doit donc pas tellement fonctionner en dehors de la réalité, même s'il se sert souvent cette réalité pour bâtir des rêves.

Quels que soient les bouleversements survenus dans nos façons de sentir et d'argumenter à notre époque de révolutions, la logique n'a pas varié et n'a pu varier depuis l'Antiquité et nous pouvons faire confiance à notre raison une fois qu'elle a bien vérifié les prémisses de ses démarches.

Un univers associé à une conscience est accessible à notre raison alors qu'un univers inconscient ne l'est pas.

On nous objectera sans doute encore que nous abordons ici dangereusement le domaine de la pensée religieuse qui, elle, ne procède pas de l'expérience mais d'une révélation divine transmise par un homme prédestiné.

L'objection est valable et nous devons, au point où nous en sommes, veiller soigneusement à ne pas nous laisser influencer par ces conceptions d'un ordre autre que celui que nous avons choisi.

Mais le danger inverse est tout aussi réel : celui d'être tenté de repousser toute démarche de notre esprit qui se trouverait coïncider avec une démarche semblable de la pensée religieuse.

C'est pourquoi nous refusons de voir quelque inconvénient que ce soit à pareille coïncidence du moment que nous aurons gardé notre indépendance.

Bien au contraire, nous saluerons au passage cette rencontre avec joie parce qu'elle montrera que la religion peut être considérée, elle aussi, comme une forme de recherche. Rappelons-nous le geste si chargé de symboles des astronautes d'Apollo lisant la Bible devant le panorama de la Terre dans l'espace.

Reprenons notre raisonnement.

Nous nous trouvons en face de deux possibilités : un univers inconscient, un univers conscient. Pouvons-nous connaître la vraie ?

Un univers inconscient ? Soit. Mais alors, nous, êtres conscients, que faisons nous ici ? Il faudrait pour nous expliquer une conscience surnaturelle, un Dieu. Nous n'en avons aucune preuve expérimentale.

Un univers conscient ? De fait, cette hypothèse cadre avec nos réflexions. Elle facilite notre explication de nous-mêmes.

Par raisonnement et surtout par intuition profonde, nous sommes enclins à tenir cette proposition comme vraie.

Eh bien, acceptons-la provisoirement comme telle, ne serait-ce que pour savoir où elle va nous mener. Si nous butons sur une impasse, nous pourrions toujours revenir sur nos pas.

Soit : l'univers est conscient. Et voilà qui est merveilleux.

Nous étions tentés de nous désespérer de la nullité de notre condition. Nous ne pouvons en effet nous raccrocher à aucun être surnaturel. Nous nous découvrons seuls. Personne ne nous attendait. Personne ne nous trace un chemin. Nous sommes sans autre destinée que celle que nous saurons nous forger nous-mêmes. C'est vrai.

Mais pourquoi vouloir à tout prix lancer des appels à l'extérieur ? Nous n'avons en réalité besoin de personne. Notre univers doué de conscience nous a produits, nous, être conscients et personnels. Nous sommes bel et bien, quels que soient les accidents auxquels nous avons échappé, la suite logique de la tendance intrinsèque de la matière vers l'organisation, vers la vie, vers la conscience, vers certainement plus haut encore. Cela ne contredit en rien notre contingence, pas plus que cette contingence, affirmée par les philosophes chrétiens, n'enlève rien à leur foi en l'immortalité de l'âme.

Alors tant pis pour nos maîtres à penser qui voudraient enfermer l'homme dans un postulat d'incompréhension totale, en faire une sorte d'être aberrant, survenu sans raison dans un monde qui n'aurait mathématiquement pas dû se trouver là.

"Ce caillou, écrit par exemple Jacques Monod, avait une chance nulle d'exister". Mais cette réflexion est tout aussi valable pour Jacques Monod lui-même et pour l'univers entier.

L'ennuyeux, c'est qu'on peut aussi valablement dire le contraire : "Ce caillou, puisqu'il est là, c'est qu'il avait 100 % de chances d'exister". Et d'étendre cette constatation à tout l'univers.

Ce genre de réflexion est retournable à volonté. Il n'a pas beaucoup de consistance.

Quant à nous, lorsque maintenant nous levons les yeux vers le ciel étoilé, nous y voyons briller une conscience, sans doute mystérieuse, mais qui le transforme du tout au tout. Et

nous ne sommes plus des naufragés échoués sur une petite planète. Nous sommes chez nous partout dans l'univers où nous avons partout logiquement notre place.

Que nous soyons nés d'une planète que rien ne semblait prédestiner à former la vie, si ce n'est d'être placée sur un point favorable de la centrifugeuse du système solaire, cela ne change rien à notre sort. Nous aurions pu aussi bien naître d'une autre planète dans un autre système solaire, notre position d'hommes dans l'univers n'en aurait pas été changée.

Nous sommes alors amenés à nous demander si nous, les hommes, nous habitons seulement notre Terre ou si nous sommes disséminés un peu partout dans l'univers. Question passionnante qui a soulevé depuis le début de l'astronomie d'interminables controverses.

A l'heure actuelle, la question n'est pas encore tranchée et nous ne pouvons attendre pour le moment aucun renseignement sûr de la part de nos hommes de science. Aussi, une fois de plus, sommes-nous obligés de chercher nous-mêmes car, sans être majeure, cette question, selon qu'elle sera résolue un jour dans un sens ou dans l'autre, aura de profondes répercussions sur notre pensée et sur notre comportement.

Devant une alternative de ce genre, le mieux est de commencer par imaginer l'un et l'autre cas et d'y réfléchir ensuite.

Cas négatif d'abord : nous avons acquis la certitude que nous sommes seuls dans l'univers.

Supposons qu'en l'an ... 2200 nous lisions ceci dans une revue scientifique hautement qualifiée :

"La recherche d'une vie extraterrestre a de plus en plus passionné les spécialistes aussi bien que les gens cultivés, surtout les jeunes.

"Quand, en 1969, les premiers astronautes débarquèrent sur la Lune, ils n'en trouvèrent pas trace. Mais, comme le fait avait été déjà établi depuis longtemps, il n'y eut aucune déception. Les astronautes comptaient sur Vénus, sur Mars, sur les satellites de Jupiter ou de Saturne, parce que ces astres avaient des conditions répondant peu ou prou aux normes connues de l'implantation de la vie.

"En 1970, la réponse définitive fut confirmée à propos de Vénus : 475° au sol, pression atmosphérique énorme : 90 atmosphères, gaz délétères. Donc réponse négative.

On comptait sur Mars, tout au moins pour une vie frustrée de lichens et de mousses. Les sondes depuis 1982 n'en trouvèrent pas trace, ni même le signe incontestable que cet astre en eut jadis porté.

"2071. Les expéditions sur Io, Ganymède, Callisto, Europe, mirent un point final en ce qui concernait le système solaire : seule la Terre portait la vie.

"Il fallut attendre 2082 pour que, grâce à la conquête de la vitesse extra lumineuse par tachyons, nous ayons des renseignements sur alpha du Centaure, puis sur C Tauri. Seule cette dernière possédait trois planètes mais aucune trace de vie sur celles-ci.

"2099, l'exploration fut portée à 25 années-lumière et contacta une vingtaine d'étoiles dont quatre avec des planètes, mais toujours sans constater la moindre trace de vie.

"En conclure cependant que la vie n'existe pas dans l'univers après avoir exploré seulement quelques dizaines d'astres sur des milliards était stupide. La vie après tout, même si elle était plus rare qu'on ne croyait, avait encore de fortes chances en réserve.

"C'est alors qu'en 2102, on découvrit l'effet Pasteur, nom donné en hommage à ce savant, effet qui, par l'examen des radiations sigma d'un astre ou d'un groupe d'astres, donnait directement la mesure du degré d'organisation de la matière émettrice, même si l'étendue de cette organisation était infime.

"On sait que ce degré est de 0,01 dans un gaz dont les molécules sont pratiquement indépendantes, de 3 pour le réseau cristallin de chlorure de sodium. Pour un ordinateur, il atteint 7. Mais pour la plus petite cellule vivante, il saute à 81. Il dépasse 100 pour les protozoaires, 300 pour un mammifère et culmine à 12.000 pour le cerveau humain.

Or quels que soient les astres étudiés, étoiles dans un rayon de 1000 puis 10.000 années-lumière, on ne constata jamais de degré d'organisation de plus de 5, privilège d'une petite étoile du Taureau.

"Le rayon fut porté à 100.000, puis en l'an 2199 il atteignit la nébuleuse d'Andromède et les nuages de Magellan. Nulle part, il ne fut constaté un degré de plus de 5, extraordinaire record jamais égalé.

"La solitude de l'humanité est immense. Le phénomène de l'homme est unique dans un univers stérile. A nous d'en tirer les conséquences".

Si l'avenir confirmait cette hypothèse inventée de toutes pièces, on pourrait répondre : sans doute, mais quelle que soit sa chance infinitésimale l'homme est là et bien là. C'est un fait concret : la matière a produit une conscience.

Dans cette hypothèse, l'homme serait bien le roi de la création, mais d'une création immensément plus importante que celle de la Bible et le "Croissez, multipliez-vous" serait de dimension prodigieuse. Le prix de la vie humaine se révélerait inestimable et le devoir de l'homme de ne pas laisser passer cette chance unique qu'en lui a l'univers passerait à l'absolu. Usant de cette possibilité de perfectionnement apparemment sans limite, il marcherait vers une sorte de divinisation dont il aurait eu la prescience en inventant les religions. A ce point-là, Dieu existerait donc bien mais dans l'avenir et ne serait autre que l'humanité elle-même dans son aboutissement.

Mais ne nous laissons pas emporter et examinons le cas positif. Pour des raisons très générales, disons tout de suite que l'hypothèse d'une vie extraterrestre nous semble la plus probable.

Notre anthropocentrisme depuis Galilée a constamment été battu en brèche. Nous étions autrefois les rois de la création sur une Terre immobile autour de laquelle tournaient le Soleil, la Lune, les étoiles, les planètes. Notre grandeur était sans rivale, d'autant qu'issus d'une création spéciale, nous n'avions rien de commun avec les animaux.

Et l'on découvre que la Terre tourne autour du Soleil avec les autres planètes. Première humiliation qu'on fit payer cher à Galilée.

Soleil fixe au milieu des étoiles. Pas pour longtemps. Le Soleil ne fut bientôt plus qu'une modeste étoile errant parmi des milliards d'étoiles. Deuxième humiliation.

Mais nous étions tout de même le centre de la Galaxie puisque la Voie Lactée se présente à peu près semblable à nos yeux tout autour de la Terre. Pas pour longtemps non plus. Notre Soleil bien vite n'occupa plus qu'un strapontin anonyme vers le bord du théâtre. Troisième humiliation.

Restait cependant un petit sujet de satisfaction, une sorte de lot de consolation : les premières mesures montraient que notre galaxie était la plus importante, et de loin, de toutes celles qu'on connaissait.

Hélas, c'était une erreur. Andromède, la plus proche, passe à cinq cent mille puis à un million puis à deux millions d'années-lumière et plus, centuplant ainsi son volume et celui de toutes les autres en même temps. Notre galaxie à nous est ramenée dans le rang des galaxies banales. Quatrième humiliation.

Et, comme depuis peu l'homme a découvert avec sa parenté avec les animaux, son origine roturière en somme, il a finalement subi au bout de ces déceptions une humiliation totale.

Espérer alors que dans un avenir aussi éloigné qu'on voudra il prouve qu'il est unique dans l'univers, c'est vouloir coûte que coûte prendre une revanche et quelle revanche ! Un royaume de milliards de milliards de galaxies sur des milliards de milliards de siècles ? On n'a donc tiré aucune leçon des humiliations précédentes ? On est alors terriblement méfiant.

Tout ce qu'on peut dire, puisque la réserve est tellement prodigieuse, qu'on soit aussi rare qu'on voudra ne signifie en rien qu'on est unique. "Ce caillou, disait Jacques Monod, n'avait qu'une chance voisine de zéro d'exister et pourtant il existe".

Nous en sommes là aujourd'hui, plongés dans une perplexité insondable face à un inconnu sans fin qui laisse place aux hypothèses les plus ahurissantes.

Heureusement, nous l'avons vu, s'accumulent les indices expérimentaux du passage naturel de la matière à la vie. Et si la matière n'est pas aveugle, si l'univers est conscient, il y a toutes les chances pour que nous, les hommes, nous ayons occupé et occupions tour à tour de nombreuses planètes.

De même qu'un homme n'est qu'une unité qui passe parmi des milliards de ses semblables, de même notre humanité n'est vraisemblablement qu'une unité qui joue son évolution parmi un nombre inconnu d'autres humanités. Tout le problème est de parvenir à se rejoindre.

Une image nous vient à l'esprit. Si la vie était marquée par une lumière sur chaque astre où elle est installée, toutes les étoiles éteintes, alors, levant les yeux de la nuit, il y a bien des chances que le ciel nous apparaîtrait assez peu différent de celui que nous connaissons, un peu comme nous apparaissent de loin les lumières éparses dans la campagne.

De fait, il était puéril de nous attendre à trouver la vie sur un aussi petit échantillon d'univers que celui de nos planètes locales. Deux planètes vivantes sur neuf aurait été une proportion énorme, même si nous y ajoutons les satellites des grosses planètes.

Comme, cette vie, il y a de fortes chances que nous ne la trouvions pas, à nous pour le moment de l'exporter au plus vite sur nos terres voisines. Ce devrait être notre réflexe le plus immédiat, notre devoir le plus urgent.

Mais s'il nous était donné, contre toute attente, d'en découvrir une trace dans notre système solaire même, quelle joie chez nous car nous commencerions déjà à ne plus nous sentir aussi seuls.

Quoi qu'il en soit l'attitude la plus intelligente, la seule possible d'ailleurs, est de laisser nos fenêtres grandes ouvertes sur l'avenir car ce serait folie de tenir notre ignorance actuelle pour définitive à jamais.

Telles sont les seules conclusions que nous puissions tirer aujourd'hui de nos connaissances cosmiques.

Comment comprendre la mystérieuse alliance de la matière avec la conscience ?

La conscience, nous l'avons vu, et nous tenons cette proposition comme cernant une grande part de vérité, est de nature affective et nous l'apparentons étroitement à l'âme dont parlent les religions, à l'esprit que conçoivent les philosophes. A des nuances près, souvent importantes d'ailleurs, ces diverses dénominations expriment une même réalité fondamentale.

Nous conservons, quant à nous, le terme de conscience et celui qui en affirme la forme la plus haute, le terme de personnalité.

Pour mieux saisir la différence que nous établissons entre l'intellect et l'affectif, nous allons jeter en vrac les mots suivants mais séparés en deux domaines.

Premier domaine : raison, raisonnement, interrogation, estimation, calcul, affirmation, supposition, opposition logique, décision froide...

Deuxième domaine : amour, espérance, élan de décision, peur, haine, estime, reconnaissance, beauté, foi, bonté, sérénité, tourment, souffrance...

Le premier domaine est intellectuel, basé sur le fonctionnement d'un organisme et en particulier du cerveau. Il n'exige que le support de la matière.

Le second domaine est, lui, le domaine affectif. Il exige le support d'une réalité sensible, d'un être fondamental qui soit le siège de tout sentiment ou de toute sensation, fût-elle la plus élémentaire comme la simple connaissance. Cet être, c'est la conscience, l'âme, l'esprit, ce qu'on voudra, mais en tous cas un être réel, connu par l'expérience la plus directe qui soit, celle de nous-mêmes. C'est lui qui rend perceptible le domaine intellectuel.

Le problème est de savoir si la conscience ou l'âme ou l'esprit est un existant ou un relatif.

Un existant est un être qui existe par lui-même : un caillou par exemple. Un relatif est une réalité qui n'existe qu'en fonction d'un existant : la forme ou le poids du caillou par exemple ou dans un autre domaine une onde stationnaire.

Et c'est une autre face de la question de la nature de la conscience : est-elle un existant ou un relatif, une entité ou un épiphénomène ?

De la réponse dépend toute une attitude mentale.

Les religions ont fait de l'âme un existant à tel point qu'elles enseignent l'homme formé d'une âme et d'un corps, avec ce correctif cependant de certaines comme la religion catholique et la religion musulmane, selon lequel l'homme est admis au bonheur éternel dans son intégrité complète, corps et âme, ce qui implique la résurrection du corps.

Certains philosophes ont fait de l'âme un existant et du corps un relatif de l'esprit, renversement total des apparences, Spinoza par exemple.

Et nous, que disons-nous ? ...

Nous voilà encore une fois bien embarrassés... Mais essayons toujours.

L'expérience nous montre que la conscience dépend du fonctionnement du cerveau. Un ralentissement du débit sanguin l'obnubile. L'enrichissement de certains composants du sang l'avive. La conscience est donc au minimum étroitement liée à un organe. Biologie et médecine sont prolixes sur ce chapitre.

Mais encore une fois elle n'est pas cet organe, si prodigieux soit-il. Ce n'est pas parce qu'un ordinateur sera des milliards de fois plus perfectionné que nos meilleurs ordinateurs actuels qu'il en deviendra par le fait même un être conscient. Il n'y a personne dans l'ordinateur, nous le redisons, alors qu'on est conduit à attribuer une conscience aux plus petits être vivants.

Le cerveau est insensible par lui-même. Il nous met seulement en relation, on ne sait comment, avec la conscience qui doit être regardée comme une réalité propre, sui generis, détectable par elle-même mais indéfinissable parce que sans comparaison, sans mesure possible avec quoique ce soit de comparable ou de mesurable.

Nous sentons combien profond est le mystère dans lequel ainsi on s'aventure. Il faut s'y engager avec prudence, bon sens, et nous dirions avec humilité, connaissant nos faibles moyens intellectuels et de l'indigence actuelle de notre science en face d'un tel problème.

Mais cette recherche est une recherche comme une autre et nous ne voyons pas pourquoi elle nous serait interdite car elle est la plus grande de toutes. Nous pouvons parcourir les espaces interstellaires, nous pouvons plonger plus avant dans le cœur de la matière, nous pouvons explorer le temps, mais les plus importantes recherches, celles qui nous touchent le plus, celles qui nous apporteront à coup sûr des révélations retentissantes, celles qui peuvent avoir des conséquences incalculables sur notre destin, ce sont, de loin et sans contestation aucune, les recherches qui portent sur notre personnalité. Là est le grand avenir de la science. Là se jouera le passage de l'homme vers un monde nouveau.

Nous ne nions pas que notre propos est inspiré par une synthèse de démarches où le raisonnement est largement devancé par l'intuition avec tous les risques que celle-ci comporte. Mais ces risques, nous acceptons de les courir parce que de telles démarches nous ouvrent un champ d'exploration extrêmement vaste comme un phare projette sa lumière très loin en avant de la route. Faute d'une certitude mathématique, nous bénéficions tout de même d'une conviction dépassant largement la simple conjecture. Nous pouvons nous y engager sans trop d'inquiétude.

Nous nous trouvons alors en face d'une alternative : la conscience est-elle un relatif, une manifestation de la matière ou est-elle un existant, un être subsistant par lui-même ?

Devant la difficulté de répondre à pareille question, la seule ressource est d'essayer de raisonner tour à tour dans l'un et l'autre cas.

La conscience est dans le premier cas un relatif, une propriété de la matière apparaissant sous certaines conditions comme la lumière qu'émet un corps chauffé au-dessus d'une certaine température. Cette façon de voir est attrayante parce qu'elle a pour elle l'avantage de maintenir l'unité de l'être dans son sens le plus large. Les philosophes appellent cela le monisme. Elle concorde avec la réalité.

Notre conscience est effectivement plus ou moins vive, plus ou moins lucide selon notre fonctionnement cérébral. Elle est intimement liée à la matière ou à un mouvement de matière. Quel mouvement ? On ne sait. Mais le comment importe moins que le fait.

De la matière en action dans le cas qui est le nôtre naît la conscience. Mais alors il faut que la conscience soit plus qu'intimement liée à la matière, inhérente à la matière même, à l'état latent par exemple comme la température d'un corps froid qui reste invisible dans la nuit mais se met à briller quand on le chauffe.

Si nous accordons la conscience à la matière même, il vient tout naturellement à l'esprit une histoire logique de nos antécédents.

Aux particules est inhérente une micro conscience, inséparable d'elles, faisant partie de leur propre réalité. Lorsque ces particules forment un corps parfaitement lié, atome ou molécule, on peut supposer que la conscience participe à cette liaison réalisant l'unité de l'atome ou de la molécule.

Dans ce cas si nous prenons encore un caillou - rien de plus utile qu'un caillou - il faut lui accorder ou accorder à chacune de ses molécules une sorte de conscience. Cela semble étrange en vérité mais n'avons-nous pas dit que la réalité du caillou dépasse infiniment notre notion de caillou ? Ainsi en est-il de toute chose.

Si on va dire au physicien qui étudie les particules d'après leur trajectoire que celles-ci sont dans une certaine mesure conscientes, il haussera les épaules. Mais si on lui fait remarquer que ce sont bien des particules semblables qui composent son cerveau et qu'il est tout de même bien un monsieur conscient, il ne pourra que répondre : "Au fait, mais oui" pour ajouter aussitôt : "Mais ces particules sont organisées et ma conscience résulte de cette

organisation et non de particules séparées ". Alors nous lui ferons observer que l'ordinateur est lui aussi organisé sans être plus conscient pour autant. Objection qui resurgit automatiquement.

Il n'en va pas de même pour la cellule vivante, ensemble complexe mais fortement lié, être unique. La conscience de la cellule est la fusion en une conscience unique de toutes les consciences moléculaires individuelles.

La nature de ces liaisons ? On ne sait pas. Donnons-la propre aux êtres vivants. C'est tout ce que nous pouvons dire.

Lorsque des cellules sont "fédérées" au point de ne plus former qu'un seul être vivant pluricellulaire, l'ensemble de toutes les micro consciences de celles-ci est fondu en une nouvelle conscience unique, laquelle aura ainsi accédé à un nouveau degré.

Ainsi, plus l'être sera perfectionné, plus la conscience sera élevée au point que s'agissant d'un chien par exemple, nous pourrions parler d'affectivité au sens commun du terme.

La nature des liaisons, cette fois nous la connaissons, c'est celle qui compose le système nerveux.

Et dans le cas de l'homme la conscience atteint son plus haut niveau connu : la personnalité. A la simple connaissance, à la simple sensation, s'ajoutent chez lui les sentiments les plus forts, les exaltations les plus vives, la captation la plus poussée de son propre être.

Comme on ne peut s'empêcher de tracer par la pensée la suite d'une route en construction, comme on imagine en pointillé le prolongement de la droite qu'on arrête sur le papier, de même on peut concevoir que dans la suite de notre histoire les hommes en arrivent à leur tour à une "fédération" au point de constituer ensemble un être unique chez qui les consciences des individus fusionneront en une conscience unique d'un degré supérieur.

Nous accédons là à des perspectives extraordinaires. La mort de l'individu par écroulement de ses fonctions organiques et la dispersion de ses molécules entraînent fatalement la dispersion de sa conscience à l'état antérieur de division. La mort est bien la mort, sans discussion possible.

Mais qu'une connexion s'établisse entre les hommes pour former un ou plusieurs êtres plurihominaires peut changer ce destin du tout au tout car un tel être serait assuré d'une pérennité indéfinie ...

N'allons pas plus loin pour le moment et prenons ces perspectives pour ce qu'elles sont : des hypothèses. Nous y reviendrons si quelque fait nouveau nous y incite.

Ajoutons simplement que l'ensemble se tient car il concorde avec l'idée selon laquelle il est dans la nature de la matière de s'organiser chaque fois que les conditions le lui permettent.

Avant d'aller plus loin, prenons le second cas : celui de la conscience formant un être existant par lui-même.

Il faut alors concevoir un univers composé de deux réalités, l'une subsistant dans le temps et dans l'espace, animée de mouvement et, devons-nous toujours dire, de bien d'autres choses encore : la matière, l'autre hors du temps et de l'espace, car rien ne permet de la localiser sur ces paramètres : la conscience.

On nous objectera immédiatement qu'une telle conception coïncide à peu de choses près avec la distinction religieuse de l'âme et du corps. Peut-être, mais nous ne voulons pas en tenir compte, nous étant promis de ne jamais nous laisser influencer ni positivement, ni négativement, par de telles rencontres.

Donc voici un univers de matière et d'esprit. Pourquoi remplacer ici le mot conscience par celui d'esprit ? Parce que la conscience au sens clinique du terme est variable. Une fatigue, une maladie, le sommeil l'atténue plus ou moins. Peut-on dire alors que le sujet ne possède qu'un demi-esprit, un quart d'âme ? Ce serait ridicule. Il nous faut bien établir dès lors une

distinction entre la conscience fondamentale : l'âme ou esprit, et sa manifestation variable : la conscience au sens clinique du terme.

Nous emploierons donc de plus en plus le terme d'esprit, ainsi défini, pour éviter cette confusion.

Ceci dit, il faut maintenant rectifier et améliorer nos conceptions.

Dans le premier cas, la conscience était le relatif de la matière. Dans le second, elle devient le relatif de l'esprit, matière et esprit étant deux existants.

Nous pouvons alors donner une autre version de notre histoire. L'univers est formé de deux réalités distinctes : la matière et l'esprit. L'esprit éclaire la matière comme le soleil éclaire les planètes. L'univers matériel est conscient mais "par l'extérieur". Tant que notre monde n'est encore que minéral, cette séparation subsiste. Le caillou - toujours lui - n'a aucune conscience et cela concorde mieux avec notre observation immédiate.

Mais au stade où apparaît l'être vivant ou pour le moins l'animalité, une organisation ou un jeu spécifique de la matière capte la conscience universelle. L'être vivant devient par effet de cette captation conscient de lui-même et, par ses sens, de son environnement. Il devient conscient "par l'intérieur".

La dualité primitive matière-esprit forme dès lors chez lui une association étroite qui va conditionner son développement ultérieur. La cellule, l'être pluricellulaire, l'animal, l'homme seront des systèmes captant de mieux en mieux la conscience et rien ne nous interdit d'envisager, comme dans le premier cas, la suite de ce processus qui formerait des êtres plurihominaires participant à un degré toujours plus élevé de la conscience universelle.

Au stade actuel, en attendant l'avènement des êtres plurihominaires, la mort de l'individu n'entraîne pas par la dispersion des molécules de son corps la disparition de son unité personnelle mais implique un retour de celle-ci à la conscience universelle. Autrement dit, la personnalité étant conscience individualisée par un corps, si ce corps disparaît, cette conscience perd son individualité par retour à la conscience universelle. L'immortalité en quelque sorte est bien réelle.

C'est la thèse qu'ont adoptée intuitivement la plupart des religions. Saluons cette rencontre. Pour elles, le corps est formé du limon de la terre et de l'esprit insufflé par Dieu, conscience universelle. L'homme est corps et âme. A la mort l'édifice corporel est détruit et l'âme retourne à Dieu, suprême destinée, qu'on peut qualifier de suprême récompense... Laissons leur cette interprétation.

Intuitivement aussi, elles ont saisi que l'homme répugne à perdre sa personnalité et, comme cette personnalité n'est déterminée que par le corps, elles l'ont rétablie par la résurrection. L'homme participera alors corps et âme à la vie divine. La satisfaction est totale.

Reste alors un problème : les corps exigent nourriture, mouvement, travail, distractions, etc. Il leur faut un environnement, une industrie. La compilation est évitée par la notion de "corps glorieux", un corps passablement aérien, sans âge, spiritualisé, idéalisé, juste en somme ce qu'il faut pour que l'homme ne perde pas sa personnalité dans celle de Dieu. C'est beaucoup de complication.

Quant à nous, pour sauvegarder la personnalité, nous pouvons concevoir qu'à la limite le cerveau puisse se passer des autres organes s'il est correctement alimenté. Nous pouvons même concevoir un transfert de la conscience du cerveau à une construction artificielle d'un fonctionnement incessant... A vous donner le vertige !

Ici le bon sens clignote, nous avertissant qu'il est préférable pour le moment de ne pas pousser plus loin.

Lorsqu'on dit : de deux choses l'une, il faut toujours se méfier de la troisième tapie dans l'ombre et dont l'oubli peut se révéler regrettable.

Nous avons dit : ou la matière est consciente ou matière et conscience sont deux réalités distinctes. Mais il se révèle une troisième possibilité : la conscience est l'être fondamental, l'existant, et la matière n'est qu'une manifestation de la conscience, le relatif de la conscience ou, si on préfère, de l'esprit.

Hypothèse séduisante à première vue pour les tendances spiritualistes. L'esprit est alors antérieur à la matière, non dans le temps mais dans la logique. Et il n'y a aucune difficulté à concevoir comment la conscience se manifeste de plus en plus au fur et à mesure que l'être par elle se perfectionne. La tendance de l'ensemble de l'évolution cosmique vers l'unité spirituelle est aisément acceptable et cela non plus ne contredit en rien le jeu des forces matérielles. Cela ne vient les modifier, les entraver en rien. L'harmonie conceptuelle est parfaite.

Mais alors nous nous retrouvons dans le cas de la première hypothèse. Celle-ci est simplement inversée. Au lieu de dire : la matière est consciente, on dit : la conscience est matérialisée.

"Que tout soit appelé matière ou que tout soit appelé esprit, cela revient quasiment au même" dit Jean Rostand.

Quelle est donc de ces trois hypothèses la plus proche de la vérité ? Franchement nous sommes bien embarrassés pour répondre.

Revenons alors en arrière pour voir si nous pouvons approfondir notre recherche sur la nature de la personnalité, puisque telle est la question la plus haute que nous puissions nous poser.

La personnalité est cette conscience de soi-même en tant qu'être unique : je suis moi, je ne peux pas être un autre. Je suis cet être organique qui est moi, je ne peux pas être un autre être de chair. Ce moi qui est moi-même, ce moi qui pense, qui aime, qui souffre, qui jouit, espère, déteste, ce moi qui regarde tout ce qui l'entourne comme d'un micro centre du monde, ce moi qui parcourt son existence de la naissance, et même bien avant, jusqu'à la jeunesse, jusqu'à l'âge mûr, ce moi conscience lucide, puissante, inaltérable, ce je, ma personne avec mon amour propre, mon agressivité, cette connaissance de moi en tant qu'être total, inconfondable avec nul autre, élevé au rang d'esprit tant il me distingue du monde et même de mes propres viscères, ce moi que nous voudrions immortel tant il nous apparaît fondamental, ce moi, ce nous, ce je... est-il une unité, pure comme un diamant, incassable à tout jamais ?

La personnalité n'est pas une unité parfaite, répondent beaucoup de psychiatres, puisqu'on observe des phénomènes pathologiques de dédoublement.

Mais ces phénomènes de dédoublement ne sont connus que par les impressions avouées de malades et les impressions d'esprits anormaux n'offrent rien de sain, rien de sûr. Retenons simplement ces faits, avec un point d'interrogation épinglé au travers.

Pour essayer de savoir si la personnalité est réellement cette unité parfaite, permanente, immortelle, que donnent les spiritualistes, nous allons poser à quelqu'un dont le cerveau ne fonctionne pas trop mal, un brave gars qui a les pieds sur terre, les questions que voici et observer ses réponses :

"Voyons, Jules, si on dispersait tous les atomes de ton corps et qu'on te reconstituait intégralement et avec les mêmes atomes dans la seconde qui suit, l'être ainsi reconstitué serait-ce toi ?"

Sa réponse sera : "Evidemment !"

"Deuxième question : Si on dispersait tous les atomes de ton corps et qu'on te reconstitue la seconde d'après mais avec d'autres atomes identiques aux précédents, serait-ce encore toi ?"

La réponse sera vraisemblablement : "Peu importe, ce serait toujours moi". Mais cette réponse ne sera plus instantanée.

"Troisième question : Si on dispersait tous les atomes de ton corps et qu'on te reconstituait avec les mêmes atomes ou des atomes identiques, mais un siècle après, serait-ce toujours toi ?"

Là, il lui faudra un temps de réflexion pour qu'il réponde : "Je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas moi".

"Quatrième question : Et si en une fraction de seconde ou après un siècle, peu importe, on reconstituait non pas seulement un Jules mais deux, lequel serait toi ?"

Le Jules plein de bon sens va éclater de rire car il sera diablement embarrassé. En effet, pourquoi être l'un des deux corps plutôt que l'autre ? Et il se perdra en réflexions ou partira en se tapant sur la tête.

Il serait moins perplexe, semble-t-il, si on lui proposait de le reconstituer d'abord, auquel cas il n'hésiterait pas à se reconnaître comme il l'a fait dans ses réponses aux premières questions, et de reconstituer ensuite son double. Pour une raison de succession dans le temps, il verrait incontestablement dans ce double un autre.

La situation serait exactement la même que si, sans intervenir en aucune sorte sur lui, on lui fabriquait un frère jumeau. Il serrerait la main à ce frère jumeau sans que sa psychologie à lui n'en soit le moins du monde affectée.

D'où vient la difficulté de répondre à la quatrième question ?

On a beau chercher : seulement quatre réponses sont possibles. Je serais l'un, je serais l'autre, je serais les deux à la fois, je serais ni l'un ni l'autre.

Or les deux premières n'en font qu'une par impossibilité de distinction et aboutissent à un non-sens. La troisième est comique, véritable source de gags. Seule, oui, seule, la quatrième est acceptable... sauf peut-être pour Jules qui ne sera pas content !

Les conséquences de cette expérience de pensée, car c'en est une, sont étonnantes.

Si on est amené à répondre par la négative à la quatrième question, il faut bien répondre par la négative aux trois précédentes et en particulier remettre en cause l'évidence de la première.

Effectivement si nous répondons non à toutes les questions, il n'y a plus de problème. L'être reproduit à un seul ou à mille exemplaires ne sera jamais plus l'être antérieur.

Il faudrait alors concevoir que nous ne sommes pas une personnalité permanente mais comme une succession de personnalités, succession dont nous ne nous rendons pas compte du fait d'une rémanence immédiate qui, en s'allongeant grâce au stockage cérébral, devient purement et simplement la mémoire.

La meilleure comparaison est celle du film de cinéma. Le bateau qui avance sur l'écran ou même le paysage immobile ne sont qu'images fixes défilant à grande vitesse. Comparaison imparfaite car plus satisfaisante serait une fréquence d'image infinie aboutissant à une continuité absolue. Cependant il est une théorie pointilliste de l'énergie, celle des quanta, qui conduit à fractionner la durée en grains de temps distincts se succédant à fréquence élevée mais non infinie. C'est la succession à grande vitesse des personnalités instantanées qui forme une personnalité continue.

Tout ceci est bien étrange. Mais ne nous laissons pas décourager pour autant et poussons aussi loin que possible notre filière de réflexions. On verra bien...

Que se passerait-il si la personnalité pouvait être l'objet d'une réplication ?

Un homme est reproduit en deux exemplaires en un court instant, exemplaires rigoureusement identiques, sauf qu'ils se trouvent en des lieux différents, même s'ils sont côte à côte.

Cet homme est allé faire du ski la veille. L'avant-veille il s'est énervé contre des complications administratives. Il a vécu une journée délicieuse avec des amis le dimanche précédent.

Dans ce cas, chacun des doubles est allé faire du ski la veille. L'avant-veille il s'est énervé contre des complications administratives. Il a vécu une journée délicieuse avec des amis le dimanche précédent.

Les deux hommes nouveaux auront en définitive le même passé. Leurs vies vont diverger mais leur passé sera unique. Chacun aura réellement vécu ce passé-là.

Nous aboutirions au même résultat si nous fabriquions un double à un homme sans toucher à ce dernier. Cet homme serait bien entendu le même, sans discontinuité. Mais son double aurait tout aussi bien que lui vécu le même passé. Et s'il apprenait qu'il vient pour ainsi dire d'être fabriqué de toutes pièces, cela n'y changerait rien.

Ceci est étonnant mais, à partir de l'hypothèse que nous nous sommes donnée, il est impossible de conclure autrement.

Et ne peut-on pas dire qu'au niveau génétique il en est bien ainsi. Nous sommes issus d'une lignée d'êtres qui se sont succédés depuis l'origine de la vie. La mémoire consciente étant une faculté acquise seulement par l'homme élaboré ne joue pas à ce niveau. Mais le passé de deux frères en amont de leurs parents leur est bien commun et pendant des millions d'années. Si une mémoire en subsistait, ils auraient bien le souvenir d'avoir vécu le même passé, un passé d'une complexité vite inextricable.

Quant à n'être soi-même qu'une succession quasi continue de personnalités distinctes, n'est-ce pas un peu ce que nous constatons ?

L'être que nous avons été à l'âge de dix ans, cet être-là avec ses idées, ses impressions, sa vision colorée de la vie, cet être-là n'existe plus. Il s'est transformé en l'être que nous sommes aujourd'hui. Nous avons une continuité avec nous-mêmes et c'est heureux. Mais de toutes façons nous ne pouvons pas nous réincarner en lui. Nous en avons hérité tout ce qu'il était, comme nous hériterons demain de l'homme que nous sommes aujourd'hui, portés par le temps qui, instant par instant, s'écoule.

Entre le bébé et le vieillard, la différence est telle qu'on peut véritablement se demander s'il s'agit bien du même être. Plus saisissant encore est l'exemple des personnes ayant changé de sexe. Ce ne sont plus les mêmes personnes. Et pourtant si. Alors ?

La réponse est en même temps oui et non et cela sans contradiction puisque le oui et le non ne coïncident pas.

Nous pouvons en effet dire à n'importe lequel de nos contemporains : Crois-tu vraiment que tu es ce petit gosse qui jouait sur les troncs d'arbres, qui pleurnichait parce que le chien avait mangé sa tartine, qui babillait sur le petit pot ? Es-tu vraiment encore ce gosse là ? Non. Tu l'as été. L'information de ce que tu as été est inscrite dans ta mémoire. On aurait même pu te leurrer en t'injectant à ton insu ce passé de toutes pièces et tu ne pourrais t'en apercevoir. Non, tu n'es plus le gosse que tu as été. Tu es un autre.

Mais nous pouvons aussi bien lui dire : Ne t'inquiète pas. Tu as réellement été ce petit garçon. Ton enfance est bien à toi parce que tu l'as réellement vécue et la nostalgie que tu en gardes nul ne pourra te la contester car elle fait partie de ton âme profonde, de ton passé indestructible.

Le bon sens est ici notre meilleur guide.

Il n'empêche que, réfléchissant aux avatars de Jules, nous nous apercevons que la personne est loin d'être cette unité métaphysique que soutiennent les spiritualistes. Elle se poursuit avec une admirable continuité d'un bout de la vie à l'autre, mais il n'est pas dit qu'elle ne puisse se transformer, se dédoubler, fusionner avec d'autres, ce qu'ont pressenti certaines religions.

Si un jour les scientifiques parvenaient à maîtriser ces phénomènes, on reste stupéfait d'entrevoir les possibilités dont ils deviendraient capables. Du même coup, l'homme acquerrait sur son propre destin un pouvoir infiniment supérieur à celui qu'il se donne de se détruire lui-même.

Nous avons émis l'hypothèse de la conscience relatif de la matière. Mais en examinant ce qu'est la matière, ne nous apercevons-nous pas que la matière est un composé dont chaque élément est le relatif d'un autre et en remontant de proche en proche ne pouvons-nous pas

estimer que la simple particule est un relatif de l'espace comme la vague est un relatif de la mer ?

Conscience relatif de la matière, conscience et matière réalités distinctes, matière relatif de la conscience, tout cela n'est-ce pas au fond une trilogie de variantes permettant chacune de mieux approcher la vérité ? ...

Mais ne nous attardons pas à chercher sans bien y parvenir des réponses aux questions que nous soulevons sur notre passage si elles ne nous empêchent pas de poursuivre notre route.

Qu'une personnalité puisse se reproduire en deux personnalités distinctes, c'est précisément ce que nous observons dans la reproduction des cellules par mitose. Que la mémoire subsiste chez les deux cellules filles, chacune aura vécu le même passé, celui de la cellule mère. "L'effet Jules" n'est donc pas si impensable que certains seraient tentés de le dire.

Le phénomène inverse, deux personnalités se réunissant en une seule, est-il possible, du moins concevable ?

Quel être reconstruire à partir de deux êtres forcément différents ?

Ici la réponse appelle une profonde réflexion ne reculant devant aucune hypothèse à la condition absolue qu'elle soit logique, même si l'imagination a de la peine à suivre.

Première hypothèse : on pourrait composer un personnage nouveau, sorte de moyenne entre les deux originaux. Que l'être nouveau se découvre dans un corps différent de celui de chacun de ses prédécesseurs ne va pas déjà sans inconvénient. L'être nouveau ne coïnciderait plus avec celui de ses prédécesseurs. Or pour que la personnalité subsiste, il ne faudrait pas la moindre solution de continuité dans son évolution. Ici, inévitablement, se produirait une cassure telle que ce ne serait pas deux êtres différents qui auraient conscience de subsister en un seul. Ce serait purement et simplement la mort de deux antécédents et la naissance subite d'un étranger auquel on aurait injecté le passé de chacun des deux.

Une mémoire double est certes concevable. Un homme peut emmagasiner sans doute deux passés sans trop de perturbations. En cas de morbidité, son recours serait l'oubli et son extraversion vers l'avenir.

Il n'en reste pas moins que le psychisme est chose si délicate qu'une telle cassure serait mortelle pour l'impression de continuité qui doit se maintenir entre les deux personnalités antécédentes et la personnalité nouvelle. En ce domaine, impression est synonyme de réalité.

Deuxième hypothèse : la fusion, la communion pourrait se faire par la transformation progressive de deux êtres jusqu'à devenir identiques. De cette façon, sans rupture de continuité de la personne, lorsque l'identité serait atteinte, alors pourrait s'opérer la fusion des deux consciences jusqu'à ne plus former qu'une seule personne.

Troisième hypothèse : l'évolution progressive de chacun des deux êtres de façon à devenir cette fois parfaitement complémentaires au point que leur réunion ne forme plus entre eux qu'une seule et même personne.

Or c'est précisément cette voie-là qu'ont suivie les êtres vivants. Des cellules isolées avec leur micro psychisme particulier se sont alliées à tel point que chacune ne fut plus que la partie d'un être nouveau dont le psychisme devint unique. Ce processus a formé les êtres pluricellulaires. Il a formé chacun de nous, personne unique, inconfondable avec nulle autre. Et ce processus se poursuivra vraisemblablement dans les temps futurs jusqu'à des valeurs d'existence dont, même ainsi avertis, nous sommes loin de pouvoir mesurer l'amplitude.

Mais déjà notre conception ancestrale de la mort s'en trouve retournée du tout au tout, une révolution dans notre façon de la comprendre et surtout de la ressentir.

Depuis longtemps en effet nous côtoyons le problème de la mort. Il est temps maintenant de le regarder en face..

Il en est de la mort comme de la sexualité. On ne peut valablement réfléchir sur cette dernière qu'en le débarrassant au préalable de tous les préjugés, de tous les tabous, de toutes les considérations ridicules dont on l'a affublée depuis des générations.

De même nous ne pouvons valablement réfléchir sur le problème de la mort qu'en nous débarrassant résolument de cette atmosphère morbide et ridicule dont on a, depuis plus longtemps encore, pollué ce phénomène naturel.

Il est vrai que la mort émeut l'homme profondément, qu'elle le bouleverse par la perspective d'un anéantissement à tout jamais, qu'elle frappe son imagination souvent plus durement que les pires avatars de son existence.

Le cérémonial des funérailles a l'avantage de présenter un ensemble de rites, de démarches, de gestes préparés à l'avance, évitant ainsi aux désemparés d'avoir à chercher ce qu'il faut faire.

Il n'empêche que de ce théâtre de cercueils, de catafalques, de corbillards et de toutes les simagrées d'usage sainte un relent morbide dont les survivants ont hâte de s'éloigner.

En premier lieu il est une vérité dont il faut se pénétrer lorsqu'un être cher disparaît : le corps qu'il laisse est beaucoup plus étranger au disparu que le dernier des grains de sable d'une plage inconnue de Patagonie. Le visage, les épaules, les mains présentent encore pendant quelques jours l'aspect du vivant, mais ils tombent bien vite en déchets qui ne méritent pas plus de considération que tout autre déchet organique. Telle est la vérité.

Malheureusement les hommes ne peuvent s'empêcher de regarder longtemps le point où l'être cher a disparu et nombreux sont encore ceux qui se rendent sur une tombe comme s'il subsistait là quelque chose de valable de celui qu'on regrette.

Il ne faut pas s'attarder sur un visage glacé, véritable morceau de pierre qui n'a rien à voir avec celui qu'on aime sinon par son apparence de statue. Un marbre imputrescible ferait bien mieux l'affaire.

Si on tient à conserver le souvenir d'un disparu, il est beaucoup plus juste et beaucoup plus noble de se reporter aux moments où il a pu vivre pleinement et se présenter sous son meilleur jour, de relire les lettres valables qu'il a écrites, de contempler ses œuvres de quelque ordre qu'elles soient : objets qu'il a fabriqués de sa main, constructions qu'il a pu édifier, paroles riches d'intelligence ou d'amour, films, et tout ce qui mérite le souvenir. Il vaut mieux extraire de sa vie les épisodes les plus heureux et les plus dignes en écartant ce qui fut inférieur. Nous affirmons, sans crainte de démenti, que la personnalité du disparu se révèle autrement mieux dans ses productions intellectuelles ou affectives que dans les bibelots ou lingeeries qui lui ont appartenu.

Qu'était-il préférable : conserver le corps de Mozart dans un mausolée en jetant au feu ses œuvres ou jeter ses restes à la fosse commune en conservant sa musique ? Si nous voulons conserver systématiquement quelque chose d'authentique d'un disparu, alors recueillons soigneusement sur fiches ou sur plages magnétiques ou par tout autre procédé de mémoire, les éléments qui définissent le mieux sa personnalité afin de permettre un jour sa reconstitution éventuelle. La musique de Mozart contient certainement beaucoup d'informations d'où l'on pourra un jour extraire tout ou partie de sa formule personnelle.

Mais nous avons raisonné uniquement dans l'hypothèse où la personnalité est la conscience unitaire d'un ensemble de cellules, la conscience le relatif de la matière. Or cette hypothèse n'est pas la seule et d'autres solutions peuvent s'admettre au problème de la mort.

Ce problème de la mort, le moment est venu de le préciser. Est-il possible de savoir au juste comment il se pose ?

Certes oui. Rares sont en effet les problèmes aussi nets et aussi graves que celui-ci : comment résoudre cette contradiction tragique entre deux faits aussi fondamentaux l'un que l'autre ?

D'une part, il est absolument nécessaire que les êtres se succèdent et donc naissent et disparaissent. Sans cela il ne pourrait y avoir d'évolution, ni de progrès. Si d'innombrables vivants n'étaient pas nés avant nous et n'avaient pas disparu, nous les hommes, nous n'existerions pas. S'il n'y avait pas la mort, la Terre serait très vite infestée par la vie et celle-ci disparaîtrait victime de sa propre réussite. La mort est donc biologiquement inéluctable. Biologiquement elle est un bien.

Oui mais d'autre part pour l'individu elle se révèle choquante, angoissante, inconcevable. Elle se révèle pour les proches une douleur incompréhensible d'une injustice sans appel. Pour masquer l'implacable réalité, que de religions, que de philosophies, que de fausses sciences, que de fables, que de mises en scène au cours de l'histoire ! Et jusqu'à un spiritisme dont le but est de faire croire que les disparus vivent sous une forme plus ou moins éthérée autour de nous.

La mort est incontestablement une douloureuse séparation. Quoi de plus poignant que cette maman qui caresse son enfant froid sur ses genoux ? Qu'une alpiniste tenant entre ses bras dans la crevasse où ils sont tombés son compagnon parti joyeux avec elle du refuge le matin et dont elle n'entendra plus la voix ? Que le petit menton qui se plisse du petit garçon devant le visage endormi pour toujours de son papa ?

Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ?

On est surpris de constater que pour résoudre le problème de la mort, les hommes n'ont guère retenu que deux solutions possibles : ou la mort est l'anéantissement de l'individu entier ou la mort est la séparation de l'âme et du corps, le corps tombant en poussière, l'âme allant rejoindre un au-delà quelconque, paradis, enfers au sens grec, lieux plus ou moins imprécis où se trouvent réunis les ancêtres. En somme, devant la mort, il n'y a traditionnellement que le croyant et l'incroyant. N'est-ce pas un peu court ?

Quelles sont donc les différentes possibilités que nous-mêmes pouvons concevoir au destin de l'homme après la mort ? Etant bien entendu que ce ne soit pas forcément les seules.

Tout d'abord la plus primitive au sens logique au terme : la mort est la fin d'un homme à tout jamais, sa disparition intégrale, y compris son souvenir chez ses semblables, mort absolue, preuve ultime de la vanité de toutes choses.

Pour rattacher cette hypothèse à l'une des conceptions cosmiques que nous avons entrevues, nous dirions alors que la conscience relatif de la matière et constituant une personnalité unique pour l'individu vivant disparaît lorsque celui-ci retourne à sa fragmentation minérale d'origine ou tout au moins aux éléments primitifs de la vie. C'est la voie matérialiste.

Si par contre la conscience et la matière sont deux réalités distinctes, une autre voie est possible. Après la disparition du corps ou plutôt après l'arrêt cérébral, l'âme réintègre la conscience universelle, celle qui est hors de l'espace et du temps. C'est la voie spiritualiste qu'ont adoptée avec plus ou moins de variantes la plupart des religions, non sans correctif comme la résurrection dans la religion chrétienne ou la métempsycose dans certaines religions orientales. Elle conduit à l'immortalité de l'âme.

La première de ces deux voies traditionnelles, la voie matérialiste est la plus honnie, la plus combattue, et pourtant celle qui concorde le plus avec les apparences. Elle ne laisse à l'homme aucun espoir. D'autant moins qu'elle prétend maintenant s'appuyer sur la science, selon ce qu'affirment certains de nos nouveaux maîtres à penser.

Si nous émettons des doutes sur leur magnifique assurance, c'est précisément en vertu de cette science que non seulement nous ne nions pas mais dans laquelle nous plaçons, encore plus qu'eux, notre espérance car nous lui accordons un avenir dépassant toute prévision, un avenir encore mal concevable, mais qui renversera du tout au tout leurs conclusions premières. N'est-ce pas un fait courant dans l'histoire des sciences ?

Car c'est là que leur tunnel actuel d'un noir absolu débouche sur une espérance concrète. Rien n'interdit de penser, comme nous l'avons fait précédemment, que dans les temps futurs, la personnalité d'un homme puisse être reconstituée en même temps que son corps et sans doute du fait même de la reconstitution de son corps. Le temps intermédiaire n'étant pas perçu par lui, il se recouvrera lui-même avec son passé et dans l'état physique et mental qui sera choisi le meilleur de la fin de sa vie afin que l'impression de continuité soit sans défaut.

C'est à cette fin que serait grandement utile la mise en mémoire, par un procédé aussi sûr que possible, de tous les éléments permettant de reconstituer le psychisme du disparu, ce que nous appelons sa formule personnelle.

Par le stockage génétique sous un volume microscopique l'être vivant qui ainsi se reproduit ne fait-il pas quelque chose de semblable ?

Maintenant que nous savons approcher de la vérité par cette image d'une succession de personnalités ponctuelles, l'hypothèse que nous envisageons est loin d'être téméraire. Nos maîtres à penser ne peuvent aujourd'hui l'admettre parce qu'ils se doivent à leurs yeux d'être fidèles à l'état actuel de leur propre science. Nous jouissons heureusement de plus de liberté qu'eux.

La mort restera vraisemblablement longtemps une souffrance pour les hommes, souffrance pour l'individu qui voit sa fin approcher, souffrance pour les autres qui se voient arracher l'être aimé. Mais souffrance n'est pas désespoir. La tristesse d'une séparation n'a rien de commun avec un désespoir si l'être aimé part aux antipodes pour revenir au bout d'un an retrouver définitivement les siens. La mort sera une souffrance mais rien de plus si elle n'est pas absolue, si une espérance subsiste dans le cœur de celui qui s'en va comme dans le cœur de ceux qui restent, de se retrouver un jour d'une façon ou d'une autre. Qu'on arrive à conserver ce qui constitue l'essence même de la personnalité, c'est-à-dire une somme d'informations suffisantes pour en permettre une reconstitution, alors dans un temps plus ou moins long les êtres seront ramenés à la vie et pourront se retrouver.

Ceci semble extraordinaire, pour certains insensé. Mais est-il plus intelligent de croire en un paradis que seule une affirmation religieuse justifie ? Il est cependant une grave objection que nous soulèverions nous-mêmes à cette troisième voie au problème de la mort, les deux premières étant, rappelons-le, l'une la disparition matérialiste de l'être entier, la seconde la survie spiritualiste de l'âme. C'est l'inconvénient précisément de sa réussite car elle aboutirait à multiplier le nombre des vivants au point de rendre la vie impossible sur notre globe. A quoi on répondra aussitôt que l'univers est vaste. Mais outre que de nombreux problèmes matériels se poseraient auxquels de nouveaux modes de vie devraient répondre, la dispersion n'aboutit à rien qui nous semble valable.

Voilà pourquoi la quatrième voie que nous envisageons se révèle autrement satisfaisante : la voie de la connexion.

La voie spiritualiste consistait à admettre que la personnalité finissait par rejoindre en quelque sorte la conscience universelle hors de l'espace et du temps. Bien entendu les prêtres nous soufflent le nom de l'Eternel, Dieu.

Mais nous avons vu que nous pouvions très bien envisager une connexion de plus en plus poussée entre deux personnes au point qu'elles en arrivent à n'en plus former plus qu'une seule, unique, inconfondable avec nulle autre. Cette voie prolonge directement la ligne de l'évolution selon laquelle la conscience s'est affirmée de plus en plus, au fur et à mesure que l'être vivant se perfectionnait, jusqu'à déborder chez les animaux supérieurs et chez les hommes de l'égoïsme absolu à un altruisme de plus en plus unificateur.

Que cette voie soit réalisable, c'est alors que la mort aura fini de compromettre la santé mentale des hommes. Elle ne sera pas abolie. Elle perdra son caractère fatal. Elle jouera pleinement son rôle de renouvellement, de rajeunissement.

Si en effet une conscience commune, si une personnalité unique se crée entre deux êtres, formule minimale, le corps de l'un pourra s'effondrer sans que la personnalité unique cesse d'exister. La mort ne retrouverait son aspect redoutable que si elle frappait les deux êtres à la fois. Mais alors rien n'interdit d'étendre la connexion à plusieurs individus et les risques en seront réduits d'autant. N'est-ce pas la voie qu'ont adoptée les êtres pluricellulaires qui ne souffrent pas de la mort d'un million de cellules chaque jour, la seule mort véritable étant celle de l'être entier ?

Mais qu'un être plurihominiaire soit constitué, alors il maîtrisera son propre destin car, contrairement à l'individu, il bénéficiera d'une pérennité sans limite et les portes de l'avenir lui resteront largement ouvertes. Auparavant, la fin de l'homme isolé entraînait la perte des acquisitions de toute une vie. L'être plurihominiaire les sauvegarde et ses perspectives de progrès en sont multipliées d'autant.

Finalement la connexion est la seule solution vraiment satisfaisante au problème de la mort. Elle suppose sans doute acquis un processus de connexion que nous ne connaissons pas encore et qui demandera peut-être beaucoup de temps pour être découvert et maîtrisé, mais elle offre l'immense avantage de ne faire appel à aucune métaphysique, à aucune religion. Mieux elle les intègre les unes et les autres à la réalité.

Si nous allons aussi loin, c'est parce que la recherche doit être parfaitement libre et que toutes les hypothèses sont valables dès lors qu'elle suivent la logique et n'entrent en contradiction avec aucune réalité.

Cette liberté, nous en usons jusque dans ses plus extrêmes limites. Nous sommes semblables à ces éclaireurs qui observent non seulement tout ce qui peut apparaître dans le faisceau de leur lampe mais en outre scrutent de toute leur vision nocturne les formes vagues qui transparaissent au-delà de leur lumière jusqu'aux plus subtiles différences d'ombre pouvant leur laisser discerner s'il s'agit de rochers ou de maisons.

Mais ils ont aussi le souci de vérifier s'ils sont sur la bonne route et de temps à autre ils se remémorent le trajet parcouru pour savoir si quelque forme ne les a pas trompés ou s'ils n'ont pas oublié quelque indice important.

Nous aussi qui partons en éclaireurs dans des territoires mystérieux comme ceux des grands explorateurs de jadis, nous avons le souci de savoir si nous ne nous égarons pas. C'est pourquoi aucune théorie, aucune découverte ne nous sera de trop car nous redoutons par-dessus tout l'illusion.

On nous objectera inévitablement que nous sommes poussés par un besoin d'espérer. Nous le reconnaissons franchement et nous en mesurons le danger. Mais notre besoin d'espérer n'est pas différent de notre besoin de savoir et il est aussi exigeant que lui d'une parfaite loyauté intellectuelle. Que gagnerions-nous au mirage, vraiment ?

C'est pourquoi nous ne pouvons éviter de nous intéresser à la Relativité en tant que source d'information ou de rectification si besoin est.

Si nous éprouvons le besoin de confronter notre route aux renseignements que nous apporte la théorie de la Relativité, c'est parce que depuis longtemps nous nous rendons compte que nos raisonnements et nos hypothèses s'inscrivent dans la trame d'un temps et d'un espace traditionnels et cela nous pose problème car ces deux conceptions font maintenant l'objet de contestations et par là méritent d'être examinées pour en avoir le cœur net.

L'évasion de nos notions pratiques de temps et d'espace en effet ne date pas d'hier puisque nos religions nous parlent depuis la haute antiquité d'éternité et d'ubiquité en tant qu'apanages de Dieu et d'immortalité en tant qu'apanage des âmes, preuve qu'elles ne tenaient pas l'espace et le temps pour des données aussi absolues que nos scientifiques du XIX^{ème} siècle qui en faisaient ainsi de nouveaux dogmes.

Les philosophes aussi avaient senti la relativité de ces notions et Descartes lui-même se montrait gêné d'attribuer un certain degré d'être à un espace où il ne voyait que du vide.

La science a fait ses premiers pas dans le contexte d'une idée générale que personne ne songeait à discuter tant elle semblait découler d'une évidence immédiate, idée selon laquelle le temps s'écoulait d'une façon continue, régulière et sans fin, que l'espace s'étendait en tous sens d'une façon continue, régulière et sans limite. Cette idée générale était admise sans discussion par les chercheurs aussi bien que par le public, cultivé ou non, sans inquiéter personne, du moins à quelques exceptions près. L'éternité elle-même se concevait pour la masse des croyants comme une durée continue, régulière, n'ayant jamais eu de commencement et ne devant jamais avoir de fin.

La théorie de la Relativité a remis en question des fondements si bien assurés et renouvelé par là les bases de nos idées cosmiques en apportant une conception nouvelle du temps et de l'espace, de la matière et de l'énergie, de la masse et de la gravitation, en un mot une vision différente de l'univers matériel sans toutefois toucher à la nature de l'homme. Son influence sur la pensée moderne est telle que la négliger serait une lacune impardonnable.

Mais qu'est-ce que la théorie de la Relativité ?

Pour les citoyens de culture moyenne, une théorie ardue qu'il est de bon ton d'évoquer mais qu'on ne s'efforce pas tellement de comprendre. Certains vulgarisateurs, certains auteurs de science-fiction recherchent plutôt l'étonnement des non initiés en leur racontant par exemple

un voyage dans l'espace à une vitesse proche de la lumière et ses époustouflantes conséquences. Peu cherchent sérieusement à faire réfléchir.

C'est que la Relativité est une théorie découlant essentiellement des mathématiques et qu'elle ne peut être connue dans ses articulations que par le recours aux mathématiques. Aussi son étude rebute-t-elle la plupart des gens que les formules découragent et qui se contentent d'accueillir les résultats qu'on leur présente avec la vénération due aux vérités révélées.

Pour un esprit averti, au contraire, si les mathématiques offrent toutes garanties quant à la sûreté de leur fonctionnement, par contre l'exactitude de leurs résultats dépendra de l'exactitude des problèmes qu'on leur aura posés et des données qu'on leur aura soumises.

Un chef d'entreprise ne se fiera aux réponses d'un ordinateur que pour autant qu'il se sera assuré de la justesse des informations qu'on lui aura injectées. Or, il est frappant de constater l'embarras des relativistes à donner des interprétations claires et logiques des résultats de leurs calculs, ce qui les fait d'ailleurs paraître d'autant plus savants, et, encore à l'heure actuelle, ils ne sont pas d'accord entre eux dans leurs interprétations.

N'ayant aucune prétention mathématique, c'est uniquement sur les résultats, interprétations et conséquences qu'ils nous présentent, que nous entendons exercer notre raison, mais n'est-ce pas là l'essentiel ?

La Relativité est née de la nécessité de résoudre de graves contradictions survenues entre des phénomènes lumineux parfaitement constatés et les lois fondamentales de la Mécanique.

Lorentz, étudiant la marche des rayons lumineux dans différents milieux, avait établi des formules de transformation en vue de rendre compte des "anomalies" qu'il avait constatées. Les mesures prises à partir d'un système de référence ne pouvaient concorder avec celles prises à partir d'un autre système de référence en mouvement uniforme par rapport au premier qu'à la condition d'utiliser des équations de transformation de coordonnées qui tenaient compte de la vitesse de la lumière.

Mais Lorentz ne visait qu'à concilier les résultats de ses expériences avec la Mécanique classique aux prix de certains "fictions", telle la contraction des mesures dans un espace concrétisé par un fluide mystérieux qu'on nommait l'éther.

Intrigué et passionné par les travaux de Lorentz et d'autres physiciens de son époque, frappé surtout par la constance de la vitesse de la lumière, Einstein saisit l'importance de ce phénomène non seulement pour le territoire des expériences en question mais pour la généralité de la physique.

Poursuivant imperturbablement ses raisonnements et ses calculs sans se soucier des apparences, ni des idées préétablies, partant plus ou moins ouvertement du principe que toutes les théories sont valables dès lors qu'elles suivent la logique et n'entrent en contradiction avec aucune réalité, il analysa et développa les formules de Lorentz jusqu'à constituer la théorie mathématique de la Relativité Restreinte.

La constance de la vitesse de la lumière avait en effet de quoi étonner.

Quel que soit le mouvement et la vitesse du corps émetteur et du corps récepteur, la lumière parvient toujours à celui-ci avec la même vitesse, 300.000 kilomètres à la seconde environ, grandeur qu'on manie plus aisément en l'appelant c .

Une étoile fonce vers la Terre à la vitesse v en lançant vers celle-ci un rayon lumineux à la vitesse ci-dessus c . Réglementairement, ce rayon devrait parvenir à la terre à la vitesse $v + c$. Or la lumière de l'étoile parvient imperturbablement à la Terre à la vitesse c , ni plus ni moins.

Si l'étoile s'éloigne ou si la Terre avance et recule par rapport à l'étoile, comme c'est le cas deux fois par an si l'étoile est dans le plan de son orbite, la lumière s'entête à parvenir à la Terre à sa vitesse c , un point c'est tout, au grand scandale des premiers physiciens qui en ont voulu avoir la preuve au moyen de multiples expériences à la lumière artificielle ou naturelle, expériences qui concordèrent à l'unanimité.

Pour sortir de l'impasse, il ne restait plus qu'à modifier la Physique pour faire rentrer la vitesse de la lumière dans le rang. De là est née la Relativité Restreinte, proprement scientifique, suivie plus tard par la Relativité Généralisée, à la fois philosophique et scientifique, œuvre magistrale d'Einstein qui suscite encore et n'a pas fini de susciter bien des controverses tant elle torture les cerveaux les plus perfectionnés.

Notre but n'étant pas de discuter de théories physiques en tant que telles, mais de recueillir ce qui, dans ces théories, peut intéresser notre recherche, nous nous bornerons à choisir dans la théorie de la Relativité les éléments qui répondent à nos questions.

Commençons par prendre la notion relativiste fondamentale de système de référence.

Un système de référence, expression pour une fois claire, est constitué par l'origine des mesures qu'on désire effectuer, plus généralement par l'ensemble qui sert de base à ces mesures.

Einstein prend lui-même l'exemple d'un train en marche. Si on choisit pour système de référence le talus qui borde la voie, on dira que le train roule à cent kilomètres à l'heure dans telle direction. Si on choisit pour système de référence le train lui-même, on dira que le talus glisse à la même vitesse par rapport au train mais au sens contraire.

Et les Relativistes nous diront qu'il est indifférent de prendre pour base de nos calculs et de notre vision de la réalité tel ou tel système de référence. "Pourquoi, nous opposent-ils, dites-vous que c'est la bille que lance un gosse qui tombe sur le sol et non pas que c'est le sol qui monte toucher la bille ? Rien ne vous permet de choisir puisque le calcul est le même dans les deux cas. Rien n'est absolu. Tout est relatif dans l'univers".

Eh bien non, pour nous pauvres citoyens que nous sommes, prétendre que le sol avec la planète entière se soulève vers la bille est idiot. De même, en ne considérant que le train et la campagne, dire que c'est la campagne qui bouge et que le train reste immobile ne l'est pas moins.

Nous voilà bien partis. Mais ne nous effrayons pas.

Einstein lui-même dit que si un homme laisse tomber un objet dans un train en marche, cet objet décrira une droite par rapport au train et une parabole par rapport au talus devant lequel le wagon passe. Quelle est la vérité, la droite ou la parabole ? Mathématiquement on n'a aucune raison d'attribuer la vérité à l'une plutôt qu'à l'autre.

C'est confondre représentation et réalité.

Un vulgarisateur affirmait : "Vous faites tourner un seau plein d'eau dont alors la surface s'incurve suivant une génératrice à forme de parabole. Mais est-ce l'eau qui tourne ou l'univers qui tourne autour du seau immobile ?".

Dans ces conditions, la Terre peut de nouveau être considérée comme fixe dans l'espace et alors, au prix de calculs horriblement compliqués, on rendra compte de tous les mouvements du système solaire.

Nous éprouvons une gêne devant cette façon de concevoir la relativité des systèmes de référence. Partir de l'identité des mesures pour affirmer l'identité des faits nous semble un abus de logique.

Autre exemple que nous donne Einstein lui-même.

Un homme dans une cabine fermée ne voit rien de ce qui se passe à l'extérieur. Debout sur le plancher de la cabine, il lui sera alors impossible de dire si la cabine se trouve dans l'espace intersidéral en état d'accélération constante ou si elle se trouve posée benoîtement sur l'herbe. Et Einstein en conclut à l'identité de l'accélération et de la pesanteur.

Eh bien, nous, pauvres citoyens, nous en concluons simplement à l'identité d'effet de l'accélération et de la pesanteur. Que le bonhomme de la cabine mette le nez à la fenêtre, il ne lui faudra pas une seconde pour faire la distinction.

Complétons l'expérience à nos frais en lui offrant une bascule et en plaçant un observateur à distance qui ne connaîtra que le chiffre indiqué par la bascule au moyen d'un procédé de télécommunication.

S'il ne voit que le chiffre de soixante kilos, il lui sera impossible de dire si la cabine se trouve dans l'espace en état d'accélération constante ou si elle est simplement posée sur le sol terrestre ou si le bonhomme facétieux, en état d'apesanteur dans l'espace, repousse de ses mains le plafond de la cabine pour faire marquer à la bascule le chiffre 60 : preuve de l'identité de l'accélération et de la pesanteur et... de la force musculaire du bonhomme !

Encore une fois, nous ne mettons pas en cause les équations de la Relativité. Nous devenons simplement très prudents quant aux explications que les Relativistes nous en donnent.

Ils nous disent ainsi que le brave jardinier assis sur sa chaise en train de fumer une pipe est soumis à une accélération du fait de la pesanteur. Nous répondons que, pour nous, accélération signifie non seulement mouvement par rapport à un repère, en l'occurrence le sol, mais encore augmentation de ce mouvement. Le jardinier pèse sur sa chaise, ce n'est pas lui qui vous contredira. Mais allez lui dire qu'il est en état d'accélération constante !...

Sans compter avec une grande différence entre les deux cas. Une accélération rectiligne ne se conçoit pas sans transfert d'énergie alors que le brave jardinier n'en consomme pas du fait qu'il pèse. Accélération et gravitation produisent le même effet, c'est tout ce que nous pouvons dire. La force centrifuge aussi et sans dépense d'énergie si elle résulte d'une rotation constante.

L'évocation de la force centrifuge donnera à un Relativiste l'occasion de nous faire remarquer que la rotation d'un corps dans l'espace ne signifie rien si on ne considère pas le reste de l'univers.

Certes oui. Si, avant le commencement du monde, un créateur avait fait un cylindre par exemple, il n'y aurait eu aucun sens à parler de rotation, nous sommes d'accord. Mais qu'une moitié de ce cylindre soit mise en rotation par réaction avec l'autre moitié, nous aurons bien deux rotations opposées, que le reste de l'univers existe ou non.

Nous nous sommes plongés d'emblée dans la controverse pour montrer qu'il y a dans la façon de raisonner de beaucoup de présentateurs de la Relativité quelque chose qui nous gêne mais en même temps nous rassure car il s'avère ainsi que, sans être savants, nous devons pouvoir valablement discuter. Tirant la leçon de pareils exemples, nous allons essayer d'examiner certains points de la Relativité qui peuvent présenter une interférence avec notre recherche.

"La simultanéité n'existe pas dans l'univers. Elle ne peut exister que relativement à un observateur particulier. Vraie pour lui, elle sera fausse pour un autre observateur en mouvement par rapport au premier".

Pour le prouver, Einstein donne cet exemple : deux éclairs frappent la tête et la queue d'un train en marche. Un observateur placé sur le talus à l'instant où le milieu du train passe devant lui voit les deux éclairs en même temps. Il en conclura qu'ils étaient simultanés. Mais un autre observateur placé au milieu du train percevra du fait de sa vitesse, du moins théoriquement d'après la Mécanique classique, l'éclair de tête avant celui de queue. Pour lui les deux éclairs ne sont pas simultanés.

Et Einstein en conclut que la simultanéité n'existe pas en elle-même mais dépend de chaque observateur.

Nous, nous pouvons tout de même penser que l'observateur du train connaît sa vitesse et peut apporter à ses observations le correctif nécessaire pour lui permettre d'en conclure bel et bien à la simultanéité des deux éclairs.

"Mais, nous répondra-t-on, si c'est le train qui est immobile et le talus qui défile devant le train, par suite de la rotation de la Terre par exemple, ce sera alors l'observateur du talus qui, connaissant sa propre vitesse, conclura du fait qu'il a vu les deux éclairs en même temps que ceux-ci n'étaient pas simultanés. Vous voyez bien que la simultanéité n'existe pas par elle-même".

On sent qu'il y a quelque chose ne marche pas dans cette séquence de raisonnements. Voyons ! Réfléchissons.

La foudre fait du bruit, un choc. Un choc à la fois sur le train et sur la voie. Les deux bruits vont, à travers la substance du train, parvenir en même temps à l'observateur situé au milieu du train. Ils vont parvenir en même temps, à travers le sol ou l'air immobile par rapport au sol, à l'observateur du talus. Et tous deux en concluront bien que les éclairs étaient simultanés.

Alors pourquoi cela ne marche-t-il pas dans l'exemple d'Einstein ?

Parce qu'en réalité on n'optait pas totalement pour tel choix de système de référence. En somme on n'était pas assez relativiste.

Si on prend le train comme système de référence, il faut raisonner comme si le train était seul dans l'univers avec sa substance et son espace propre. De même si on prend le sol comme système de référence.

Alors les deux rayons lumineux parviendraient ensemble à l'observateur du train, tout comme ils parviennent ensemble à l'observateur du talus. La simultanéité est donc bien une constante dans les deux cas. Elle n'a donc aucune raison de se voir enlever sa réalité.

Que la simultanéité n'existe pas par elle-même est couramment contredit par les astronomes. Lorsqu'ils voient exploser une nova dont ils savent qu'elle se trouve à mille années-lumière, ils n'en concluent pas que cette explosion est simultanée avec tel événement politique survenu le jour même, mais simultanée avec l'événement politique survenu le même jour il y a dix siècles. Ils raisonnent bien par notion de simultanéité.

Et même s'il nous est impossible d'effectuer une mesure, ce n'est pas parce que nous ignorons cette mesure qu'un fait n'existe pas. De même ce n'est pas parce que nous ne pouvons pas distinguer deux faits qu'ils sont forcément une seule et même chose : gravitation et accélération par exemple. Il y a dans les explications de beaucoup de Relativistes une rémanence d'anthropocentrisme qui nous déconcerte.

Conservons donc bien sagement notre ancienne notion de simultanéité, même si elle soulève, elle aussi, des problèmes, car nous ne voyons pas quel avantage, aussi bien intellectuel que pratique, nous retirerions de sa négation. Si tel tait le cas, nous "décrocherions du temps" les événements et nous aboutirions au plus cocasse désordre. Les effets pourraient précéder les causes. Un homme pourrait avoir déjà vécu une époque qu'un autre s'apprêterait à vivre. Le premier pourrait donc, théoriquement, connaître d'avance la vie du second. On voit la source de complications que l'abandon de la notion de simultanéité provoquerait dans notre recherche de la vérité. Le bon sens doit toujours avoir le dernier mot.

Nous posons donc en principe que toute simultanéité est "en théorie" toujours reconstituable à la condition qu'il existe une liaison entre les événements. Cela ne peut être qu'à l'intérieur d'un même univers car un fait qui n'aurait aucune liaison avec lui, par définition, ne lui appartiendrait pas.

Bien entendu il est possible de concevoir d'autres univers que le nôtre et alors, mais alors seulement, en l'absence de toute liaison, la simultanéité avec ce qui se passe dans le nôtre n'aurait aucun sens.

Quelle importance ont ces considérations pour nos recherches sur le destin de l'homme ? Il n'est qu'un seul et même présent dans l'univers. On en verra les conséquences.

Nous revenons maintenant à la notion de systèmes de référence car elle a une grosse importance pour nous. Le choix des systèmes de référence n'est pas indifférent pour la pensée, même si mathématiquement il peut l'être.

Un être vivant sur la bille qu'on laisse tomber dans le train en marche la choisira nécessairement comme système de référence, mais il cessera aussitôt de le faire lorsqu'il connaîtra l'existence du train. Il cessera de prendre le train comme système de référence lorsqu'il connaîtra l'existence de la Terre.

Les hommes avaient choisi leur bille, la Terre, comme système de référence et regardé le firmament tourner autour d'eux pendant des siècles. Ils en avaient déduit toute une philosophie et tiré des arguments théologiques. Ils avaient même effectué certains calculs astronomiques exacts.

Mais, dès qu'ils connurent les dimensions réelles du système solaire, ils prirent ce dernier et quelques "étoiles fixes", le mot est d'Einstein, pour système de référence et leur façon de penser s'en trouva modifiée.

Cela ne nous empêche pas de simplifier certains calculs en faisant comme si le soleil tournait d'est en ouest, mais nous le faisons sciemment.

Lorsque nous connaissons notre Galaxie, nous la prendrons pour système de référence afin de déterminer par exemple la marche du soleil. Les étoiles ne seront plus fixes.

Et ainsi de suite.

La conclusion ? Nos systèmes de référence ne sont que provisoires et nous nous rapprocherons toujours plus de la vérité en prenant comme système de référence l'ensemble le plus important, le plus universel que nous pourrions découvrir.

Un système de référence total valable pour l'ensemble de l'univers est-il possible ? Nous laissons la question posée d'autant plus qu'elle est envisagée par certains savants. Il serait souhaitable qu'on y parvienne. Nous atteindrions là non un absolu - l'univers lui-même n'est pas un absolu - mais une base unique pour la suite de nos réflexions et de nos calculs. L'homme y gagnerait au surplus une confiance accrue dans les possibilités de sa raison.

Par une démarche semblable, nous devons situer notre conscience individuelle au sein d'une conscience universelle qui "l'alimente" et sans laquelle elle ne serait pas, plutôt que de faire de chaque personne un îlot séparé du monde, un îlot d'une solitude absolue.

Ceci admis, faute de pouvoir appréhender cette conscience universelle, nous ne pouvons prendre pour système de référence en tout ce qui concerne l'esprit que l'homme lui-même puisque l'exploration des espaces et des microcosmes ne fait que nous éloigner de lui et que lui seul nous apporte l'expérience de la conscience.

Mais cela ne nous autorise pas de faire comme certains, et non des moindres, qui, pour étudier l'homme, partent du niveau l'ordinateur, oubliant qu'avant tout les hommes, dont du reste ils font partie, sont des êtres conscients. Il ne faut pas s'étonner alors de la pauvreté de leurs conclusions et de leur désespérance.

Si, par contre, se forme un jour une supra humanité en tant que personnalité unique, alors, en vertu du principe énoncé plus haut, nous abdiquerons notre importance individuelle pour passer la primauté à cette humanité-là... qui ne sera autre que nous.

Est-il une notion plus relativiste que celle de la conscience ?

Pour expliquer la constante de la vitesse de la lumière, les Relativistes ont été amenés à affirmer que le temps ne s'écoule pas de la même façon pour des observateurs en mouvement uniforme l'un par rapport à l'autre.

Un observateur sur un mobile A verra l'horloge d'un observateur sur un mobile B s'éloignant de lui en mouvement uniforme retarder par rapport à la sienne. La conséquence logique est que l'observateur B voit l'horloge de l'observateur A accélérer par rapport à la sienne.

"Pas du tout, s'écrient les Relativistes. Chacun voit l'horloge de l'autre retarder sinon il n'y aurait plus de relativité entre eux".

De même ils affirment qu'un mobile est contracté du fait de son mouvement par rapport à un autre mobile pris comme référence. Mais inversement le corps de référence est contracté par rapport au premier.

S'il s'était agi d'apparences, comme deux voyageurs se voient mutuellement rapetisser au fur et à mesure qu'ils s'éloignent l'un de l'autre, nous n'y aurions trouvé aucun inconvénient.

Mais les Relativistes affirment qu'il s'agit bien d'effets réels. Là il y a contradiction et nous refusons de marcher.

Il est irritant d'entendre certains vulgarisateurs nous dire que, puisque tel est le résultat du calcul, nous devons l'accepter sans discussion, notre logique passant après. On se croirait revenu au Moyen Age. Un tel langage est grave et nous en perdrons notre confiance dans notre capacité de raisonner si nous ne nous rappelions que les mathématiques dont le fonctionnement est d'une sûreté parfaite, ne valent néanmoins que ce que valent les données qu'on manipule avec elles.

Toute la géométrie d'Euclide est bâtie sur un postulat de départ. Il n'est pas faux. Il n'entre en contradiction avec aucune réalité. Mais il n'était pas le seul possible et on a pu bâtir à partir d'autres postulats d'autres géométries qui se tiennent.

Mais on juge une théorie à ses fruits. Le calcul le plus savant couvrant des pages entières de formules hermétiques peut très bien aboutir à donner à la Terre un diamètre de quatre kilomètres. Pas besoin d'être mathématicien pour en conclure valablement que les auteurs du calcul se sont trompés au départ.

Qu'on veuille bien trouver une autre explication que cette contraction réciproque du temps et de l'espace, impossible du reste à vérifier expérimentalement, pour rendre compte de la constante de la vitesse de la lumière et autres phénomènes apparentés.

Par contre, nous admettons volontiers, mais avec un peu de méfiance maintenant, le ralentissement des horloges sous l'effet de l'accélération puisqu'une accélération implique un apport d'énergie. Une accélération n'a pas à tenir compte du reste de l'univers mais seulement de l'énergie fournie à un corps pour l'éloigner à vitesse accrue du corps de référence. On augmente ainsi la masse du corps accéléré et il n'apparaît pas contradictoire au contraire que le résultat en soit le ralentissement, par rapport à ce repère non accéléré, des mouvements de toute nature, y compris de celui des horloges.

On raconte l'histoire des jumeaux de Langevin. Ils ont vingt ans. L'un d'eux s'embarque dans un engin qui subit en direction de l'espace une accélération d'une longueur considérable puis revient vers la Terre grâce à une accélération en sens inverse suivie d'une accélération de nouveau dans le sens initial pour le freiner et lui faire toucher terre à vitesse annulée. Lorsqu'il débarque il n'a vieilli que de deux ans alors qu'il retrouve son frère jumeau les cheveux blancs et les mains tremblotantes.

Cette histoire tirée imperturbablement des calculs de certains Relativistes ne peut être vérifiée, mais elle n'apparaît pas contradictoire. On a pu satelliser des horloges atomiques aux fréquences ultra précises et ainsi les soumettre à des forces du genre de l'accélération et des vitesses déjà appréciables et observer un décalage du temps par rapport aux horloges témoins restées sur terre.

Une très forte gravitation provoque aussi un ralentissement des horloges. A la limite un rayon lumineux emporte avec lui l'instant présent comme le conserve également une gravitation infinie.

On peut discuter tel ou tel aspect de ces théories, les comprendre plus ou moins bien à l'instar même de pas mal de Relativistes, l'essentiel pour nous est de savoir que la Physique a par elle-même découvert que le temps et l'espace n'ont rien d'absolu.

Le résultat est d'importance. En reconnaissant un caractère relatif au temps et à l'espace, on élimine un obstacle absolu que d'aucuns opposaient aux notions ancestrales de réalités ne participant ni de l'un ni de l'autre.

La Relativité ne prouve pas l'existence de ces réalités. Elle ne les suggère même pas. Mais elle permet leur existence en tant que réalités scientifiquement possibles. C'est là une découverte qui nous ouvre une liberté de pensée inespérée voici seulement un siècle.

Il n'en reste pas moins que de telles réalités semblent à beaucoup difficiles à admettre. Certains tiennent cette notion pour du roman et nous accusent de faire un appel trop facile à une hypothèse invérifiable, sans le moindre commencement de preuve, ni d'exemple.

Pas d'exemple ? En voici un :

Il nous avait fallu faire un gros effort d'imagination pour concevoir un état d'apesanteur.

Depuis que le monde existe, nous avons en effet toujours vécu dans le champ d'attraction de la Terre. Jamais, au grand jamais, dans aucun pays, les gens n'avaient eu d'exemple qu'un corps lourd, tel un bloc de pierre, ne tombât pas si on le lâchait. Le contraire était précisément un miracle. Pour un homme de science du XII^{ème} siècle, si quelqu'un méritait alors pleinement ce titre, la lévitation ressortissait de la fable ou de la sorcellerie. Le monde ne pouvait exister sans haut ni bas. Dans le vide on ne pouvait que tomber.

Il a fallu l'avènement de l'astronomie moderne pour que, poussés par l'observation directe, les hommes en arrivent à se représenter un corps flottant dans l'espace. Et même maintenant la représentation de l'espace sans haut ni bas reste difficile, en dépit de tous les voyages effectués par les astronautes. On a beau retourner l'image du ciel étoilé, voir la Terre en haut... en haut justement. Ou alors s'imaginer la tête en bas... la tête en bas !

L'effort que nous avons à accomplir pour admettre des réalités en dehors de l'espace et du temps est encore plus considérable.

Notre univers est bâti sur l'écoulement d'un "continuum espace-temps". L'histoire du système solaire, l'histoire de la vie, l'histoire de l'homme, toute notre existence personnelle, tout ce que nous voyons, éprouvons, se déroule dans un espace et une durée d'expérience quotidienne sans la moindre exception. On comprend la difficulté terrible à concevoir autre chose.

Parce qu'il faut bien, pour édifier un système qui se tient, s'évader de la cage espace-temps, parce que très tôt les chercheurs mystiques ou les philosophes en eurent la conception, poussés par la logique de leurs croyances, il est heureux que la Relativité soit venue avec des méthodes rationnelles à base d'expériences nous prouver que le cadre espace-temps n'était pas cet absolu des débuts de la science, qu'il était au contraire fondamentalement remis en question et dans des proportions sans limite.

Encore une fois, la Relativité ne prouve pas l'existence de réalités ne participant ni de l'espace ni du temps. Mais elle les rend scientifiquement possibles et les place ainsi à l'abri des sourires "supérieurs". Une fois admise cette idée s'avérera féconde.

Nous avons conçu la conscience pure comme hors du temps et de l'espace par pure logique puisque aucun corps matériel ne vient lui fixer un moment et un lieu déterminés. La notion d'âme immortelle, donc non conditionnée par ces concepts-là, n'est pas tellement irrationnelle maintenant.

A ce propos, le moment est venu de réformer notre langage. Ne parlons plus jamais de réalités hors du temps et de l'espace, ce qui implique les notions dont nous voulons nous libérer, mais de réalités indépendantes du temps et de l'espace. Ce sera plus juste. Même arrêtée, une horloge fait partie du temps. Un être sans dimension réduit à un point ou, comme les croyants s'imaginent Dieu, occupant l'univers entier, évoque une idée d'espace. Il faut éviter de parler ainsi. Un langage exact facilite la compréhension des concepts difficiles.

Ces références à la pensée théologique nous donnent l'occasion de déplorer la séparation que la théologie a établie entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. Elle les a séparés par un abîme : d'un côté la matière, de l'autre l'esprit. Non seulement elle les a séparés mais elle les a opposés. Ainsi, sans le vouloir, elle a puissamment contribué à renforcer les théories matérialistes.

Le surnaturel ne s'appuyant sur aucune réalité tangible, constatable en permanence, mesurable, immédiatement prouvable, n'a pu paraître autrement qu'imaginaire, accommodable à toutes les fantaisies, au point qu'il a fallu en fixer les éléments principaux par une doctrine et des dogmes si on voulait bénéficier d'un ensemble de croyances logiques. Dieu par

exemple fut maniable à volonté et pris pour le justificateur des causes les plus opposées, parfois odieuses.

Le monde naturel, lui, est concret, résistant, permanent. Les hommes ont dû l'étudier avec méthode pour le connaître et le dominer. La densité du mercure est autrement plus rebelle à toute sollicitation que l'efficacité de la grâce dont débattirent longtemps les théologiens. Le monde de la matière s'est montré fondamental, ordonné, strictement logique. La science est née. Elle a chevauché de découvertes en découvertes et transformé notre vie. La médecine a guéri plus que les prières. La simple fraise a soulagé les maux de dents mieux que le cierge.

Il est remarquable que le croyant et le savant aient habité souvent le même homme sans se rencontrer.

Le résultat fut que le surnaturel devint synonyme d'irréel et perdit pour d'innombrables penseurs toute crédibilité.

Pire encore : lorsque le surnaturel et le matériel se rencontraient, c'était à l'occasion de miracles et cette rencontre se terminait toujours au désavantage du surnaturel si bien que le miracle devenait de plus en plus rare.

Or, nous le crions bien haut une fois de plus : il n'y a pas deux vérités, l'une matérielle, l'autre surnaturelle. Pas plus qu'une vérité philosophique et une vérité scientifique. Il n'y a qu'une seule vérité, qui n'a aucun besoin d'adjectif. Si un monde dit surnaturel existe, il peut l'être indépendamment de la matière, de l'espace et du temps, mais il ne peut l'être en dehors de notre raison et il doit être saisissable par la science.

Les plus fines perceptions sont l'apanage de notre cerveau. Notre cerveau peut donc et doit entrer en liaison avec les réalités dites surnaturelles si elles existent réellement, concerné par elles. Si Dieu existe, nous devons pouvoir le rechercher par des équations. Si l'âme est immortelle, ses coordonnées doivent être accessibles à l'expérience et faire l'objet de formules mathématiques d'où le terme "t" serait exclu. L'esprit tel que le conçoivent les croyants ne peut exister sans influencer la gravitation et l'étude de la gravitation doit déceler son existence. L'amour, pur sentiment, doit avoir une relation avec l'énergie. Il doit pouvoir se détecter sur nos balances...

Ce sont ici, on l'a compris, des images prises comme elles viennent, à titre de provocation, mais elles expriment un fond de vérité destiné à illustrer ce fait que nous affirmons certain de la logique la plus pure : la vérité est par définition unique parce que la réalité est par définition unique.

Les considérations relativistes sur l'espace et le temps, en nous dégageant d'un absolu abusif, ont le mérite de nous rapprocher de notions autrefois reléguées au royaume de l'imaginaire.

Pour Einstein, l'espace n'est pas le vide. L'espace ne se conçoit pas sans la matière et la matière sans champ de forces. La force majeure de l'univers est la gravitation. Tout objet matériel informe l'espace autour de lui, le courbe en quelque sorte. Et si un satellite tourne autour d'un astre, ce n'est pas parce que cet astre l'attire mais parce que cet astre incurve l'espace autour de lui de telle sorte que le satellite tend à s'en rapprocher, maintenu seulement à distance par la force centrifuge, force qui d'ailleurs n'a pas de réalité par elle-même, le mot exprimant simplement la tendance du satellite par son inertie propre à poursuivre un mouvement rectiligne qui l'éloigne de l'astre.

Hormis un champ de forces, la notion de vide ne correspond à rien. Cette affirmation des Relativistes rejoint l'idée que nous avons émise au début de cette étude, à savoir que le vide-néant n'existe pas et que l'espace est plein.

Mais il est une autre affirmation relativiste qui revêt pour nous une importance plus considérable.

Comme du fait de la gravitation il n'existe réellement aucune droite au sens euclidien du terme, l'univers est à la fois illimité et fermé sur lui-même.

Pour faire comprendre qu'il n'y a là aucune contradiction, Einstein donne cette comparaison. Sur une sphère, la Terre par exemple, un voyageur à deux dimensions peut marcher indéfiniment sans rencontrer aucune limite mais il n'en restera pas moins à la surface de la planète. L'espace est donc fermé sur lui-même et l'univers n'a pas d'extérieur, même s'il est en expansion, notion qui resterait encore à préciser.

Mais alors la question qui surgit immédiatement est de savoir si l'univers est une prison, autrement s'il constitue à lui seul toute la réalité ou s'il est seulement un univers de passage.

Si l'univers est fermé sur lui-même, si le néant n'existe pas, alors les événements tournent sans fin dans ses profondeurs et l'histoire peut se renouveler indéfiniment sans jamais aborder sur aucun rivage. Quelles que soient démesurées les distances, quelles que soient démesurées les durées, en fin de compte nous nous heurtons à une totale absurdité. Et cela nous ne pouvons l'admettre.

Pourquoi ? Parce que la logique est ainsi faite que nous ne pouvons accorder le moindre crédit à l'absurdité. Elle aussi, nous en avons l'intuition première, elle aussi comporte sa propre contradiction. Nous la rejetons d'une façon absolue.

Seule peut nous satisfaire l'hypothèse selon laquelle l'univers doit se concevoir comme un univers de passage, hypothèse qui a en outre l'avantage de nous donner une raison de plus de refuser le fameux argument de l'entropie.

Nous avons vu que, contrairement aux conséquences qui résulteraient d'une entropie croissante selon le second principe de Carnot, nous constatons que l'ensemble de notre monde marche non pas vers une dispersion totale mais vers une organisation de plus en plus poussée. Et cela s'explique beaucoup mieux dans le cas d'un système de passage car tout système de passage tend vers l'organisation qui facilitera le passage.

Cela signifie que l'univers, tel que nous pouvons le concevoir, aussi loin que puissent porter nos regards, notre imagination, notre logique, que le Grand Tout en somme des philosophes, n'est qu'une parcelle d'un au-delà qui le transcende et agit sur lui.

La comparaison spatiale n'est ici que pour l'image. Il s'agit de l'être bien entendu.

Adoptons cette hypothèse comme étant la plus sûre et nous verrons bien, elle aussi, où elle nous mènera. De toutes façons la notion d'un univers clos sur lui-même et seule réalité absolue ne nous mène à rien.

Autre découverte fondamentale aux conséquences considérables : la matière et l'énergie ne sont que deux formes d'une même réalité. Là pas de contradiction mais au contraire synthèse harmonieuse dont le triomphe s'est confirmé par la libération d'une énergie phénoménale.

Mais l'énergie nucléaire est aussi bien appelée à transformer notre vie matérielle et par là influencer grandement notre vie intellectuelle et morale qu'elle est capable, à l'inverse, d'interrompre le destin de l'humanité. Elle est à la fois notre plus grand danger matériel et notre plus grande chance matérielle car elle peut aussi bien nous détruire que propulser puissamment notre marche en avant.

Cette découverte a aussi des conséquences d'un autre ordre. Les astronomes ont été étonnés par la densité inouïe de certaines étoiles, les naines blanches, dont un centimètre cube pèserait sur notre Terre quelque chose comme dix mille tonnes. Partant de là, les astrophysiciens avaient prévu les étoiles neutrons battant de loin les naines blanches.

Lorsque l'énergie engendrée par les forces nucléaires agissant sur les particules formant l'étoile arrive à épuisement au stade du fer, aucune force ne vient plus s'opposer à la gravitation et l'astre s'effondre que lui-même. Une supernova illumine le ciel, projetant la majeure partie de sa substance dans l'espace mais le résidu central n'est plus qu'un bloc de neutrons.

Prévues par la théorie, ces étoiles neutrons ont été constatées grâce au phénomène pulsar. La densité y atteint des milliards de tonnes au centimètre cube.

Or le processus peut très bien se poursuivre et la matière en arriver à un état où n'existe plus aucun corpuscule. La matière s'est enfoncée dans ce qu'ils appellent "un trou noir" dont la phase ultime doit être tout simplement sa disparition de notre univers humain.

Pour la première fois s'établit une hypothèse physique selon laquelle la matière peut disparaître. Pour devenir quoi ? Pour aller où ? Les physiciens ne savent quelle réponse supposer à ces questions dont on s'interroge sur le sens même.

Mais pour nous l'essentiel est qu'apparaisse une raison physique de considérer notre univers humain comme un univers de passage. Nous n'en sommes vraiment qu'au début et nous pouvons prévoir d'autres phénomènes confirmant cette idée et nous permettant d'entrapercevoir des réalités indépendantes de la nôtre.

Comme la disparition donne à penser symétriquement à l'apparition et à un lien entre les deux, si nous poussons plus loin notre hypothèse, il y aurait lieu de concevoir quelque part, soit par un processus de vaste étendue et de durée considérable, soit par un processus explosif punctiforme, tel le Big Bang, l'entrée de la matière-énergie dans notre univers ou dans quelque autre.

La création de la matière a bien été envisagée par Hoyle. Mais celui-ci la concevait comme une création pure, ex nihilo, ce que nous savons absurde. Il faut accueillir cette idée mais en faisant surgir la matière d'une source indépendante de notre univers et qu'on ignore.

Ainsi se trouverait confortée la conception d'un univers de passage, momentanée certes, comme une onde stationnaire ou un tourbillon, mais momentanée à l'échelle de dizaines de milliards d'années.

On ne manquera pas de faire ici le rapprochement avec la conception religieuse selon laquelle le monde matériel n'est que transitoire et les humains que des passagers allant vers une autre destination. Vraiment l'idée d'intégrer le fait religieux à la recherche générale de l'humanité se révèle passionnante. Et nous n'en avons que plus de raison d'admirer le geste symbolique des astronautes d'Apollo lisant la Bible devant le panorama de la Terre dans l'espace.

Le grand mérite de la Relativité est de nous faire réfléchir, tous autant que nous sommes, sur nos idées de base, de les préciser, de les réformer au besoin et de pousser notre vision de l'univers entier au-delà de lui. Avec elle les concepts d'ubiquité, d'exterritorialité, d'autre monde, prennent une vraisemblance scientifique, encore qu'il faille se méfier soigneusement en pareil domaine des illusions trop tentantes.

Ainsi, conçue pour expliquer le monde matériel, la Relativité sert aussi l'esprit. Dans une certaine mesure elle nous délivre.

Mais elle n'a pas fini de nous faire réfléchir car, comme toute théorie, elle ne peut être définitive. On l'a bien vu pour celle de la gravitation. Elle demande elle aussi à être perfectionnée pour préparer sans doute une théorie encore plus générale, dans le sens de l'infiniment petit notamment, englobant avec elle celle des Quanta et celle en gestation du champ unitaire, car nous ne sommes et nous ne serons jamais qu'au début de nos découvertes.

Quant à nous, cette incursion au royaume de la Relativité nous apporte les enseignements suivants.

D'abord la nécessité de sauvegarder notre liberté de jugement. Ce serait une erreur de transférer aux théories et à l'opinion de nos hommes de science le caractère sacré que nous donnions naguère aux révélations de nos hommes de religion. Le rôle des spécialistes est de nous fournir les résultats de leurs recherches en nous indiquant les méthodes qu'ils ont employées pour y parvenir. Par la suite nous entendons y réfléchir nous-mêmes en en prenant les risques. Le sourire supérieur de certains d'entre eux quand un simple citoyen ose émettre une idée personnelle montre bien qu'ils entendent jouer à nos yeux le rôle d'oracles et penser pour nous. Nous affirmons au contraire que, là aussi, la réflexion supérieure est chose trop grave pour être abandonnée aux seuls savants.

En second lieu il faut rejeter l'idée selon laquelle la simultanéité n'existe pas dans l'univers. Mathématiquement elle peut se soutenir et encore. Rationnellement non. Que le temps passe plus ou moins vite dans un système que dans un autre n'empêche pas l'instant présent d'être le même partout, comme le point commun à toutes choses. La notion de présent peut même s'appliquer à tout le passé, le temps devant se diviser uniquement entre présent et avenir, le passé restant d'actualité, indestructible, inscrit dans les archives du présent.

Troisièmement, pour étudier un problème, on gagne à s'élever au système de référence qui l'englobe le plus largement. Cette consigne est valable pour tout problème de quelque ordre qu'il soit. En ce qui concerne le problème de l'homme, il n'est pas de trop de le placer dans l'ensemble de la vie et celle-ci dans l'ensemble de l'univers.

Quatrièmement, en enlevant au temps et à l'espace leur caractère d'absolus, la Relativité nous aide à nous libérer de leur tyrannie sans même pour cela faire appel à la métaphysique. La relativité de l'espace nous délivre de notre petitesse spatiale. Celle du temps de notre petitesse temporelle. Les réflexions pascaliennes qui sont fondées dans son contexte ne nous enferment plus dans une prison sans issue. Et nous pouvons espérer que notre science nous permette de conquérir d'une façon pratique et le temps et l'espace et donc la vitesse.

Cinquièmement, l'unification de l'énergie et de la matière nous donne déjà la clé de la puissance matérielle. Nous voilà en face d'un danger aussi grand que les promesses sont radieuses. Le devoir de prudence matérielle et d'accélération des recherches sur le psychisme de l'homme est plus qu'impérieux. Il devient véritablement vital et urgent pour l'avenir de l'humanité.

Enfin, la découverte d'une évasion vraisemblable de la matière hors de notre univers tel que nous l'observons et le concevons nous conforte dans l'idée selon laquelle celui-ci est un système de passage.

Contrairement aux affirmations de certains de nos maîtres à penser, nos horizons s'étendent bien au-delà de l'actuellement concevable.

Et maintenant nous allons survoler notre histoire d'un rapide coup d'aile telle que nous pouvons la concevoir maintenant.

Frémissements imperceptibles, subtiles condensations de loin en loin, gravitation qui s'ignore, aube des temps futurs à peine discernable pendant des durées immenses...

Ou fracas titanesque d'une explosion projetant une énergie fulgurante dans les espaces qu'elle déploie, gravitation colossale qui se dilue d'un seul coup dans l'immensité jusqu'à devenir presque irréaliste..

Ainsi, provenant d'un au-delà que nous ignorons, la matière-énergie fit son entrée dans ce qui sera notre univers.

Une nouvelle réalité venait d'apparaître, illuminée de conscience car nulle existence ne se conçoit sans conscience.

A des distances énormes, n'importe où, en désordre, des modifications d'espace qu'on peut nommer corpuscules, sans trop savoir à quoi ce mot correspond. La gravitation étant réduite à une décimale à perte de vue, il fallut un temps incommensurable pour qu'apparaissent les premiers tourbillons marquant les premiers rassemblements de corpuscules.

Comme un objet qui décrit une orbite est toujours freiné par les ondes de gravitation qu'il projette en spirales à la ronde et celles qu'il subit à son tour, les rassemblements s'accroissent jusqu'à ce que les premières interactions se mirent, plus ou moins directement, à former l'élément premier de notre univers, l'hydrogène.

A partir de ce stade, on sort de la préhistoire de la matière car la suite est dans ses grandes lignes connue. L'hydrogène se condensa lentement en amas de différentes tailles. Du fait que condensation et gravitation s'accroissent l'une l'autre, les amas les plus gros en arrivèrent le plus vite au degré de chaleur qui marque la formation de l'état de proto étoile. Selon nos yeux humains alors du fond des ténèbres commencèrent à s'illuminer les cieux.

Le processus est bien connu maintenant selon lequel la température de concentration en arrive au point où s'amorce la fusion thermo-nucléaire qui caractérise l'étoile et nous n'avons pas besoin de tracer ici les différentes voies de l'évolution stellaire avec leurs rebondissements successifs. Notre intérêt se concentre de préférence sur ces objets plus petits mais plus précieux pour nous qui se concrétisent autour de certains types d'étoiles : les planètes.

Voici donc maintenant cet univers à peu près tel que nous le connaissons. A vrai dire, "vu de loin", il s'agit plutôt d'un gaz de galaxies selon l'image d'Einstein.

Mais où se trouver notre galaxie à nous, les hommes ? Nous, les hommes... Il faut s'entendre maintenant sur ce terme. S'il est vrai que de nombreuses planètes ont pu engendrer la vie, s'il est vrai que sur beaucoup d'entre elles la vie a pu parvenir à un haut niveau intellectuel et affectif, alors le phénomène humain est répandu dans de vastes régions de l'univers. Et comme on a lieu de supposer que chaque humanité reste peu de temps sur sa planète, telle une étincelle à l'échelle des temps sidéraux, on doit se représenter le phénomène humain comme un scintillement à travers les cieux.

Mais en pratique, lorsque nous recherchons notre place dans le cosmos, nous ne pensons qu'à notre seule humanité à nous, les Terriens.

Dans ce gaz de galaxies il faut par la pensée nous plonger en nous rapetissant à grande vitesse. Et ce plongeon, se moquant bien des effets relativistes, nous fait passer à travers des flocons innombrables comme neige qui vole, flocons qui grossissent et s'éloignent jusqu'à

former ces gracieuses spirales sur fond de nuit comme cette magnifique nébuleuse des Chiens de Chasse. Voici approcher là-bas la nébuleuse d'Andromède, bien reconnaissable dans notre groupe local. Voici les nuages de Magellan et voici la nôtre, radieuse, la Voie lactée.

Mais ici encore nous nous trouvons en face d'un poudroiement de milliards d'étoiles entre des amas épars. Il nous faut plonger de nouveau en nous rapetissant pour voir défiler un feu d'artifice de soleils qui s'éloignent les uns des autres à des distances où ils n'apparaissent plus qu'en points lumineux. Où est-il notre soleil à nous ?

Nous le découvrirons près d'un bord de la Galaxie, dans une région où brillent des compagnons connus : Dénéb, Antarès, Véga, Altair, Arcturus, Sirius, Capella...

Le voici.

Maintenant qu'il est seul à rayonner dans la nuit alors que ses compagnons ont rejoint les autres points du firmament, il apparaît comme un astre splendide et, notre temps passant encore à vitesse accélérée, nous voyons tourner autour de lui, d'autant plus vite qu'elles en sont plus proches, ses neuf planètes illuminées comme des bijoux par le phare central. Mon Dieu, comme à côté de lui elles sont petites ! ...

Mais merveille ! Des points minuscules tournent aussi autour de la plupart des planètes et d'autant plus vite également qu'ils en sont plus proches. Et ce radieux cortège tournoyant s'avance majestueusement dans le vide.

Poursuivons encore notre rapetissement et ne nous plaignons pas : nous n'en sommes pas encore au niveau de l'électron ! Rapetissons-nous pour nous approcher de la planète numéro trois, planète bleue autour de laquelle tourne une petite planète grise, ballet curieux car la planète bleue décrit aussi un cercle étroit autour d'un invisible centre de gravité dans sa masse même, en opposition avec sa petite sœur.

Le croissant de la planète bleue grandit, prend des taches ocre et des stries blanches. C'est la Terre, la planète que nous aimons, notre patrie, notre seul refuge. Qu'elle soit petite, nous savons maintenant que cela n'a aucune importance. Désormais, nous n'allons nous occuper que d'elle, que d'elle seule. Cette vision de la Terre dans l'espace n'est plus imaginaire, puisque tel est le spectacle qui s'offre maintenant aux yeux des cosmonautes qui vont explorer la Lune et les planètes.

L'histoire de la Terre, nous l'avons déjà racontée jusqu'à l'avènement de l'homme mais il n'est pas inutile de la résumer, elle aussi, afin de mieux la poursuivre dans certains de ses développements qui nous intéressent au plus haut point. Si nous abordons la planète au moment où se forment les calottes polaires et les océans, nous voyons en accéléré se troubler la surface des eaux. La soupe biologique primitive que provoque l'action des agents naturels sur les corps minéraux s'anime bientôt et ce sont d'innombrables êtres de toutes tailles, de toutes formes, de toutes couleurs qui se répandent dans les océans, prennent d'assaut les continents, les couvrant de larges plages de verdure et les peuplant d'insectes, d'animaux et d'oiseaux.

Les espèces bouillonnent, explosent, s'éteignent. Les fonds marins se couvrent d'épaisses couches de cadavres blancs qui se plissent, se craquellent, surgissent des eaux, s'entre-frappent, s'effondrent, s'érodent. Les glaces recouvrent des continents puis se retirent laissant s'avancer la flore et la faune des tropiques, puis reviennent, puis repartent. Et les êtres vivants résistent à tout, se renouvellent sans cesse en se perfectionnant, se sélectionnent les uns par les autres, s'adaptent à toutes les fortunes comme à toutes les détresses.

Et nous arrêtons l'accélération au stade des animaux supérieurs, à cette époque bénie où la vie conquérante est prête à engendrer l'homme, son chef-d'œuvre, n'est-ce pas ?

En ce temps là, l'évolution du système cérébral avait atteint chez les animaux supérieurs un perfectionnement qui les faisait accéder à une réelle intelligence et les dotait d'une conscience capable de dépasser leur propre individualité.

L'intelligence leur rend des services considérables en leur faisant éviter, par le traitement de leurs souvenirs, les choix malheureux par simulation de ce qui pourrait leur arriver de fâcheux s'ils agissaient selon leur impulsion première.

Un lapin ne mangera pas n'importe quelle herbe qui le tente si cette herbe a provoqué chez lui de la douleur. Nous avons tous l'expérience du chat qui stoppe soudain sa précipitation vers un oiseau en cage parce qu'il a reçu une correction chaque fois qu'il l'a fait. Le jeune tigre ne montera pas sur telle sorte de branche si antérieurement il a été précipité sur le sol ou dans l'eau par suite de sa rupture.

Or qui dit ne pas faire ce qui plairait immédiatement commence à parler de morale, morale frustrée peut-être au niveau dont nous parlons, mais morale déjà. Et cette morale peut ne pas être totalement égoïste car une marmotte qui s'est vu enlever un petit par un rapace aura vraisemblablement moins tendance à se prélasser quand sa progéniture s'éloignera un peu trop.

L'expérience, bien vite acquise par les jeunes, renouvelée pour les adultes, leur enseigne un comportement dans leur intérêt individuel et collectif parce que leur intelligence est capable de l'intégrer. A ce niveau déjà, morale et intelligence sont inséparables.

Par l'intelligence les oiseaux ont appris à se construire des nids, les abeilles à bien disposer leurs rayons, les castors à édifier des huttes spécialement conçues pour déjouer les surprises.

La sélection naturelle est ici dépassée. La simulation intérieure a pris la relève. La conscience éclaire la réflexion. Long peut-être sera l'apprentissage. Des milliers de générations criblées d'échecs seront sans doute nécessaires mais le résultat sera là : les termites sauront bâtir leur demeure selon les nécessités de la ventilation. Pourquoi vouloir à tout prix porter cette réussite au compte d'une sélection aveugle et coûteuse alors que l'intelligence consciente coupe court à d'innombrables éparpillements ?

Il est irritant d'entendre certains naturalistes parler encore de mécanismes acquis une fois pour toutes par les individus d'une espèce et qui se répètent indéfiniment, ne varietur.

On voit mal un castor surgissant d'une portée et se mettant d'un seul coup à barrer une rivière et à construire une hutte avec une entrée sous l'eau pour la dissimuler aux prédateurs.

Nulle mutation ne peut expliquer pareil développement.

Il a bien fallu que l'espèce apprenne progressivement par des expériences comportant des ratages innombrables mais aiguillonnée par la nécessité, l'urgence et la peur, ce qui chez les humains s'appelle un métier.

Que l'apprentissage soit fort long, qu'il soit impossible de mesurer un degré appréciable de perfectionnement d'une génération à l'autre ou de cent générations à cent autres, n'autorise pas à parler d'un mécanisme imbécile acquis une fois pour toutes.

Le mimétisme qui nous étonne par la variété des couleurs et des attitudes qu'il met en œuvre est plus facilement explicable par l'intelligence que par le jeu des probabilités.

La suppression par la sélection des insectes et des mammifères de couleur rouge sur le vert des prairies est parfaitement logique. Mais ne soyons pas trop méprisants pour eux car un minimum de jugeote suffit à l'être vivant pour se placer là où il aura le micro sentiment qu'on le voit le moins. L'écureuil n'a pas besoin d'attendre la sélection naturelle pour se cacher derrière une branche. La peur a certainement joué un rôle puissant dans le développement de la lucidité.

Cette conscience que nous avons dû, dès l'origine, attribuer de plus en plus claire aux êtres vivants au fur et à mesure qu'ils se perfectionnaient, en arrivait à cette époque à déborder de l'individu sur les autres. L'égoïsme commençait à faire place à l'altruisme par les deux voies que nous avons déjà reconnues : la voie de la perception de l'intérêt collectif aboutissant à la constitution de sociétés ayant leur chef ou leur reine, leurs classes sociales, leurs sanctions, leur organisation de guerre, et la voie de l'instinct maternel assurant le bien-être et le développement d'une progéniture de plus en plus rare et précieuse qui, du fait même de son

perfectionnement, nécessite une formation plus longue et ne peut se passer de soins et de protection.

L'instinct maternel se doublait de l'instinct paternel et de cette concordance des couples se constituaient rendant ainsi un meilleur service à la descendance.

Bien plus, certains couples subsistaient une fois les plus petits dispersés, réalisant ainsi une sorte d'amitié avant la lettre. La sexualité qui avait tant fait pour rendre le partenaire perceptible débordait de la jouissance égoïste pour faire prendre conscience de l'avantage et du bien-être qu'apportait la présence de "l'autre".

L'homme pouvait venir : tout était prêt pour le recevoir. Il n'avait pas grand-chose à inventer pour faire ses premières conquêtes. La transition en douceur remplace aujourd'hui le saut métaphysique qu'il nous fallait accomplir de l'animal à l'homme pour ménager notre grandeur. L'araignée, le castor, le termite, l'épinoche, le pingouin, le singe pourraient sourire d'entendre le premier homme proclamer partout qu'il était le dépositaire de l'intelligence et que c'était lui qui avait tout inventé. En fait il n'inventa vraiment que les esprits et les dieux.

La transition est si continue qu'on retrouve dans les sociétés d'aujourd'hui les mêmes caractères généraux que ceux des sociétés animales avancées et les mêmes comportements individuels envers le milieu naturel comme envers autrui, y compris, et même y beaucoup compris, envers le sexe opposé.

La mutation qui fut à l'origine de la race humaine concernait-elle une lignée entière ou un seul couple ?

Il est impossible de répondre. Cependant nous savons par un nombre considérable d'exemples que le premier parvenu a tendance à éliminer aussitôt ses concurrents. Les premiers hommes furent sans doute peu nombreux et peut-être réduits à quelques croisements d'individus.

Les penseurs ont beau jeu à démontrer la probabilité infime que l'espèce humaine vit le jour. Il suffit de partir d'une donnée de loterie pour enclencher un calcul magistral. On vérifie le calcul mais la donnée reste intouchable.

Nous savons au contraire que par une lignée ou par une autre, à condition que le milieu reste favorable pendant un temps suffisant, inévitablement devait apparaître un jour ou l'autre cet être doué des immenses possibilités que lui donnerait un encéphale puissamment développé.

La probabilité d'apparition de cet être-là grandissait eu cours des millénaires, n'en déplaise aux amateurs de loterie. En étudiant la progression des espèces animales, ils auraient bien dû s'y attendre.

C'est en effet de possibilités accrues qu'il faut parler à propos de l'homme si on le compare à ses prédécesseurs, possibilités qui allaient centupler au bas mot toutes ses facultés : agressivité, ruse, amour, aversion, sociabilité, méchanceté, représentation mentale surtout, grâce à une intelligence plus vaste et à une affectivité plus vive et profonde.

La conscience animale s'illumine jusqu'à cette lucidité supérieure qui fera les héros et les bandits, les créateurs et les destructeurs, les généreux jusqu'au sacrifice de soi, les égoïstes jusqu'à l'immolation des autres à leur intérêt ou même à leur plaisir, les poètes, les aventuriers, les dépasseurs d'impossible, les gangsters, les conducteurs de peuples, les prophètes, les philosophes, les savants.

Le pouvoir de représentation cérébral prendra chez l'homme une extension énorme. Créateur d'images et d'histoires à volonté, incapable encore de distinguer nettement entre l'imaginaire et le réel, l'homme va tout d'abord laisser tourner son imagination en roue libre pendant des millénaires, inventant des mondes au gré de ses impulsions, se fournissant des explications à bon compte, projetant sur les êtres vivants et les êtres inanimés qui l'entouraient le reflet de sa propre personne.

Il inventa ainsi les esprits, les démons et les dieux. Il accorda une âme au moindre caillou. Il attribua un esprit semblable au sien au vent qui hurle, à la foudre qui claque, aux vagues qui, tour à tour, bercent ou mugissent.

L'explication religieuse fut bien la première à venir à l'esprit pour répondre aux premiers pourquoi de son existence. La religion doit donc prendre place, et sans contestation possible, dans l'histoire de la recherche humaine et sans discontinuité aucune depuis l'invention du premier esprit jusqu'à la gestation de la théorie du Champ Unitaire.

Le premier "parce que" répondant au premier "pourquoi" désintéressé marque le tout premier pas de la science. Bien entendu, ce mot doit être pris dans sa totale extension.

Mais la réalité ne confirmant pas toujours les explications, il a bien fallu que l'imagination tournant en roue libre et avec quelle fougue finisse par embrayer peu à peu sur le concret. Et le jour où cet embrayage fut total, le jour où le premier arpenteur mesura des longueurs, ce jour-là naquit la géométrie, le jour où le premier philosophe se mit, plus ou moins consciemment, à organiser ses pensées, ce jour-là naquit la logique, le jour où un astrologue se mit à évaluer des durées de révolution astrales avec un sablier, ce jour-là naquit l'astronomie, le jour où un alchimiste prit une balance pour peser un corps avant et après sa réaction avec un autre, ce jour-là naquit la chimie.

A l'opposé, une fois acquise cette puissance mentale, l'erreur, le mal, le crime, eux aussi, atteignirent des ampleurs inconnues dans le monde animal et la capacité de souffrir devint chez nous terrible.

Et c'est cette souffrance qui fut et reste encore le moteur de l'évolution, en attendant le relais de l'intelligence. On ne le soulignera jamais assez.

Ainsi, de l'animal, l'homme a hérité la loi de la Jungle.

Il est plus naturel à deux chiens de se disputer un os que de conclure un accord attribuant à chacun une part d'os équitable. L'état de lutte fut dès l'origine l'état naturel entre les individus, l'état de conflit, l'état naturel entre les familles, l'état de guerre, l'état naturel entre les tribus et les cités. Sans qu'il faille entendre par là une continuité de combats mais plutôt un processus habituel de réactions entre groupes sociaux.

L'état de guerre n'a pas à se convenir. La paix au contraire ne peut être que le fruit d'une entente, au moins tacite.

Dès lors que l'espace ne sépare pas les cités, dès lors qu'elles sont en contact par l'eau, la chasse, les terres fertiles, les lieux sacrés, les femmes, la guerre est inévitable. L'état de paix résultant le plus souvent de la pression d'un vainqueur restera toujours soumis aux fluctuations économiques et démographiques et ne pourra être que précaire. L'histoire ne sera qu'une succession de guerres et de paix jamais définitives. Heureuse époque où le monde occidental, après une longue série de guerres, put jouir pendant deux ou trois siècles de la paix romaine.

La loi de la Jungle, celle de l'égoïsme, a-t-elle disparu ? Oh que non ! Regardez ce qui se passe autour de vous et regardons en nous-mêmes.

Comment fonctionne encore l'économie ? Par pure transposition de la loi de la Jungle dans les relations commerciales. Chaque individu ou chaque groupe commercial ne vise que son propre intérêt, exclusivement. De ce fait, il entre nécessairement en concurrence avec les autres dont il s'agit de tirer le maximum de profits s'ils travaillent pour vous, même en leur accordant le salaire qui facilitera le mieux leurs services. En concurrence avec les autres qu'il s'agit d'éliminer du marché ou de contenir pour le moins si leur activité a pour effet de réduire vos profits à vous.

Le capitalisme n'avait pas besoin d'être inventé. Il est l'aboutissement naturel d'une économie qui s'est constituée toute seule.

L'essence de l'économie libérale, autrement dit, et, sans vouloir donner un sens péjoratif à ce terme, de l'économie d'égoïsme, réside dans le principe de la relativité des contrats. X vend à Y un produit déterminé ou un service. Y n'a pas à savoir comment et à quel prix X est

possesseur de ce produit ou est capable de fournir ce service, s'il s'enrichit ou s'il se ruine. Cette question est pratiquement ignorée de Y. Et Z, l'acquéreur de Y agira de même. A chacun de se débrouiller contre les autres.

Tel un équilibre écologique s'établissant de lui-même par intégration statistique des naissances et des morts, des sauvetages et des meurtres, des intempéries et des périodes de temps favorable, tel se crée un équilibre de marché. Equilibre dans l'un et l'autre cas toujours précaire, toujours à la recherche de lui-même, toujours remis en cause, soit brutalement, soit par fluctuations plus ou moins régulières.

Il en résulte une lutte qui, comme dans la jungle, élimine des moins forts, les moins travailleurs, les moins rusés, dans l'ordre supérieur les moins intelligents, dans l'ordre inférieur les moins rapaces.

Un petit nombre de réussites a pour contrepartie un nombre considérable de situations pénibles, d'échecs, de ruines et de souffrances silencieuses d'entreprises individuelles ou collectives qui disparaissent de la scène de telle sorte que celle-ci n'apparaît peuplée que d'heureux.

Comme dans la Jungle, la résultante d'ensemble est indéniablement le progrès mais à un prix qui, sans être celui de la Jungle, reste encore terriblement lourd. Et ce prix, il faudra le payer tant que l'économie et la politique resteront à base de conflits au lieu de s'édifier sur la motivation du bien général.

Car c'est bien une lutte égoïste que la concurrence entre fabricants, entre commerçants, entre producteurs, comme entre personnages politiques qu'il s'agisse d'égoïsme personnel ou d'égoïsme de groupe. On lutte à qui prendra aux autres le plus de clientèle, en recherchant ses besoins, ses préférences, en flattant ses goûts, sa vanité, en tablant même sur sa bêtise. Et cette lutte ne fait que s'aggraver au fur et à mesure qu'on s'éloigne de l'individu.

De fait, au niveau des commerçants, artisans, petites entreprises, la loi de l'Homme est encore très forte et tous les moyens ne sont pas admis. La lutte se tempère d'humanité et la motivation principale n'est pas toujours le profit mais souvent l'accomplissement d'un métier ou d'une fonction qui valorisent l'homme.

Par contre, au fur et à mesure qu'il étend son emprise et prend de la puissance, le groupe se dépersonnalise et la lutte devient sans égard pour le sort de l'individu, seule pouvant faire contrepoids la masse. Mais la masse aussi emploie la loi de la Jungle sans égard pour les individus qu'elle peut ou même qu'elle doit par tactique politique écraser.

Un petit patron hésitera souvent à renvoyer son ouvrier ou il s'arrangera pour qu'il n'en souffre pas trop. Ce sera un homme. Mais un conseil d'administration à Londres va-t-il se soucier de son agence de Johannesburg qu'il congédie ? Peu de rapports humains existent entre des deux. Seule l'intervention d'une puissance plus forte, une législation sociale par exemple, assurera un minimum de décence à l'élimination en question.

Et lorsque nous arrivons au niveau des nations, indépendantes les unes des autres en principe, la loi de la Jungle sera la loi suprême.

Point n'est besoin d'apporter ici le moindre exemple. Au prix de combien de guerres s'est fait un pays, en plus de ruses diplomatiques, de pressions économiques, de marchandages, d'intimidations, de trahisons ?

On oublie trop souvent que, de niveau en niveau, la marche ascendante de certains hommes ne fut, dans l'histoire, que le résultat d'une sélection par la ruse, le mensonge, la fourberie, la violence au détriment de la valeur personnelle.

Machiavel scandalise. Il faudrait au contraire le louer d'avoir décrit tout net la mentalité des hommes politiques et militaires qui veulent parvenir à tout prix à leurs fins. Sous une hypocrisie feignant la loi de l'Homme, une loi de la Jungle sévit dans mainte situation et à tous étages annihilant morale et bonne foi. Seul compte le succès, fût-il dû aux moyens les moins avouables pourvu qu'ils restent cachés.

On ne s'étonnera pas que la loi de la Jungle sévisse également à pas feutrés dans une institution faite précisément pour l'éliminer, la Justice.

Autrefois, le bandit de grands chemins portait cheveux hirsutes et haillons et il s'embusquait derrière les haies pour guetter et détrousser les voyageurs. Son homologue d'aujourd'hui porte col de chemise et manchettes à jumelles d'or et il connaît admirablement les lois. Il faut avoir vu avec quelle habilité certaines fripouilles savent faire chanter leurs victimes par la menace des lois sous lesquelles elles les ont poussées et au besoin les estoquer devant les tribunaux pour se rendre compte que là aussi depuis la Jungle rien n'a changé. Tant que la Justice restera aussi archaïque, il arrivera que des juges donnent raison au tendre agneau contre le méchant loup, ignorant qu'au sortir du prétoire l'agneau rejettera sa toison et le méchant loup s'effondrera de désespoir.

Faut-il crier à l'exagération ? Pas tellement. On dira que les avocats sont tout de même là qui rétablissent un certain équilibre et que, lorsqu'elle est libre, la Justice ne fonctionne pas trop mal.

Nous ne sommes pas d'accord. La confiance et la bonne foi qui simplifient et agrémentent si puissamment les affaires deviennent un danger devant bon nombre de prédateurs, et, faute d'avoir pris des précautions qu'exige encore une mentalité de Jungle, faute d'adopter cet esprit juriste qui complique et alourdit tant les affaires, faute d'avoir acquis la méfiance des loups et la prudence des serpents, vous courez un grand risque de perdre devant les tribunaux. Tant que ceux-ci ne pourront "sonder les reins et les cœurs", ils ne rendront qu'une justice superficielle. Les injustices flagrantes ouvertes, suscitant la réprobation générale, seront pour la plupart évitées et l'on n'en soulignera jamais assez le bénéfice. Mais la justice envers qui est sincère et de bonne foi, envers l'homme droit qui a fait confiance et s'est trouvé piégé, sera difficilement rendue. La loi, c'est la loi. En face de certaines fripouilles, il faudrait se faire escorter en permanence par un avocat.

Lorsqu'on passe de l'individu à la collectivité, on découvre une société qui s'entredéchire à coups de lois et de procédure. Le législateur, personnage mythique recouvrant bien souvent une entente entre politiciens et juristes, part en guerre tantôt contre telle classe ou telle profession, tantôt contre telle autre, parce qu'il faut toujours des boucs émissaires.

L'art de gouverner se réduit souvent à l'art de suivre et de satisfaire la foule. Mais cette foule, certains excellent à la manœuvrer et à jouer de son impulsivité, sachant très bien que l'âge mental d'une foule est très inférieur à l'âge mental moyen de ses membres et que son impulsivité est l'inverse.

L'individu qui hurle avec la foule pour faire pendre un "coupable" fondrait en larmes si, seul avec lui, il avait mission de l'exécuter.

C'est pourquoi jamais un homme digne de ce nom ne se laissera entraîner sans réflexion par la foule. Systématiquement méfiant, prévenu de la part grégaire de lui-même, il prendra le parti inaltérable de s'enfermer seul dans sa chambre ou de s'isoler sur une montagne pour s'interroger loyalement et revenir dans la foule fort d'une opinion personnelle inébranlable.

Un homme digne de ce nom cultivera toujours, selon le mot si évocateur de Jean Rostand, "un rhéotropisme négatif" pour contrebalancer chez lui une tendance moutonnaire trop facile et parvenir avec moins de peine à une attitude exacte.

La tragique des révolutions tient à ce qu'elles ne sont pas des manifestations d'hommes mais des déferlements d'éléments comme une tempête ou un raz-de-marée. Alors on se livre aux plus cruelles injustices au nom de la justice, aux destructions au nom d'une construction nouvelle, à l'écrasement de l'individu sous la masse au nom de la liberté. La loi de la Jungle agit alors par effets de foules et c'est seulement la tornade passée que l'homme civilisé pourra de nouveau reparaître.

Comme aux ères géologiques antérieures, de nos temps aussi la loi de la Jungle coûte cher, terriblement cher. Que de gâchis dans une révolution pour obtenir, et pas toujours, un

perfectionnement social ! Et combien on déplore le manque de ce peu d'intelligence qui à frais minimes aurait obtenu le même résultat.

Nous n'avons cité ici aucun exemple. En était-il besoin ? Que la Jungle existe encore, qui en douterait ? Elle est flagrante, criante. Mais ce qu'on remarque moins, c'est l'avènement progressif de la loi de l'Homme. La découverte d'un vaccin dans le silence d'un laboratoire fait moins de bruit qu'une émeute.

La loi de l'Homme est née dans le premier nid, lorsqu'une mère s'est mise à protéger sa progéniture, lorsque le premier mâle a cédé sa nourriture à sa femelle, lorsque des vivants se sont rassemblés pour se protéger et se sont trouvés bien d'être ensemble.

La loi de la Jungle est la fille maudite de l'égoïsme et de l'ignorance mutuelle. Elle cesse dès que des êtres se découvrent une solidarité d'intérêts et d'affection. La paix s'instaure dans une famille sous l'autorité du paterfamilias. Les familles ne se font plus la guerre lorsqu'elles se trouvent unies en une tribu centralisant les intérêts communs, les coutumes communes, les ambitions communes, les croyances auxquelles toutes participent.

Les tribus se battent parce qu'elles sont indépendantes et en concurrence. Un accord seul leur permet de vivre en paix mais paix toujours fragile. La véritable paix régnera entre elles lorsqu'un roi les unira sous son sceptre.

Les nations groupent aujourd'hui les anciennes provinces et, par exemple, la paix n'est plus menacée, entre la Bourgogne et l'Ile de France.

Un degré de plus et le monde sera centralisé sous un gouvernement unique et les milliards et milliards de dollars de dépenses des nations actuelles en armement seront disponibles pour des réalisations dont bénéficiera l'humanité entière.

Quand nous voyons apparaître des nationalismes virulents chez des peuples neufs, nous le comprenons et les excusons. Mais quand nous voyons des nationalismes bornés persister chez des peuples évolués comme la France, nous ne pouvons qu'en être attristés.

Ne pas vouloir céder une miette de son indépendance alors que le monde marche vers l'unité planétaire, que ce terme est celui-là même de l'évolution, qu'il s'agit là de la seule protection que nous puissions avoir contre une guerre d'anéantissement, ne peut être que l'effet de la misère de certains esprits qui ne font pas honneur à notre pays, pas plus que d'autres esprits tout aussi rétrécis ne font honneur aux peuples civilisés.

On se demande alors quels ravages et quels flots de sang seront encore le prix de souffrance qu'il faudra payer pour en arriver à l'union mondiale, à défaut de cette intelligence qui, pourtant, se trouve aujourd'hui à la portée d'un grand nombre.

L'humanité est en train de jouer une partie de mort ou d'avenir grandiose et des imbéciles, au sens le plus fort du terme, ne s'en rendent pas compte.

C'est à désespérer de la sélection qui trop souvent gouverne en négatif le choix des dirigeants.

Il n'empêche que la loi de l'Homme progresse comme a progressé l'homéothermie, apanage réservé au départ à des animaux fragiles, passant presque inaperçus, véritables idéalistes de l'évolution alors que la poïkilothermie faisait si bien ses affaires.

Curieux mélange aujourd'hui que ce mélange de la loi de la Jungle avec la loi de l'Homme

Deux messieurs se rencontrent dans un bureau. Ils se saluent aimablement en gens civilisés. L'un s'efface devant l'autre en homme courtois. L'autre offre au premier un verre dans un geste qui peut s'interpréter comme déjà amical. Ils suivent la loi de l'Homme.

Mais ils se mettent à parler d'affaires. L'un annonce à l'autre que s'il ne lui cède pas ses actions, il lui coulera son usine. La loi de la Jungle a reparu.

Et des hommes d'affaires peuvent courtoisement annoncer à de malheureux débiteurs la saisie de tous leurs biens, tels des requins sautant sur un collègue blessé pour n'en plus laisser un morceau alors qu'un homme digne de ce nom s'arrangerait au contraire pour l'aider. Les difficultés des autres, les faillites des autres, que de belles occasions pour faire fortune !

Et l'on assiste aussi bien sur le même champ de bataille à des égorgements de soldats et à un dévouement sans bornes de médecins pour sauver amis et ennemis.

Celui qui vit le monde des affaires, celui qui assiste à certaines réunions de sociétés, à certains rassemblements politiques, celui qui connaît l'âpre lutte pour les meilleures places au moyen de procédés de délation, de calomnies doucereuses, d'amitiés fictives, celui-là sait que règne encore la loi de la Jungle et parfois jusqu'à l'égoïsme le plus crasseux.

Il est heureux dans ces conditions que la loi de l'Homme progresse et impose au moins un simulacre de justice et d'équité. L'obligation d'hypocrisie évite souvent le pire.

La loi de l'Homme est en fait regardée carrément comme une gêneuse dans certains milieux. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire : "Il fait du sentiment. C'est très grave en affaires !" Ou encore : "Il m'a aidé. Je ne peux pas lui faire ça. Dommage parce que j'aurais eu une belle occasion d'en profiter". Encore que sur le chapitre de la reconnaissance, il y aurait beaucoup à dire, en affaires comme en politique.

Nombreux sont ceux qui proclament : "C'est très mauvais d'être en affaires avec des amis ou des parents. On ne peut pas agir comme il faudrait". En effet, dans la Jungle il n'est que des étrangers. Mais beaucoup ne s'embarrassent pas pour si peu : "Pas de sentiment : les affaires sont les affaires !". Pour ces requins, il n'y a pas de frères ou d'amis qui tiennent. Et ce seront les premiers à mendier les sentiments humains s'ils se retrouvent du mauvais côté.

En vérité, la loi de la Jungle disparaît lorsque se nouent des liens d'humanité. Alors il n'est plus de conflits. Il n'est que des problèmes qu'on résout dans un esprit de coopération. La situation peut même être inversée, chacun craignant de ne pas être assez juste. Pour prétendre que dans ces conditions l'économie ne pourrait marcher, il faut avoir un cerveau d'australopithèque.

En fait, la transition de la loi de la Jungle à la loi de l'Homme s'opère sans discontinuité. La solidarité contre le danger, la souffrance partagée, les besoins communs, y compris ceux des plaisirs, la peur devant la mort, la curiosité mutuelle, les échanges fructueux, les coutumes, nombreux sont les facteurs de constitution de groupes, et les éléments de ces groupes, à partir de la solidarité, en arrivant souvent à l'amitié et à l'amour.

C'est là, la deuxième voie de l'altruisme, la plus authentiquement humaine, celle où on donne pour la joie de donner sans rien exiger en retour.

Telle est la loi de l'Homme dont nous avons beaucoup parlé sans éprouver le besoin de la définir. Le moment est venu de savoir à quoi elle correspond.

Lorsque Rudyard Kipling inventa l'expression "Loi de la Jungle", il ne prétendait pas désigner un code mystérieux que suivraient les animaux entre eux. Il employait simplement une expression commode pour dépeindre globalement le comportement des animaux selon leur total égoïsme, le plus fort dévorant le plus faible, le plus rusé ayant raison du moins évolué, le chanceux éliminant le malchanceux, sans qu'intervienne jamais le moindre sentiment.

Lorsque nous employons le terme de "Loi de l'Homme", nous utilisons aussi une expression commode pour dépeindre globalement le comportement d'êtres conscients de ce que ressentent leurs semblables et réagissant toujours à la recherche des solutions intelligentes et heureuses pour tous.

La loi de l'Homme a pour fondement l'altruisme mais ici il faut s'entendre sur le mot.

On présente généralement l'altruisme comme un renoncement volontaire et difficile à son propre intérêt, renoncement exigeant un idéal qu'on s'est forgé noblement mais sans obligation et qui disparaîtrait s'il cessait d'être soutenu.

Nous ne l'entendons pas ainsi. Ou plutôt cet altruisme, nous allions dire artificiel, nous le considérons comme le précurseur, très beau d'ailleurs, du véritable altruisme qui, lui, n'aura pas besoin de volonté pour le soutenir parce qu'il sera naturel.

Si la conscience de l'individu déborde sur les autres, si une conscience mutuelle unit un ensemble d'êtres, leur sensibilité deviendra progressivement commune et leur comportement

sera réglé en conséquence. Avons-nous besoin de faire preuve d'altruisme envers notre jambe pour prendre la peine d'écartier un épineux qui la grifferait ?

Il est facile d'écrire l'histoire de l'homme depuis l'origine de la vie et de montrer comment l'être vivant était égoïste par construction, comment la conscience a débordé sur les autres au fur et à mesure que se développait sa sensibilité et son intelligence, comment par le jeu même de l'évolution il en arrive à des sentiments de l'ordre de l'amitié et de l'amour.

Ce terme d'amour qui va désormais nous servir pour désigner l'essence même de l'altruisme doit être défini non pas dans le sens des chansons à succès ou des poèmes romantiques mais dans son sens ontologique : l'amour se compare à la gravitation, sa force dépend de la densité des consciences et de leur rapprochement affectif. Mais là s'arrête le parallélisme car l'amour peut très bien, au moins dans un premier temps, jouer à sens unique sans être payé de retour, alors que la gravitation n'existe pas sans réciprocité.

La loi de l'Homme, nous la tenons pour aussi fondamentale, aussi naturelle que la loi de la Jungle dont elle est en fait la suite logique. Et, cette relation une fois comprise, se trouve du même coup résolue la question de savoir dans quel sens diriger notre comportement.

La loi de l'Homme considérée comme une faiblesse a vécu. Ce fut dès l'origine une erreur. La loi de la Jungle considérée comme une force, un agent de sélection, un moyen de perfectionnement des hommes, a vécu. C'est devenu maintenant une erreur. L'amour parvenu à un degré suffisant devient beaucoup plus moteur que la lutte. Il constitue un facteur d'émulation autrement plus efficace que l'aiguillon de la concurrence. Entre émulation et concurrence on pourra relever des conséquences pratiques similaires mais la substance ou, si on préfère, l'esprit en sera totalement changé. On n'insistera jamais assez sur ce changement : il est capital.

Nous n'avons donc absolument plus aucune raison d'opposer l'intelligence à l'amour. L'intelligence conduit droit à l'amour en démontrant son avantage énorme, quelle économie de peines et de souffrances il apporte, combien les sentiments qu'il inspire sont plus heureux que ceux de la haine, avec quelle puissance il devient le moteur de l'évolution. La fragmentation individuelle d'origine se transforme progressivement en conscience collective et cette conscience collective s'ouvre sur des perspectives incommensurables.

Certains vont tout de suite coller sur cet enseignement l'étiquette de socialiste ou communiste. Et rien n'est plus irritant que cette manie des étiquettes. Avant d'aller plus loin, disons que le socialisme, s'il crée de toutes pièces une collectivité par voie de force, militaire, policière, législative ou autre, ne peut qu'opprimer la personne.

On ne fabrique pas un amour entre un homme et une femme en les obligeant à s'unir. On ne décrète pas par décision d'un tribunal que deux hommes, choisis selon des critères administratifs, seront d'office des amis. Entre le socialisme par voie de contrainte et le socialisme par évolution naturelle, la différence est la même que celle qui sépare le viol de l'amour.

Rien ne peut nuire davantage à une cause que son imposition contre la volonté de ceux qu'elle doit servir. On ne tire pas sur une fleur pour la faire éclore. Evidemment on la casse.

On travaillera beaucoup plus efficacement à l'évolution désirée en la préparant par un climat propice. Pour s'organiser, il faut se connaître. Il était inévitable que des tribus ou des nations dont les membres étaient des étrangers les uns pour les autres se fassent la guerre. Les dernières guerres en Europe furent des anachronismes dus aux barrières psychologiques maintenues entre les peuples par des gouvernants imbus de leurs privilèges et ayant intérêt à conserver des nationalismes dépassés.

Tout gouvernement qui enferme ses sujets dans des frontières est fauteur de guerre.

Mais le progrès se développe à vitesse croissante. Le brassage par les moyens de transport, par les communications culturelles, par les échanges économiques, par cette bénédiction que sont les télécommunications, est en train de faire prendre conscience aux hommes de l'unité de leur propre espèce et de la nécessité de leur solidarité sur leur planète face à l'univers.

Favorisez ces contacts de toutes vos forces, vous êtes sûrs d'être dans la voie de l'évolution.

Point n'est besoin d'une grande intelligence pour en comprendre la nécessité et les objections faciles que certains voudraient nous opposer ne méritent même pas un examen. Elles fondent comme neige au soleil.

C'est plutôt à nous-mêmes que nous soulignerions le danger d'un idéalisme utopique. L'utopie est un comportement imbécile qui nuit aux meilleures causes. Il faut avancer au contraire avec résolution, prudence et loyauté.

Résolution, cela va de soi. Mais il faut insister sur la prudence car nous devons favoriser un perfectionnement naturel des hommes et non pas l'imposer sinon on aboutit au résultat inverse. La loyauté consiste à tenir compte honnêtement et avec bon sens du résultat de chaque expérience pour devenir plus efficace par la suite.

"Si on te frappe sur la joue droite, tends ta joue gauche".

La justesse de ce conseil dépend de qui on frappe.

Au requin qui a dévoré sa jambe droite, un pêcheur irait-il tendre sa jambe gauche pour le faire réfléchir ? Non. Qui travaille à humaniser les contacts entre les hommes, ne doit jamais oublier que la loi de la Jungle règne encore et qu'à son égard il doit faire preuve de vigilance. Un bon, un solide réalisme est le meilleur atout entre les mains du plus convaincu des humanistes.

Le réalisme simplifie considérablement les choses. Par exemple : "Parcourez le monde. Informez-vous. Parlez sans chercher à convaincre. Amusez-vous. Riez avec les autres. Faites-vous surtout des amis. Vous travaillerez ainsi efficacement au progrès de l'humanité". Rien de plus facile, ni de plus agréable. Or, sans même vous en rendre compte, vous contribuerez par votre simple comportement à éliminer les frontières.

Une fois l'évolution comprise, les chemins à prendre s'ouvrent d'eux-mêmes.

L'idée selon laquelle la microconscience de chaque cellule s'est élevée d'un degré avec l'être pluricellulaire doté d'une conscience unique nous paraît naturelle. D'autant plus que chacun de nous en est un.

L'idée maintenant selon laquelle les hommes par des connexions de plus en plus étroites en arriveront à fusionner leurs consciences individuelles en une personne unique d'un degré supérieur paraît, elle, audacieuse, complètement démentielle même pour certains.

Or cette perspective est la suite de l'évolution arrivée au stade de l'amour au sens où nous l'avons défini. Non seulement elle se situe dans la logique de l'évolution mais, nous l'avons vu, elle apporte au problème de la mort la seule solution véritablement satisfaisante parmi celles que nous avons envisagées.

On conçoit que si la connexion se réalise, celle-ci ne puisse résulter que d'une action d'amour, seule puissance capable de transformer la personnalité d'un être humain dans sa profondeur.

La fusion de deux personnalités en une seule est bien l'aboutissement final de l'amour. Nous insistons bien sur le fait que nous n'exprimons pas une image mais une réalité concrète, plus solide que le rocher.

S'aimer, c'est avoir conscience l'un de l'autre, que ce soit par amitié ou par amour au sens usuel. C'est étendre son affectivité de l'un sur l'autre. C'est former déjà, même si ce n'est que temporairement, une certaine unité. La véritable amitié est l'un des biens les plus précieux. Heureux celui qui au milieu des tempêtes jouit du calme d'une amitié. Quelles que soient les agitations du dehors, quelles que soient les catastrophes, quelles que soient ses erreurs et ses fautes, il trouvera toujours en elle un refuge.

L'amitié l'aide à traverser sans baisser pavillon les pires difficultés, à préparer au plus profond du désastre les lendemains qui sauvent, à se montrer plus fort que soi-même, à se réaliser en homme dans sa plénitude.

Quels que soient les coups durs, jamais ne se glissera entre deux amis la moindre rivalité. L'adversité disloque les amitiés de pacotille. Elle n'entame en rien le roc de l'amitié vraie.

Avant tout, deux amis font bloc dans la bagarre. C'est seulement après, qu'un examen tranquille aboutira, s'il y a lieu, à la rectification d'une erreur.

Un ami pourra sans s'humilier accepter le secours de l'autre sachant bien que si les circonstances étaient inverses, c'est lui qui serait le sauveur. Cette virtualité-là le rend quitte.

Une telle sérénité à deux, un tel appui pour que l'autre ne flanche pas même si on craint de flancher soi-même, une telle chaleur intérieure que le vent du dehors n'atteint pas, font qu'aucune peine n'est désespérée, aucune catastrophe n'est définitive.

Forts de cette amitié-là, nos deux amis passeront partout.

Cette conception de l'amitié, si élevée soit-elle, est loin d'approcher de la limite.

Projetant hardiment dans l'avenir nos perspectives d'évolution, nous constatons qu'il est logique qu'une connexion puisse s'établir entre deux amis et partant entre plusieurs pour aboutir progressivement à la formation d'un être plurihominaire nouveau.

L'amour, au sens habituel du terme, nous offre une meilleure approche.

En plus de tout ce que nous avons dit sur l'amitié, l'amour apporte la poésie intense des sentiments sexuels et la sensation inégalable de l'union des corps. L'amour permet de goûter le bonheur le plus complet auquel un être humain puisse actuellement prétendre. Bien compris, pleinement et intensément vécu, il constitue le sommet d'une vie. Son attrait, la profondeur de ses émotions, l'énergie qu'il est capable de soulever, même si parfois cette énergie se trompe d'adresse, le désespoir que sa perte entraîne, ne sont pas l'objet d'une illusion car l'amour est le sentiment le plus chargé de conséquences, le sentiment fonda-

mental. Par lui passe la lignée humaine depuis des millions d'années. Par lui s'ouvre la voie des générations futures.

Et de fait il réalise à la génération qui suit cette connexion qui fera fusionner deux cellules en une seule, douée d'une conscience unique.

Mais, que le pouvoir de création soit utilisé ou non, ceux qui s'aiment de la totalité de leur personnalité, physique et morale, établissent entre eux un début de connexion pouvant parfois atteindre en de courts instants cette fusion des consciences annonciatrices de ce qui pourrait bien se produire réellement un jour.

Cet exemple est plus frappant que celui de l'amitié, mais les deux permettent d'approcher une conception valable de la connexion.

Comment concevoir la réalisation de la connexion ?

Quand nous voulons construire le corps même d'un appareil de radio, nous prenons des semi-conducteurs, des contacteurs, des résistances, des selfs, des capacités, des circuits, intégrés ou non, et une source de courant faible. Or tous ces éléments ont leur équivalent dans le système nerveux. Il n'est plus utopique de penser pouvoir utiliser ces équivalents par voie biologique et de parvenir ensuite à gouverner l'édification du cerveau de manière à le rendre récepteur et émetteur. En regard de l'extrême complexité des systèmes qu'il renferme, celui-là serait même d'une remarquable simplicité sans compter que sa taille serait minime.

La rapidité des échanges entre les pensées de différentes personnes serait alors prodigieuse, la parole devenant un moyen de communiquer long et archaïque, réservé seulement aux occasions solennelles. La marche vers l'identification ferait un pas de géant.

Néanmoins les personnalités resteraient individuelles. La distance jouerait encore un rôle de séparation car la transmission ne serait pas instantanée. Or nous avons besoin, pour l'unification totale, d'une simultanéité absolue quelle que soit la distance.

Enfin la connexion exige un mode de relations dont nous n'avons encore aucune idée, une sorte de fusion, de communion indépendante de l'espace. Peut-être un peu comme les croyants conçoivent leur union à Dieu, même s'ils sont aux antipodes les uns des autres. Ici la Relativité lève un obstacle en reconnaissant précisément la relativité de l'espace et, à partir du moment où l'espace n'est plus rigide, la distance cesse d'être un absolu. Nous devons pour le moment nous contenter de cette possibilité et orienter nos réflexions et nos recherches vers ce blanc qu'il faudra bien remplir.

Nous savons que ce recours à un inconnu paraîtra à certains un moyen un peu trop facile, un roman, une utopie.

Nous n'avons rien à leur répondre si ce n'est qu'il a fallu deux mille ans pour que le roman de la théorie atomique passe dans les faits et avec quelle réalité !

Et voici seulement un siècle, qu'on ait dit à Auguste Comte, le maître à penser de toute une génération de scientifiques, l'homme aux pieds sur terre, le contempteur de la métaphysique, le positiviste, que pour assurer la bonne direction d'un engin approchant de la Lune, il était indispensable de concevoir un moyen de relation permettant aux astronautes et aux terriens de se parler directement entre eux à travers des centaines de milliers de kilomètres de vide, il eut taxé cette élucubration de roman métaphysique.

Aujourd'hui les ondes électromagnétiques sont tellement entrées dans nos mœurs qu'elles en deviennent prosaïques. Le Tartempion qui tartine ses toasts le matin en écoutant son poste posé entre le beurre et la confiture lui débiter depuis un émetteur lointain les récentes nouvelles du monde, est-il capable de se mettre dans la peau d'Auguste Comte pour se représenter à quel point la prédiction de cette petite scène banale lui eût semblé farfelue ? Une relation à travers l'immensité du vide était purement imaginaire à son époque, donc indigne d'un esprit positif, et il était en effet impossible de se faire la moindre idée de sa concrétisation.

Nous avons vu que la notion d'ubiquité dans laquelle trouve place l'idée de connexion est très ancienne et qu'elle prend une importante place dans les théologies traditionnelles.

Chose curieuse, la théologie catholique a proposé à l'Eglise de reconnaître à l'ensemble des fidèles une âme commune, autrement dit une connexion des personnes unies par la même foi en une personnalité unique. N'est-ce pas remarquable ?

A maintes reprises, nous avons évoqué une conscience universelle, conscience non pas occupant tout l'espace mais indépendante de toute réalité spatiale. Ne serait-ce pas là également une notion qui nous aiderait à deviner, même de très loin, par quelle voie pourrait se réaliser un jour cette suprahumanité douée d'une conscience unique ?

Autre sujet d'étonnement : nous avons dit que la conscience est de nature affective, alors que l'intelligence est de nature fonctionnelle, que la conscience devait être conçue comme une réalité fondamentale de l'univers, distincte ou non de la matière, mais en tous cas antérieure à la matière dans la logique. N'est-il pas étrange que la religion chrétienne ait fait de l'Etre Suprême, créateur et soutien de toute chose, un être de nature purement affective "Dieu est amour" ?

Pareille convergence de voies parties d'horizons différents mérite une profonde réflexion.

C'est tout de même étonnant de logique ! Un univers fermé sur lui-même et illimité qui est en fait un univers de passage. Venant d'où ? On ne sait. Allant où ? On ne sait. Mais allant quelque part. Une matière en fait insaisissable sans la conscience, alias l'esprit, l'âme, Dieu ou tous les noms qu'on voudra. Une évolution conséquence inéluctable d'un univers de passage. Une montée vers des hauteurs que nous ne connaissons pas, à travers mille avatars peut-être, à travers même des échecs d'humanités plus ou moins nombreux peut-être, mais une montée vers ce que, faute de mieux, nous pourrions appeler une divinisation, mais en donnant à cette image une réalité aussi concrète que l'univers matériel.

Nous voilà parvenus, semble-t-il, à l'extrême limite de notre vision nocturne, très au-delà de la lumière que nos connaissances actuelles projettent comme des phares devant notre route. Mais nous marchons dans une direction logique et il résulte de notre recherche la conviction que notre humanité est en marche vers un avenir encore indiscernable, risqué sans doute, mais dépassant largement les plus belles perspectives que peuvent nous ouvrir nos imaginations encore trop courtes.

De cet avenir, que pouvons-nous néanmoins à notre époque simplement deviner ?

Il est significatif que notre surabondante littérature de science-fiction apporte une si maigre contribution à la science. La fantaisie, le fantastique, la naïveté, la facilité commerciale s'y donnent trop souvent libre cours sans trop se soucier de concordance valable avec l'acquis actuel de la science.

Tout est possible certes, mais dans un cadre rationnel et concret. La folle du logis tournant à vide ne sert finalement pas à grand-chose. On ne peut guère prévoir l'avenir que par extrapolation du présent.

C'est ainsi par exemple que l'un des plus célèbres futuristes, Jules Verne, s'est révélé un remarquable précurseur.

Un bateau navigue sur l'eau. Pourquoi ne naviguerait-il pas sous l'eau ? A partir de cette extrapolation, il inventa le sous-marin avec ses ballasts, ses gouvernails de profondeur et surtout son moteur électrique qui n'avait pas besoin d'air pour fonctionner.

Il avait à sa disposition des études réalisées sur la compression des gaz, sur l'écoulement des fluides, sur l'action du courant électrique. Il lui suffisait de puiser dans l'acquis de son époque pour concevoir un type nouveau de navigation sous l'eau comme l'avait fait en surface Fulton.

Son navire volant annonçait l'hélicoptère. L'hélice était déjà inventée. Il aurait pu sans peine réaliser un vaisseau volant moins naïf en comprenant qu'une ou deux grandes hélices

auraient eu un meilleur rendement que sa douzaine ou plus de petites hélices tournant au sommet des mâts.

Il pouvait aussi bien imaginer avec plus de justesse la progression humaine sous-marine en dotant ses plongeurs de palmes, puisqu'il avait des canards sous les yeux, et en les plaçant à l'horizontale comme les poissons.

Lorsqu'il a voulu atteindre la Lune, il a commis, ou on lui a fait commettre, une lourde erreur. Il avait à sa disposition la fusée. Or il l'a rejetée sous prétexte que, devant repousser l'air derrière elle pour progresser, elle serait inefficace dans le vide. Un simple calcul lui aurait fait comprendre que c'était faux. Ou même une intuition qualitative.

Contrairement à ce que croient certains, les sciences ne procèdent pas uniquement par calculs mathématiques mais aussi et même beaucoup par raisonnements qualitatifs, le calcul venant après pour confirmer ou infirmer, mais le plus souvent pour préciser. Jules Verne avait ce moyen de savoir et il ne s'en est pas servi. Rejetant la fusée, il est allé chercher le canon alors qu'il ne pouvait en espérer le moindre succès d'après les éléments dont il disposait. Avec un peu plus de logique et de bon sens, Jules Verne aurait inventé la technique astronautique.

Il n'en reste pas moins que Jules Verne fut un précurseur dont la valeur est malheureusement passée sous silence dans les manuels classiques de littérature, comme si la littérature n'avait pas à se soucier de la réalité.

Mais en dépit de son imagination, Jules Verne ne pouvait inventer ce qui n'était pas encore en germe dans la science de son temps. S'il a pu entrevoir l'explosion nucléaire en multipliant par mille la puissance des explosifs qu'il connaissait, il était loin par contre de prévoir ce qui se passerait trois quarts de siècle seulement après lui.

Prenons l'exemple de son voyage sur la Lune. Comment pouvait-il au mieux, avec les données qu'il possédait, décrire le retour de son engin sur la Terre ?

Supposant qu'il n'ait pas commis l'erreur de rejeter la solution de la fusée, il aurait orienté celle-ci de manière à freiner l'accélération que lui imprimait de plus en plus l'approche de la Terre. L'échauffement dû au frottement de l'air aurait pu lui venir à l'esprit et certains calculs étaient tout à fait accessibles à ses conseillers. L'idée de bouclier thermique était donc à sa portée. Celle des parachutes également.

Alors il eut décrit une étoile filante s'approchant de la Terre, une arrivée dans un grand luxe de parachutes - il n'était pas économe sur les moyens - un atterrissage quelque part dans le Far West.

Admettons même qu'il ait envisagé une possibilité de manœuvres capables de faire atterrir son engin près d'une grande ville grâce à des calculs savants au moyen d'un papier et d'un crayon (il l'avait bien fait à l'aller). Alors par télégraphe continental et sous-marin se serait répandu en quelques heures à travers les nations civilisées la grande nouvelle. Universités, académies, gouvernements se seraient réunis aussitôt pour célébrer cette victoire de l'homme sur l'espace ...

Mais Jules Verne n'avait aucune possibilité de prévoir que des millions de gens assisteraient, tranquillement assis dans leur fauteuil, au premier pas de l'homme sur la Lune. Il ignorait les ondes hertziennes, la lumière mise à part, et surtout les amplificateurs.

Cet exemple est caractéristique des possibilités que nous avons à notre tour de prévoir l'avenir. La science-fiction puise à pleines mains dans la moisson scientifique de notre époque. Mais elle ne nous apporte que des extrapolations délirantes, sauf peut-être sur un point : l'action de certains procédés ou de certaines drogues sur le cerveau utilisés bien avant la découverte des substances qui auront effectivement ce pouvoir, comme si les anticipateurs avaient pressenti que là se trouvait la direction de nos découvertes les plus fondamentales.

Cette exception remarquée, on doit bien admettre qu'il est difficile d'innover autrement qu'à partir de ce qu'on connaît déjà. Et les exemples foisonnent.

Comme il est délicieux de relire aujourd'hui ces livres d'astronomes réputés prouvant chiffres en mains, et leurs calculs de rapports de masses étaient exacts, avis à nos maîtres à penser d'aujourd'hui, qu'il était impossible d'espérer aller un jour sur la Lune. Rappelons-nous cette affirmation de l'astronome Flammarion sur "l'autre face de la Lune à jamais cachée aux hommes". A jamais ? ... Il ne s'est pas écoulé un siècle que celle-ci était connue en détails.

Comment des physiciens du XVII^{ème} siècle attirant des barbillons de plumes avec un bâton d'ambre frotté, au grand émerveillement des dames savantes des salons, auraient-ils pu leur dire : "Ce fluide électrique dans trois siècles illuminera les rues de Paris jusqu'aux nuages, fondra du métal dans des fournaies aveuglantes, tirera d'énormes navires sans l'aide du vent, nous permettra de converser comme vous et moi d'un bout à l'autre du royaume, nous montrera directement les uns aux autres, vous à Londres, nous à Paris...".

On aurait regardé alternativement les barbillons de plume et le physicien avec un certain sourire et, s'il avait insisté, on l'aurait conduit à l'asile.

Un livre passionnant racontera peut-être un jour cette légende.

Aristote enseigne les sciences de la nature sous les péristyles du Lycée. De son auditoire un étranger, depuis longtemps attentif, se lève et demande :

- Comment prévois-tu, ô Maître, ce que seront les cités dans vingt cinq siècles ? Quel paysage s'offrira selon toi à nos yeux du haut de ce rocher sacré où veille Athéna ?"

Qu'aurait pu répondre Aristote avec la science de son temps qu'il résumait à lui seul ? Il aurait pu décrire une ville gigantesque ornée de temples hauts comme des collines. Il aurait pu prévoir de grands vaisseaux avec des voiles immenses et portant des dizaines de milliers de marins. Mais, plus vraisemblablement, il aurait espéré une cité où les citoyens vivraient heureux sous des lois admirables, gouvernés démocratiquement par les délégués d'un peuple intelligent et cultivé, ajoutant avec raison que là était le véritable progrès.

- Certes, Maître. Mais les hommes voleront-ils ?

- Les hommes ne sont pas des oiseaux. La légende d'Icare nous l'enseigne par symbole. Nul être ne peut agir contre sa nature.

- Les hommes pourront-ils se parler tranquillement comme toi et moi qui ne sommes qu'à quelques pas s'ils se trouvent les uns ici, les autres par delà la mer en Grande Grèce ?

- La philosophie, mon fils, n'est pas la fantaisie. Les dieux de l'Olympe eux-mêmes, auquel il faut affirmer qu'on croit pour le bien de la cité, si grande soit leur voix, celle-ci ne peut passer les montagnes.

- Les hommes, ô mon Maître, pourront-ils fabriquer des mécaniques leur donnant en un instant le carré ou le cube ou la racine carrée ou la racine cubique de nombres dépassant celui de la population d'Athènes ?

- Mon fils, tu déraisonnes et les rires de tes condisciples montrent combien ton imagination délire. La philosophie est chose sérieuse et construite sur la raison. Et toi, sans rire, tu joues à déraisonner.

Lorsque le soleil se couchait et que les auditeurs regagnaient leurs maisons, l'étranger s'approcha d'Aristote :

- Quand je t'ai parlé ainsi, ô Maître, je ne raillais pas. Je suis un envoyé des dieux chargé de te dévoiler l'avenir.

- Les dieux sont les créatures de l'imagination des hommes. Comment peux-tu être leur envoyé ?

- Si je te prouve que je dis vrai, que les hommes voleront plus haut que ces derniers nuages roses du côté du Parnasse, qu'ils se parleront comme toi et moi de la Grande Grèce à l'Hellespont, qu'ils construiront des machines divisant ou multipliant en un instant, autant de fois qu'on voudra, les nombres les plus grands, me croiras-tu ?

- Certes, si tu me prouves que tu as des pouvoirs extraordinaires par un signe tangible à l'instant même, j'accepterai d'examiner tes paroles.

- Alors voici, Maître, un simple objet que personne n'a vu.
- Quel objet bizarre, en vérité. A quoi sert-il ?
- A produire de la lumière.
- Rien n'est étonnant dans le fait de produire de la lumière. Vois ces torches qui s'allument maintenant que descend la nuit.

- Presse ce point rouge, et tu verras.

Aristote sursauta, recula, faillit lâcher l'objet.

- Ce n'est qu'une modeste lampe des temps futurs dont s'amuseront les enfants. Pas de flamme. Pas de chaleur perceptible. Une clarté qui t'éblouit jusqu'à ternir l'éclat des torches. Les enfants pourront mettre ainsi sans se brûler la lumière dans leur poche".

Arrêtons là ce récit qu'il serait passionnant de poursuivre. Malgré son intelligence, Aristote ne pouvait, dût-il forcer son imagination, prévoir radio, télévision, calculatrices, avions, ni même une humble lampe de poche. Encore moins l'énergie nucléaire. Encore moins l'exploration des astres.

Par contre, il pouvait approcher la théorie de la Relativité car le temps n'était pas pour lui intangible. Mais son approche était philosophique et non mathématique, ce qui lui interdisait toute prévision concrète, pour des engins dans l'espace interplanétaire par exemple.

Transposer ainsi notre vision moderne dans l'Antiquité sonne anachronique. Cela montre bien que le monde mental des Anciens et le nôtre sont très différents et que, si nous parvenons non sans mal à comprendre le leur, les Anciens étaient incapables de prévoir le nôtre.

Pour mieux sentir cette différence, essayons de nous replacer l'ambiance de la Guerre des Gaules en lisant ce passage de César racontant la prise d'Avaricum.

"Le lendemain, César entreprit de faire approcher une tour et monter les machines qu'il avait fabriquées. Il survint alors un violent orage. Estimant que cette circonstance pouvait être l'occasion d'une nouvelle tactique, comme il remarquait que la garde se relâchait sur le rempart, il ordonne à ses soldats de ralentir leurs occupations et il se met à leur expliquer son stratagème. Après quoi il exhorte les légions qu'il avait fait préparer cachées derrière les ouvrages à recueillir enfin le fruit de la victoire en compensation de si grandes fatigues, promet des récompenses à ceux qui escaladeront les premiers le rempart et donne le signal aux soldats. D'un seul élan, ceux-ci s'élancent de tous les côtés et ils courent bientôt sur les murs de la ville".

"Désarmés par cet assaut imprévu, renversés des murs et des tours, les Gaulois... redoutant d'être coupés de toute possibilité de fuir, jettent leurs armes et courent sans s'arrêter vers les bords de la ville. Là, comme ils se piétinaient eux-mêmes dans l'étroitesse des portes, nos soldats en tuèrent une partie. L'autre qui avait pu sortir de la ville fut massacrée par la cavalerie. Personne ne pensa au butin. Excités par le massacre de Genabum et par les fatigues du siège, nos soldats n'épargnèrent ni vieillards, ni femmes, ni enfants."...

Il est probable que l'anticyclone des Açores a joué un rôle dans la prise d'Avaricum, que les décharges de l'électricité atmosphérique ont effrayé les gardes postés sur le haut des remparts. Il est certain que l'excitation des légionnaires a fait monter leur taux d'adrénaline dans leur sang, que leur fureur s'est décuplée sous l'effet d'un afflux de pyrorgirine, cette hormone qui provoque dans le cerveau une sorte de folie sanguinaire, véritable explosion de violence et de carnage qui se produit mainte fois dans les émeutes et les guerres. La sexualité avait son mot à dire dans ce défoulement freudien après les privations d'un long siège. D'autres phénomènes se sont produits incontestablement. Par exemple, lorsque César à cheval sous la pluie assistait à l'agonie de cette place, les rayons cosmiques secondaires traversaient son corps sans qu'il en eut la moindre idée.

Ce rapprochement est cocasse mais il montre combien César était loin de se rendre compte des phénomènes pourtant réels qui se déroulaient à ce moment-là. On est transporté d'un monde à l'autre par delà deux millénaires.

Transposons nos conceptions actuelles dans les deux ou trois siècles qui viennent et nous serons aussi éloignés de certaines réalités que pouvaient l'être César et Vercingétorix du laser et des fusées à tête chercheuse.

Et sans remonter si loin, quel savant du début de la Troisième République aurait pu imaginer la radioactivité, la libération de l'énergie nucléaire, les étoiles neutrons ou se douter que les hommes puissent se voir et s'entendre sans liaison apparente d'un bout du monde à l'autre au moyen de satellites.

Et remarquons que de telles prévisions, si un futuriste particulièrement perspicace les avaient faites, auraient été d'autant plus taxées d'élucubrations hystériques qu'elles se seraient adressées à des esprits plus instruits.

Etonnons-nous que les biologistes d'aujourd'hui soient les plus scandalisés à l'idée de transformations radicales de notre réalité consciente au point de constituer une suprahumanité.

Cependant une intuition équilibrée suivie par un raisonnement sûr permet de devancer l'expérience et de prévoir ce qu'il est encore impossible de connaître. Sans la moindre observation possible, Empédocle, Epicure, Lucrèce avaient bien prévu la théorie atomique avec les liaisons moléculaires.

L'enseignement du passé, reportons-le sur le futur et le simple bon sens nous commandera cette attitude d'humilité qui n'est autre qu'une attitude de vérité : nous ne pouvons pas prévoir l'avenir.

Au vu des découvertes extraordinaires déjà réalisées alors que balbutie encore la science, il est certain que d'autres découvertes autrement fantastiques viendront éclairer notre chemin. Nous sommes sûrs que notre imagination sera toujours trop courte ou trop folle pour se représenter ce que les siècles futurs nous réservent. Tout nous oriente à penser que les progrès les plus éclatants porteront sur notre propre conscience alors que rien encore n'a été entrepris dans ce sens.

En effet, notre monde matériel s'est transformé, mais nos pilotes d'avions, nos ingénieurs, nos professeurs, nos ouvriers, nos prêtres sont au fond les mêmes hommes que ceux des siècles passés. Le cerveau, on le connaît à peine. L'essence de notre personnalité se trouve encore terriblement inaccessible. Tout reste à entreprendre sur l'homme et point n'est besoin d'aller chercher pour cela des notions de spiritualisme ou de matérialisme qui seront dans cette recherche aussi vaines que dans la recherche nucléaire.

Il n'est qu'une seule réalité, qu'une seule vérité et nos espoirs millénaires pourraient bien trouver des issues inattendues qu'on aurait placées autrefois dans les nuées religieuses.

En particulier, cette extrapolation logique, appuyée par une forte intuition, qui nous fait prévoir que l'humanité en arrivera à un niveau de suprahumanité unissant les hommes dans une conscience unique. Nous ne sommes pas fondés à rejeter cette hypothèse par le seul fait que nous n'avons aucun moyen de l'imaginer, pas plus que nous sommes fondés pour cette raison à rejeter l'idée de relations indépendantes de l'espace et du temps.

Au fond, nous ne sommes pas plus avancés pour décrire l'avenir que ce primitif qui, vivant dans sa hutte comme de mémoire d'ancêtres on avait toujours vécu, ne pouvait prévoir qu'à l'emplacement même de son foyer, ses propres descendants élèveraient la tour de contrôle d'un aéroport tout vibrant d'avions.

Soyons donc raisonnables, armés de bon sens, et nous ne pourrions pas ne pas espérer de l'avenir des solutions heureuses à nos problèmes les plus fondamentaux autrefois relégués par paresse d'esprit, par prétention ou par pusillanimité, au rayon des vanités métaphysiques.

Religions, philosophies, sciences, voilà sans doute une classification simpliste qui nous porte du tort. Nos enfants nous trouveront terriblement compliqués d'avoir maintenu tant de murs de réticences et d'incrédulités entre nos opinions et nos connaissances. L'intelligence

unit. La bêtise sépare. C'est même à cette capacité de synthèse qu'on reconnaît les esprits supérieurs.

Si nous sommes bien convaincus à la fois de la direction ascendante de notre évolution et de notre incapacité fonctionnelle à prévoir l'avenir, alors tous les espoirs nous sont permis. Nous aurions tort de nous en priver.

L'évolution nous enseigne que la loi du bon plaisir lance les êtres vivants dans n'importe quelle voie. A ce jeu-là, le gâchis est énorme car les voies heureuses sont rares.

Discerner les voies heureuses pour faire l'économie des voies conduisant à l'échec, à la souffrance et à la mort, tel est l'objet de la morale.

Malheureusement, pendant trop longtemps, les autorités spirituelles, les éducateurs, les parents, toute une société en somme a dénaturé la morale pour n'en faire qu'un système de principes et de contraintes à ne surtout pas discuter. A les entendre, la morale consistait trop souvent à se priver systématiquement des choses agréables pour cultiver les choses pénibles. Elle était synonyme de renoncement à vivre.

Avec un tel système, lorsque disparaissent les justifications ancestrales, il ne reste plus qu'un assemblage ennuyeux de conventions arbitraires. Il n'y a plus de morale du tout.

Pour nous, la morale ne peut se dissocier de l'idée de bien-être même si celui-ci n'est pas immédiat, même si ce bien-être supérieur exige un renoncement à un plaisir inférieur. Ici le mot essentiel est bien-être. La morale n'a pas de sens en dehors d'un but bénéfique. La morale pour la morale n'existe pas.

Quant à l'effort qu'elle exige parfois, il est stupide de lui attribuer un caractère négatif de restriction, de tristesse. Etant par nature orientée vers le bien maximum, la morale ne peut être qu'optimiste.

Lorsque l'appel sonne à deux heures du matin, le montagnard enverrait à tous les diables les glaciers et les rochers pour se replonger dans la tiédeur des couvertures. C'est l'instant où, s'il est volubile, il jette des jurons à la ronde. Mais il se lève malgré son sommeil et malgré le froid parce qu'il voit devant lui s'ouvrir une journée merveilleuse de soleil et de vent, de cramponnage et d'escalade, récompense qui réduira à leur juste proportion les efforts qu'il accomplit à cet instant pour s'extraire des couvertures. C'est un fort. C'est un homme heureux. Il ne se le dit pas, du moins pas toujours. Il n'en a que faire. Son effort va de soi.

Les jours où jadis le primitif se privait de son farniente pour aller faire provision de bois autour de sa hutte, son effort était compensé par le plaisir qu'il éprouvait d'avance de son bien-être auprès d'un bon feu de bois lorsque au dehors sifflerait la tourmente. Et son effort était heureux.

Lorsqu'on a bien compris le sens de l'évolution, lorsqu'on distingue les enjeux vers lesquels cette évolution nous porte, lorsque nous réalisons pleinement notre nature d'homme, les fondements de la morale ne sont pas difficiles à élaborer.

La souffrance restera le moteur de l'évolution tant qu'elle ne sera pas relayée par l'intelligence. C'est clair. Or personne n'a édicté cette loi, aucune puissance divine. Elle n'en avait pas besoin car elle est dans la nature des choses.

En corollaire, l'intelligence guide vers le contraire de la souffrance, vers un meilleur plaisir, vers un plus grand bonheur. Cela aussi, c'est clair. La morale ne peut donc par nature qu'être heureuse.

Essayons à partir de ces idées maîtresses d'en trouver ou d'en retrouver les fondements.

La morale implique la prise en charge des hommes par eux-mêmes. Progressivement, au fur et à mesure que l'être vivant gravissait les degrés de la conscience, il orientait tout naturellement son comportement vers l'entretien, le développement, le perfectionnement de lui-même. Au début, souffrance et bien-être immédiats étaient ses seuls guides. Mais à partir d'un certain niveau mental, et on peut repousser assez haut la date de cette acquisition, il n'a

pas attendu l'aiguillon de la souffrance, ni l'arrivée à l'improviste du bien-être pour agir dans le sens de son propre intérêt. Il a commencé à le faire de sa propre initiative parce qu'il était conscient. La mémoire et l'imagination ont joué le premier rôle. Une fois qu'il est frotté aux orties, l'enfant n'y revient plus. Il se détourne de l'envie de les cueillir parce qu'il ressent d'avance ce qu'il lui en cuirait.

Mais l'inconvénient peut ne pas être immédiat. Tel fruit est délicieux mais donne le lendemain d'abominables coliques. L'être se trouve alors en face d'un choix : ou bien le délice immédiat avec les coliques le lendemain ou bien le renoncement au fruit et le bien-être le lendemain. Ainsi commence la morale personnelle proprement dite.

A-t-on besoin d'aller plus loin, d'ériger une prescription métaphysique ou religieuse pour obliger l'être à se détourner du fruit nocif ? Pas du tout. A partir du moment où il sait, à lui de choisir et d'en accepter les conséquences. Et c'est tout. La morale, elle s'élabore bien toute seule.

Par contre l'être peut ne pas savoir que le fruit est nocif. Alors un autre pourra le lui apprendre. Peut-être que cet enseignement sera moins senti que l'expérience directe, comme c'est souvent le cas, très souvent même, mais de toutes façons l'être se trouve dans la même situation de choix que plus haut. A lui de s'aiguiller dans le sens de son intérêt.

La morale personnelle est la plus accessible, la plus primitive. Elle correspond au stade où l'être vivant n'avait conscience que de lui-même, n'avait conscience du monde qu'à travers lui-même, où son affectivité était limitée à sa peau, où il était à lui-même son unique but.

Une telle morale est valable parce qu'elle est orientée vers des conséquences heureuses pour l'individu.

On en déduit par exemple que la première règle de vie est de se maintenir en bonne santé, de s'acquérir la meilleure forme possible, physique et mentale. Cela n'a l'air de rien. Cela semble une évidence. Mais c'est bien déjà une règle de vie.

La santé, tout le monde est d'accord, offre l'avantage de mieux vivre dans tous les domaines, de traverser plus facilement les difficultés, de réaliser les plus grands efforts, de penser plus nettement, d'éviter un nombre considérable d'ennuis par l'énergie qu'elle rend possible, de se sauver parfois, de jouir de la vie plus facilement, d'aimer plus intensément. La santé doit être le premier souci d'un homme. Pas le plus important, le premier.

Alors pourquoi le tabac, l'alcool, la bonne chère, la drogue ? Pourquoi la paresse devant l'exercice physique ou mental ? Pourquoi le dédain de l'hygiène ?

Parce que, si ce premier précepte qui oriente vers la recherche de la santé va de soi, si, autrement dit, la morale personnelle est facile à établir, il est par contre plus difficile de la suivre. Il faut que l'être d'aujourd'hui pense à l'être qu'il sera demain et on peut agir en égoïste vis-à-vis de son propre soi-même futur. Sans compter que souvent des contraintes externes ou internes viennent plus ou moins restreindre l'autonomie de la personne.

Il n'en reste pas moins que la morale est là, par elle-même, au-dessus de l'arbitraire. Elle se tient parfaitement sans exiger le secours d'une philosophie ou d'une religion. Il en est de la morale comme de la vérité : elle n'a pas besoin d'adjectif pour être la morale.

Nous prendre de plus en plus en charge nous-mêmes, telle est la conséquence logique du développement de notre cerveau, de la conscience supérieure que nous épanouissons de plus en plus en nous, de notre personnalité de plus en plus forte. Nous y sommes plus enclins au fur et à mesure que s'accroissent nos connaissances. On peut abdiquer. On peut en revenir aux impulsions du bon plaisir. Mais alors on le fait en toute connaissance de cause sans que pour autant la morale cesse d'être valable.

Mais la morale personnelle nous suffit-elle ? Est-elle capable de répondre aux exigences d'un homme digne de ce nom ? Est-elle compatible à elle seule avec l'intérêt du groupe auquel on appartient ? Certes non.

L'extension de la conscience à la progéniture et au groupe social marque le dépassement de l'égoïsme. Un homme intelligent ressent la ténuité de sa propre existence, sa dépendance du groupe dont il fait partie, sa position de simple maillon dans la longue chaîne de l'évolution, son importance purement ponctuelle au sein d'une humanité en marche. Il ne peut plus se satisfaire de son étincelle de vie. Comment pourrait-il consacrer ses plus beaux efforts au service d'une existence aussi éphémère ? Autant gaspiller des trésors d'énergie et de sens artistique à sculpter un château merveilleux dans une neige qui va fondre.

A moins d'être singulièrement obtus, à moins d'en rester au niveau des animaux inférieurs, aucun homme ne peut se trouver béatement satisfait de sa propre vie. En aucun cas son égoïsme ne peut lui apporter le bonheur. Il lui suscitera au contraire nombre d'ennuis. Au niveau de l'homme désormais, nul ne peut être à lui-même son propre but.

L'homme est essentiellement un animal social.

On s'extasie sur la ruche et la termitière. Mais personne ne saurait nier que les sociétés humaines sont infiniment plus développées : familles, amis, bandes, clubs de sports, armées, villages, tribus, cités, nations, partis politiques, associations, sociétés commerciales, expéditions, syndicats, communautés religieuses, conjurations, corporations, copropriétés, caravanes du désert, amicales, ligues, universités, toutes les formes sociales avec leurs croyances collectives, habitudes, coutumes établies, règlements, lois, préjugés, manies et enthousiasmes, égoïsmes et dévouements, se mêlent, s'entremêlent et se comportent selon une mixture changeante de loi de la Jungle et de loi de l'Homme. Rares sont les ermites.

D'où l'évidence que nous avons besoin d'un milieu social assurant notre bien-être et notre épanouissement.

Sur ce principe, pas de problème. Mais comment discerner dans la pratique le meilleur comportement qu'il convient d'adopter vis-à-vis de ses semblables ?

Ici encore l'évolution va nous servir de guide.

L'homme est un animal social d'abord dans le sens vertical, c'est-à-dire en tant qu'élément d'une lignée. Avons-nous assez réfléchi que nous existons en tant qu'être vivant non pas seulement depuis notre naissance, mais depuis que la vie est apparue sur notre planète, que sans une seule interruption chacun de nous a été expérimenté et perfectionné sur des millions d'années, que chacun de nous est l'héritier d'une prodigieuse évolution, le dépositaire d'un message sans prix, le porteur et le responsable de milliers et de millions de futurs êtres humains qui seront appelés à cet état de suprahumanité que nous ne faisons qu'entrevoir ?

A ce titre-là notre importance est considérable et cette importance nous conduit droit à la morale de la reproduction, éducation comprise.

Ce serait un crime de ne laisser à nos enfants, à la place de nos villes et de nos villages, que des ruines. Mais ce serait un crime tellement plus grand que de détériorer leur patrimoine héréditaire, de provoquer la venue au monde d'estropiés, de tarés, d'hallucinés, de terrorisés, de grabataires, de végétatifs.

Sans aller jusque là, le bonheur de nos descendants peut se trouver profondément perturbé par notre faute. Le devoir de santé pour nous-mêmes se double d'un devoir de santé pour nos enfants. Là aussi, c'est clair et il n'y a pas à ergoter.

Il est difficile d'aimer par avance les générations que nous allons lancer, encore qu'un homme supérieur puisse le faire. Mais l'amour des enfants est si naturel qu'aucune morale n'a besoin de l'édicter. Il est profondément enraciné dans notre patrimoine génétique car il remonte aux premiers temps où les mères se sont mises à protéger leur nichée.

L'homme et la femme qui prennent la si grave responsabilité d'appeler un enfant à la vie et qui ensuite s'en désintéressent se ravalent à un niveau inférieur à celui du poisson qui pond ses œufs sans savoir que des enfants en éclore car, eux, ils savent. Comment pourraient-ils ensuite sans folie avoir le front d'oser critiquer la société ?

Nul ne devrait mettre au monde des enfants sans les avoir voulus, au moins par principe, dans le cadre d'une situation qui leur permette non seulement de transmettre la vie physique dans des conditions saines mais encore l'acquis de la vie intellectuelle et affective qu'ils ont héritée de leurs parents et corrigée et enrichie à leur tour.

Si l'homme se prend en charge lui-même, la naissance de chaque enfant doit être préparée. Il est indigne de nous de laisser venir les enfants n'importe comment. Le contrôle des naissances est l'aboutissement logique et bénéfique du sens naturel des responsabilités qu'entraîne un certain niveau de conscience. Comment contester une telle évidence ?

La sexualité fait partie du vaste ensemble de l'activité procréatrice. Elle tient une place considérable dans la vie de chacun. Vouloir la mépriser, la nier même, constitue une aberration. On ne nie pas, on ne sous-estime pas dans aucun domaine, politique, militaire, scientifique ou autre, une réalité lourde de conséquences. Pourquoi l'a-t-on fait à propos de la sexualité ?

La religion chrétienne, et plus spécialement la religion catholique, a profondément souffert de cette sorte d'infirmité originelle selon laquelle la sexualité était méprisable et devait être rejetée si le croyant voulait accéder à la sainteté et mériter le ciel.

On nous répondra que l'Eglise a fait du mariage un sacrement. En réalité, le sacrement sanctifiait la reproduction et la famille, la sexualité n'étant regardée qu'en tant que moyen regrettable mais inévitable, l'idéal eussant été la reproduction sans sexualité, privilège réservé à la Vierge Marie. Il est significatif que les saints de l'Eglise soient dans leur énorme majorité des célibataires.

L'amour entre homme et femme, l'amour corporel en particulier, a été pendant des siècles un objet de défiance, une sorte de danger de bas étage pour la perfection à laquelle tout chrétien est appelé.

Dans certaines sociétés bourgeoises, l'amour est encore considéré comme un danger pour les fortunes. Il se montre d'une singulière indépendance à l'égard des problèmes d'argent. Le véritable amour est désintéressé. Cela ne se pardonne pas.

Pour être juste, il faut tenir compte qu'à l'origine de cette attitude contre nature se trouvent les conséquences souvent catastrophiques des déviations de l'amour. Mais les erreurs de navigation ne signifient nullement que le navire ne vaut rien et doit être mis à la casse.

Affirmer que l'amour est une faiblesse, ne voir en lui qu'une illusion, mettre les jeunes en garde contre lui comme d'une naïveté passagère, quelle sottise ! Le bonheur qu'apporte le véritable amour est le plus vrai, le plus haut, le plus authentique qui soit. Si les hommes sont portés vers l'amour, c'est bien parce que l'amour dans son essence même est la voie de l'avenir, avec ses espérances et ses promesses, avec sa réalité qui en définitive restera la seule. La génération présente passe. L'amour ouvre la voie aux générations qui viennent.

La plénitude de l'amour dans toute l'étendue de la gamme des sentiments, depuis la violence de la jouissance charnelle jusqu'aux plus hautes cimes de l'affectivité, est une des rares occasions pour l'être humain d'accéder aux plus vastes accomplissements de la conscience. Même s'il n'est donné que pendant une durée très courte, même si la vie dans sa grisaille le nécrose très vite, il n'en reste pas moins que grâce à lui l'homme aura pu atteindre au moins momentanément les avancées extrêmes de son évolution en direction de la vie plurihominiaire.

Quel dommage pour la chrétienté que Marie n'ait éprouvé qu'un amour mystique avec le Saint-Esprit ! Quel dommage que le Christ n'ait pas tenu dans ses bras la jeune fille dont le sourire aurait aussi, avec celui de sa mère, illuminé vingt siècles d'histoire chrétienne ! Le malaise jamais résolu de l'antisexualité de l'Eglise aurait été ignoré au profit d'un équilibre autrement plus fécond pour l'énergie, le développement, le dévouement de toute une civilisation.

Quel dommage que Mahomet n'ait pas vécu un amour unique à la mesure de son personnage prédestiné ! La civilisation musulmane eut donné à la femme la place qu'elle méritait. Grande rivale de la civilisation chrétienne, elle l'eût dangereusement menacée par une éthique de l'amour que son âme artistique eut portée à la perfection.

L'amour doit être replacé au premier rang dans l'estime des hommes. C'est une mutilation de le réduire à l'enfoncement d'une verge dans un vagin, à une jouissance purement animale. C'est ainsi payer très cher la nécrose de ces sentiments profonds qui apportent un authentique bonheur. La pornographie n'a rien à voir avec l'amour. Et elle finit par en éteindre le simple désir. Ce semblant de satisfaction totale aboutit à une réalité d'insatisfaction totale. Défolement classé, qu'on se garde bien de s'y arrêter.

Comme dans l'amour biologique, la touche de l'amour moral authentique est la fécondité. Non pas faiblesse mais moteur puissant permettant de réaliser les plus hautes performances. Non pas illusion mais lucidité éclairant sans fausse honte, ni orgueil déformant, aussi bien les insuffisances que les ressources. Non pas germe de conflits mais conciliateur suprême volatilisant par sa seule présence les problèmes qu'engendrent bêtises et pusillanimité. Grand simplificateur et grande lumière dans la vie de la personne et de la société, dépositaire de l'avenir et au demeurant constituant fondamental du monde au même titre que la gravitation, l'amour, depuis sa forme sexuelle jusqu'à sa forme ontologique pouvant unir l'humanité entière, l'amour est l'unique issue que, consciemment ou non, nous recherchons à notre existence.

L'amour évoque souvent la naissance parce que l'amour sexuel y conduit et que l'amour généralisé est créateur. On l'associe par contre rarement à la mort sauf dans le cadre d'une conviction religieuse profonde. Or l'amour et la mort sont aussi voisins que l'amour et la naissance quand la mort est acceptée en termes de générosité, de sacrifice pour l'être aimé.

Se faire tuer pour la femme qu'on aime a toujours soulevé la sympathie, sinon l'émotion, et ce thème a beaucoup de succès en littérature, au théâtre, au cinéma. L'amour enlève à la mort son relent de morbidité. On dirait qu'il la rend heureuse.

Que penser alors de la mort volontaire ?

L'histoire de l'homme est orientée vers la prise en charge par lui-même de son propre destin. S'il ne peut assumer sa venue au monde, par contre il entre dans ses moyens d'en assumer sa sortie au lieu de l'abandonner à l'aventure des conditions viscérales.

L'impression pénible que laisse le suicide et la réprobation que lui infligent certaines religions tiennent au fait que le suicidaire agit la plupart du temps en état de crise, par folie ou par désespoir, à la suite d'une catastrophe financière, professionnelle, sentimentale ou même morale, d'une condamnation infamante ou sous la menace d'une telle condamnation et même, ce qui effraie le plus, pour rien. Avant tout, l'autodestruction est tellement contraire à l'instinct de conservation qu'elle fait peur.

Il est des cas où cependant le suicide est admis et même admiré : le capitaine qui coule volontairement avec son navire, le général qui ne veut pas survivre à une défaite, le guide qui se supprime pour éviter la perte de ceux dont il a pris la responsabilité...

Lorsque nous parlons de la prise en charge par un homme de sa propre sortie, nous entendons par là un acte responsable et réfléchi, accompli en pleine lucidité et généreusement assumé. L'être qui se sent se dégrader au point de devenir une loque, une charge pour ceux qu'il aime, qui a la certitude de perdre à brève échéance toute dignité pour ne plus laisser à ses semblables qu'une relique attristante, pourquoi le condamner si, placé en face de telles perspectives, il décide de partir dignement ? S'effacer ainsi de cette vie exige une dimension d'esprit peu commune, une générosité rare appelant plutôt l'admiration.

On s'indignera qu'on puisse écrire de telles lignes, mais le retrait volontaire est inscrit dans la logique de la prise en responsabilité de soi-même. Qu'on y réfléchisse, on arrivera toujours à cette conclusion que si l'homme assume sa propre vie, il doit le faire jusqu'au bout et ne pas

renoncer à assumer son acte terminal au lieu de le laisser s'accomplir dans le désordre d'une déchéance physique et mentale.

Si la mort ne peut être anéantissement, si la mort ne peut être que transformation, si une espérance, religieuse ou autre, mais une espérance solide, soutient la personne placée devant un tel choix, alors son acte prendra un sens optimiste. On décide de s'en aller sans pour autant disparaître de la vaste scène de la réalité. On gouverne ce qui de toute façon est inéluctable. On se montre plus grand que soi-même. Dans cette éthique, nous ne pouvons nous soustraire à un sentiment de beauté.

A noter que l'avènement d'un stade de suprahumanité résoudra de la façon la plus heureuse le problème de l'effacement de l'individu. Participant d'une conscience pluri-hominale, celui-ci pourra sans peine laisser son propre corps sans pour autant cesser de vivre effectivement en les autres. Ce "pontage" permettra au contraire de voir le retrait du corps comme un acte de rajeunissement et cet acte, tout autant que celui qui préside à la naissance, pourra prendre le signe de l'amour.

A noter encore que l'euthanasie est un problème différent. L'euthanasie fait intervenir les autres du fait que l'individu a perdu le contrôle de lui-même. Elle doit donc être traitée à part, avec discernement et prudence car elle intervient dans une société encore dominée par la loi de la Jungle. Ici, comme précédemment nous ne faisons qu'essayer de jeter les bases de la morale en attendant de traiter ailleurs chaque problème avec les précisions et les nuances qu'il exige.

L'homme est également un animal social dans le sens horizontal. C'est-à-dire en tant que membre d'une famille, de multiples groupes, d'une nation et, en fin de compte, de l'espèce humaine.

Hélas, pas besoin d'examen pour constater que dans nos sociétés plus on s'éloigne de l'individu, plus on s'engage dans une mentalité de Jungle.

Si du haut de la colline d'où nous contemplons la ville, nous entendions les querelles, les paroles de haine, les cris étouffés de vengeance, de règlements de comptes, les conflits sociaux, juridiques, commerciaux et les animosités sans nombre qui couvent dans l'ombre, cela ferait le bruit de milliers de chiens s'étripant dans la plaine. La nature cache les souffrances sous la mer qui ondoie et les arbres en fleurs. La ville couvre de ses toits combien de combats obscurs sous la paisible lumière du soir ?

A l'évidence, la loi de la Jungle enserre encore la société dans ses griffes.

Nous nous bornerons à parler des deux domaines où sa nocivité est la plus grave : l'économie et la guerre.

L'économie d'égoïsme, génératrice du capitalisme, est, nous l'avons vu, la transposition directe dans les relations commerciales de la loi de la Jungle. Son fondement s'exprime dans le principe de la relativité des contrats. Y achète à X un produit ou un service dont le prix n'intéresse que lui. Que X s'enrichisse ou en crève, Y n'en a cure. Il agit dans le cadre de son égoïsme absolu. Entre X et Y, en affaires, il n'est pas de sentiment humain.

Gagner le plus d'argent possible, faire par habileté, ruse ou interventions latérales autant que par travail et intelligence le maximum de profits, miser sur le désordre, épier les erreurs des autres pour en profiter, se repaître de celui qui est blessé, tel est l'esprit du capitalisme.

Dans l'exemple cité plus haut, si Y avait une relation humaine avec X, qu'il soit son frère par exemple mais un frère qu'il aime profondément, il s'inquiéterait de savoir si celui-ci perd auquel cas il lui paierait un prix suffisant pour qu'il gagne normalement sa vie et, si c'est le cas, il l'aiderait à rectifier une erreur ou une faute.

Inversement X ne vendrait pas à son frère à un prix prohibitif, profitant d'une pénurie par exemple, mais il lui compterait la valeur d'une rémunération décente.

Ainsi le principe de la relativité des contrats est rompu. A sa place s'est établi entre les frères un esprit de solidarité : la loi de la Jungle a reculé devant la loi de l'Homme.

L'interdépendance des contrats, tel est le principe économique de la loi de l'Homme.

Toute l'économie peut valablement fonctionner sur le principe d'une rémunération équitable du service fourni sans attendre que cette équité soit le résultat horriblement coûteux d'une intégration de quelques enrichissements et de ruines innombrables. L'esprit d'entreprise n'en serait pas éliminé. Au contraire, l'entreprise en serait plutôt encouragée parce que sûre de fonctionner, de prospérer en fonction du travail ou du service réel fournis et non plus en fonction des aléas que suscite la lutte acharnée des égoïsmes. L'entreprise devenue non rentable ne serait plus acculée à la faillite mais, et ce point est capital, modifiée ou transformée en souplesse puisqu'elle bénéficierait d'un esprit général d'entraide.

Ce qu'on appelle par euphémisme la réussite commerciale en serait certes amortie, mais seraient épargnées vingt fois plus de ruines cruelles.

On objectera qu'il n'est, pour le moment, de meilleur stimulant que l'appât du gain, que l'attrait des avantages que l'argent procure. La meilleure preuve ? Le système fonctionne et ceux qu'on prétend lui opposer sont loin de donner toute satisfaction.

C'est incontestable.

Ce qui l'est moins, c'est l'intérêt la mentalité qui l'anime, une mentalité de lutte contre les autres, une mentalité de conflit, une mentalité impitoyable au malheur.

Là est la grande différence entre notre pensée et celle des anticapitalistes. Nous n'attaquons pas un système économique, lequel n'est pas une cause, mais une conséquence. Nous attaquons par-dessus tout une mentalité.

Le capitalisme ne pourra survivre que dans la mesure où il s'humanisera. Il porte dans son sein le péché originel de la Jungle. Son ennemi n'est ni le socialisme, ni même le communisme. Son ennemi mortel, c'est la rapacité.

Pourquoi cette mentalité de conflit ? Pourquoi vouloir à tout prix considérer les signataires d'un contrat de commerce ou de service ou de travail comme des adversaires aux intérêts opposés ? Notre sympathique boulangère présente son pain à la clientèle. Son intérêt est de vendre du pain. La ménagère entre dans la boulangerie. Son intérêt est d'acheter du pain. La rencontre de ces deux intérêts constitue la condition de l'acte commercial. La ménagère paie et se retire satisfaite de tenir son pain entre ses doigts. La boulangère range son argent satisfaite d'être rémunérée. Le sourire commercial est l'un des plus sincères du monde.

Faute d'avoir compris cela, faute d'avoir le courage de réprover et de contrer celui qui s'est taillé une fortune par l'exploitation effrénée des autres alors que les lâches l'admirent, on en vient à créer une atmosphère où l'homme au sens plein du terme étouffe. Les groupes luttent les uns contre les autres et ne s'allient que pour être plus forts dans cette lutte. Si nous passons au niveau des nations, les historiens vous diront que les guerres pour des raisons économiques sont les plus difficiles à éviter.

Qui se trouve mêlé aux affaires, se rend compte combien la loi de la Jungle, vaincre ou périr, est angoissante. Au niveau des grandes sociétés comme au niveau des nations, la vie des individus compte peu. On élimine sans compassion. La victime n'en meurt pas de mort violente, et encore, mais elle peut en rester marquée pour le restant de ses jours. On s'étonne parfois que des gens travailleurs et intelligents ne s'enrichissent pas dans une situation donnée. Ce n'est pas qu'ils ne voient pas nettement ce qu'il faudrait faire, c'est parce qu'il leur est impossible de faire ce que leur qualité d'hommes leur interdit.

Mais heureusement, sous la pression des événements et par l'action des gens intelligents et généreux, à quelques croyances qu'ils appartiennent, autrement dit du fait même de l'évolution, cet esprit de Jungle commence malgré tout à changer et dans des proportions telles que la transformation gagne le monde entier.

En quelques décades, grâce à la force interne des idées justes, grâce à la libération des préjugés et des conditions de classes, grâce à la découverte réciproque qui s'établit entre les populations du monde, grâce à une culture qui se répand mettant ainsi en valeur l'héritage des siècles passés, l'accélération de l'avènement de la loi de l'Homme devient sensible. Un espoir tout à fait raisonnable de la voir triompher plus tôt qu'on le pense généralement se fait jour dans une étude attentive de l'histoire économique, scientifique et sociale de ces vingt dernières années. Il serait temps !

Informé et s'informer sans relâche. Tisser des liens humains entre les personnes, les groupes, les nations, de telle sorte que le réseau enserme la planète entière. Elever sa propre pensée à la dimension mondiale. Etendre ses idées aussi loin que possible vers l'avenir. Et par-dessus tout aimer. Le reste ne sera qu'une question de mise en place.

Non vraiment, la solution des problèmes sociaux ne s'appelle ni Capitalisme, ni Socialisme, ni Communisme, ni un Isme quelconque. Laissons cela aux vieux. Elle dépend avant tout d'un changement dans la mentalité des citoyens. Elle dépend d'une amélioration du comportement des hommes. Elle dépend d'une progression de l'évolution.

Pour le moment, il faut tenir compte de la loi de la Jungle sous peine de tomber dans l'utopie. Un travail en profondeur doit d'abord s'opérer. Toute contrainte abusive ne peut que nuire au développement naturel de rapports fondés sur la justice et la solidarité.

Garantir la priorité des relations humaines sur les relations commerciales, encourager moralement et matériellement ceux qui servent la société, contrer ceux qui l'exploitent, tel devrait être le rôle des dirigeants qui ont à servir tous les citoyens et non des intérêts collectifs ou particuliers.

C'est là précisément que l'Etat trouve sa plus authentique raison d'être : assumer dans l'économie directive et surveillance. Ce n'est pas à l'Etat de fabriquer des voitures ou des casseroles, pas plus que le cerveau ne se mêle de respirer et de faire circuler le sang. Les poumons et le cœur sont faits pour ça. Le cerveau contrôle la respiration et la circulation. Il est dans son rôle. Le rôle de l'Etat est d'innover le fonctionnement de l'économie, y compris celui des fabriques de casseroles.

Les dirigeants feraient bien de prendre des leçons de biologie.

De même un immense progrès s'accomplira dans les relations internationales lorsqu'on cessera de penser en termes de conflit. Là, la difficulté est extrême. Entre nations règne encore une loi de Jungle, à peine tempérée, et dans sa composante la plus grave, par la peur.

L'évolution est singulièrement en retard à ce niveau. Le danger est intense. Le sort de l'humanité va se jouer dans le siècle, peut-être les décades qui viennent. Tant que les armes n'étaient que manuelles, les guerres n'entraînaient que des catastrophes locales. Elles peuvent maintenant provoquer des cataclysmes sur le monde entier.

Les nations, c'est vrai, se sont formées par la domination d'une suite de vainqueurs. Des empires ont brillé d'un vif éclat et se sont ensuite effondrés. Rome connut une réussite remarquable en dominant la Méditerranée pendant trois siècles.

Les vainqueurs bien entendu imposaient leur loi et tiraient avantage des vaincus mais les uns et les autres finissaient par former un ensemble tant bien que mal paisible au sein duquel les gens pouvaient vivre sans trop de peine et permettre à certains de se livrer à des travaux supérieurs, les plus évolutifs, ceux qui constituent une culture. Prêtres, philosophes, poètes, juristes, géomètres, médecins, artistes, historiens, architectes, sans oublier les simples gens de valeur qui ont une heureuse influence sur les autres, constituent cette minorité par laquelle monte une civilisation.

A l'exception de rares concertations intelligentes, ce sont les guerres qui ont façonné les nations. Mais ce processus de Jungle ne joue plus car les engins modernes ont transformé les conflits en cataclysmes. L'arme atomique est malheureusement intervenue avant qu'aucun vainqueur n'ait eu le temps d'unifier la planète.

Cette conquête ultime n'avait rien d'impossible. Avec des moyens dérisoires par rapport aux étendues qu'il a conquises, Alexandre en quelques années a créé un empire autrement plus vaste que le globe actuel si on le mesure en temps de parcours. D'autres empires se sont constitués en Chine, en Inde, en Amérique par des exploits qui, en proportion, auraient pu au siècle dernier ou au début du nôtre englober la Terre.

Or, paradoxalement, c'est la progression de la civilisation qui a freiné les conquêtes et laissé le monde dans cet état d'unification inachevé si dangereux aujourd'hui. La découverte de l'énergie atomique eut été bénéfique dans une confédération mondiale. Elle serait venue à son heure.

Ce n'est pas pour rien que l'un des deux panoramas sur lesquels s'est ouverte cette étude montre l'explosion d'une bombe nucléaire. Si le panorama de la Terre dans l'espace est optimiste et symbolise l'avenir immense qui s'ouvre à l'humanité, le panorama de l'explosion nucléaire symbolise la catastrophe finale où nous risquons de nous engoutir. Une humanité de plus aura connu l'échec avant d'aborder à la Terre Promise.

L'apparition de l'arme nucléaire dans un monde encore de Jungle ne tourmente pas tellement les citoyens qui ont déjà tant de soucis à surmonter mais elle a engendré chez les responsables une terreur qui a conduit à cette aberration : accumuler des moyens de destruction à un niveau des centaines de fois supérieur à celui qui suffirait à l'écrasement de l'adversaire. Chaque jour, chaque nuit, nous vivons avec cette menace et nous ne comptons pas les armes surnoises probablement aussi dangereuses.

L'Union Mondiale, il ne nous reste plus que la ressource de la réaliser au plus vite. L'humanité entière, tous les peuples, tous les jeunes, devraient travailler avec acharnement et sans utopie, surtout sans utopie, à convaincre ceux qui nous gouvernent de s'organiser pour constituer une confédération.

Le danger unit une nation. Si une puissance extra planétaire s'apprêtait à fondre sur nous, l'Union Mondiale se réaliserait sans peine. La peur serait son meilleur allié. Mais ce serait la peur de tous contre un ennemi commun. Or joue au contraire la peur des nations les unes à l'égard des autres, la peur qui divise.

Oui, le danger est grand et l'unique moyen d'y parer est de convaincre, de faire appel à la raison et pour cela de ne pas manquer de raison soi-même. Brailler, utiliser la violence, assassiner, commettre des attentats, c'est travailler à contre sens, c'est accroître le mal. Un seul mot d'ordre : convaincre et passer au plus vite au prochain stade de l'évolution, au stade de la loi de l'Homme, au stade de la solidarité rationnelle et affective.

Oui, il faut faire vite car l'arme atomique sera bientôt disséminée et les petites nations turbulentes la posséderont. On imagine la terreur entre elles lorsque des dictateurs paranoïaques l'auront en mains. Si rien n'est fait pour arrêter la propagation du danger, l'arme atomique sera en possession de groupements de plus en plus nombreux. La course à la puissance en viendra vite à rendre de petits groupes et même des individus capables de détruire des régions entières. Si elle veut survivre, l'humanité doit se hâter vers une Confédération Mondiale en un premier temps. Mais, en un deuxième temps, elle doit en arriver, car c'est pour elle une question de vie ou de mort, à contrôler l'activité et la mentalité, oui la mentalité même, de chaque personne.

Ce processus mène directement, et sans échappatoire aucune, à la suppression de la liberté individuelle pour le salut de tous. Ce que la morale n'aura pas fait, la contrainte le réalisera.

Belle perspective que voilà ! L'homme pris au piège de sa propre réussite... Ce serait bien la peine d'avoir parcouru tant de chemin pour en arriver à une servitude que n'a pas connue l'esclave antique.

C'est cette servitude qui nous attend. Insupportable. Incompatible avec la vie... si l'homme en reste toujours à la loi de la Jungle.

Décidément, ils retardent ceux qui nous présentent l'altruisme et l'amour comme des sentiments gratuits, très beaux en soi, mais irréalistes, incompatibles avec la nature de la société, catastrophiques en affaires, et tout juste bons à soulever applaudissements et louanges dans les spectacles ou à fournir ces êtres d'exception que sont les saints et les martyrs, si utiles aux religions.

Selon eux, la vie n'a rien à voir avec ces rêveries. Le réalisme n'admet que la défense de ses propres intérêts, par tous les moyens possibles, un solide égoïsme, une dureté sans illusion dans une société qui a toujours été et restera toujours une Jungle. Altruisme et amour ne sont que sentimentalité vaine, sensiblerie dangereuse dont il faut bien vite guérir les jeunes sous peine de les voir se faire exploiter par les autres.

Quant à la politique internationale, l'idée d'y introduire l'altruisme est la pire des folies. Un bon stock d'armes, des forces entraînées et la cynique détermination d'user de tous les moyens pour détruire l'adversaire, constituent le seul comportement réaliste des vrais chefs d'état.

Cette attitude contient une part de bon sens et une part d'erreur. Et la réalité se charge elle-même de la transformer, et plus rapidement qu'on ne pense, en erreur totale. Parvenu à ce point de notre étude, on ne s'en étonnera guère.

Regardons une fois de plus le monde bien en face.

Un globe dont les dimensions évaluées en temps de parcours se sont réduites d'une façon spectaculaire. Christophe Colomb a mis près de deux mois à traverser l'Atlantique. Aujourd'hui un avion met trois heures. A côté d'un réservoir sphérique de douze mètres de diamètre représentant la Terre du Moyen Age, la Terre d'aujourd'hui est une bille.

Une population qui a triplé en trois siècles et promet de le faire à nouveau en quatre générations ou même moins, si aucun phénomène régulateur ne vient arrêter cette démesure.

Lorsque deux tribus sont chacune sur leur île, loin de l'autre, elles vivent en paix. Si elles sont installées sur une même île, elles se font la guerre. Si elles sont entassées sur une île étroite, ou leur destin est vite réglé par une extermination, ou les deux tribus fusionnent en une seule. C'est ce qui est en train de se passer pour la Terre.

Imaginez les immensités de solitude qu'elle représentait pour les hommes d'autrefois et regardez l'animation qu'elle manifeste aujourd'hui. Les villes resplendent de lumières. Les usines tournent. Les trains roulent. Les ports bourdonnent. Les avions nous mènent en quelques heures d'un bout à l'autre des continents. Les informations s'échangent instantanément et à flot continu sur toute l'étendue des terres et des mers. Il n'est plus de frontières aux idées. Les pays qui veulent se fermer aux autres n'arrêtent pas les ondes hertziennes. Une interpénétration progresse rapidement entre les peuples et les hommes se connaissent de mieux en mieux. Avec les marchandises circulent les intérêts, avec les intérêts s'établissent des rencontres, avec les rencontres se forment des amitiés, des amours, des unions.

Pour un Espagnol, un Chinois n'est plus un Martien. L'ouvrier hindou se découvre le frère de l'ouvrier argentin. On est aussi intelligent, aussi savant à Johannesburg qu'à Oslo. Une mère est aussi remplie de tendresse pour ses enfants à Toronto qu'à Oulan Bator. On rit et on pleure, on est heureux ou malheureux aussi bien à Philadelphie qu'à Singapour. Cette découverte, ce brassage, ce commencement d'assimilation des peuples les uns par les autres, les acheminent rapidement vers une Confédération Mondiale.

Et les hommes se découvrent ensemble voyageurs d'une même planète isolée fonçant dans l'espace.

L'établissement de ce que nous appelons la loi de l'Homme, qui n'est pas une loi mais un comportement d'abord, une attirance à la connexion ensuite, est une nécessité inéluctable. Le règne de l'amour s'installera sous la poussée de la peur devant les risques énormes et imminents de l'égoïsme possesseur de la force suprême mais surtout sous l'effet de l'attraction naturelle entre des êtres affectivement de plus en plus proches et finalement par l'expérience du bonheur résultant de nouvelles conditions de vie, matérielles et mentales. L'amour, entendu dans son sens ontologique, est le gagnant de la course de l'évolution car sans lui l'humanité ne pourrait plus survivre.

On s'effraie à juste titre du contrôle des naissances, de l'euthanasie, de la surveillance inévitable dont sera l'objet chaque personne jusque dans son psychisme le plus concret, si on examine ces problèmes dans l'ambiance de loi de la Jungle.

Le contrôle des naissances risque d'amener la dénatalité dans un monde où les pays peuplés représentent un danger pour les autres.

L'euthanasie risque d'entraîner très vite des abus car les finances des communautés sont soulagées à la disparition des vieux et l'avidité successorale est sur le grill tant que s'entête à ne pas mourir le riche ancêtre.

La surveillance de la personne pour conjurer le danger de dévastations par suite de l'énorme puissance tombée entre les mains de fous ou de criminels risque d'aboutir inévitablement dans une société de Jungle à une dictature sans comparaison avec les pires servitudes d'autrefois.

Et le problème de la sélection volontaire, comment le résoudre dans une société de jungle ?

On ne peut, en effet, refuser de reconnaître à l'homme la nécessité d'assurer sa propre sélection. La sélection des animaux et des premiers hommes s'opérait par l'élimination des malades, des débiles, des inadaptés, de telle sorte que seuls les plus réussis se reproduisaient. L'avènement des sentiments d'humanité a interdit le meurtre des faibles. Une organisation s'est au contraire développée pour leur apporter aide et protection. La médecine permet aujourd'hui de faire vivre des malades qui, autrefois, ne seraient pas parvenus à procréer. Ici la loi de l'Homme a triomphé de la loi de la Jungle et c'est heureux. Mais la sélection naturelle ne joue plus.

Bien plus, la guerre, autrefois régénératrice, s'est mise à opérer une sorte de sélection à rebours. L'organisation de l'agression et celle de la défense ont envoyé au combat les garçons en bonne santé et elle ont maintenu les autres à l'abri. Les guerres de 1914 et de 1939 furent une hécatombe de jeunes hommes vigoureux.

Dès lors qu'il ne laisse plus jouer la sélection naturelle, l'homme se voit contraint de s'en charger lui-même s'il ne veut pas disparaître.

Au lieu d'opérer par sacrifices et par destructions, une sélection intelligente opérera au niveau le plus haut dans le temps, c'est-à-dire avant la fécondation. L'avantage est immense. L'homme maîtrisera sa propre qualité, son nombre le meilleur. La sélection intelligente sera beaucoup plus heureuse que la sélection laissée au hasard des circonstances.

On est pris de colère à voir certaines autorités morales s'élever contre toute idée de sélection intelligente alors qu'il y a là une nécessité, un devoir impérieux et un très noble devoir pour l'humanité si elle ne veut pas courir à sa dégénérescence.

Mais alors il résulte de tout ceci qu'il faut restreindre la liberté individuelle jusque dans des domaines qui touchent le plus profondément la personne. En climat de Jungle, on aboutit à une contrainte inacceptable, intolérable. Là est le grand argument des adversaires de toute surveillance intime, de toute sélection planifiée et ils ont raison.

Mais remplacez ce monde de Jungle par un monde d'amour et tous les problèmes se dissolvent.

Au lieu d'une société où tout le monde se jalouse, se hait, se surveille, toujours prêt à l'attaque pour ne pas être attaqué soi-même, concevez un groupement d'amis où chacun veille

sur les autres, où tous s'entraident parce que tel est leur intérêt et leur joie et vous résoudrez tous vos problèmes dans un climat détendu et heureux.

Dans une cordée en montagne, dans l'équipage d'un petit voilier, dans un groupe de plongeurs sous-marins, chacun se sent solidaire des autres, chacun veille sur les autres et entend bien que les autres veillent sur lui. Celui qui ne jouerait pas le jeu se verrait vite éliminé.

Croyez-vous que ce soit une servitude pour un pilote d'avion d'être surveillé et guidé par la chaîne des stations au sol ? Pour des astronautes de rester en communication avec la Terre qui pousse la sollicitude jusqu'à écouter les battements de leur cœur ? Non. Parce que cette veille se fait dans un climat de solidarité.

L'agneau trouverait insupportable d'être épié par le loup mais l'enfant qui traverse une forêt éprouve un sentiment de tendre sécurité à sentir la main de sa mère serrer la sienne.

Tout dépend donc du climat moral et c'est le climat moral seul, s'il est humain, qui pourra résoudre avec bonheur les problèmes qui se posent en termes effrayants dans un climat de Jungle.

Quel danger peut présenter l'euthanasie dans une famille dont les membres s'aiment vraiment ? Quel inconvénient au contrôle des naissances chez des couples qui aiment les enfants ?

Et dans une Confédération Mondiale les glissements de populations d'un pays à l'autre présenteront-ils plus de risques que ces phénomènes de retour à la campagne ou à la ville selon les générations ?

Les redoutables problèmes soulevés par la nécessité d'une sélection scientifique de notre espèce se trouvent ramenés à un problème d'entente dès lors qu'ils se posent dans un climat de solidarité affective, en attendant l'heure où dans une union plurihominaire ils ne se poseront plus du tout.

Au couple qui risque de mettre au monde des enfants tarés, une forte amitié de tous apportera les solutions morales et génétiques lui permettant d'avoir des enfants sains. Alors l'insémination artificielle par des souches vérifiées, la possibilité de parthénogenèses exceptionnelles ou tout autre moyen qui serrera au plus près l'ensemble des actes et des sentiments du couple, pourront être utilisés sans la moindre espèce d'inconvénient. Entre le risque d'une vie de parents gâchée avec des enfants tarés et une vie de parents heureuse avec des enfants solides et joyeux, qui donc hésiterait ? L'amour dissout bien les problèmes.

L'amour, à n'en pas douter, est la seule issue pour la personne et pour l'humanité. Son avènement s'inscrit dans la ligne directe de l'évolution. Mieux, il constitue la destination de toute conscience évoluant dans l'univers.

Une telle perspective est claire : l'amour ou rien. Il n'y a pas de milieu. Nous mettons quiconque au défi de nous prouver le contraire.

Nous vivons une époque extraordinaire qui va décider de la façon la plus concrète du sort de l'humanité, une époque où se joue le sort des siècles passés et futurs, une époque redoutable mais débordant d'optimisme, une époque fruit des efforts millénaires de tant de vies bien remplies, une époque où s'établit le triomphe de l'intelligence, une époque qui peut nous rejeter à l'instant dans la nuit originelle mais qui nous sourit par tant de motifs d'espérance.

A nous d'avoir la volonté de notre intérêt, de notre bonheur.

Nous en avons fait du chemin depuis que nous sommes partis seuls à la recherche de réponses aux questions qui nous tourmentent.

L'optimisme est payant, ici comme ailleurs. En toutes choses l'optimisme, s'il est fondé, doit toujours avoir le dernier mot.

Il est des situations sans issue, des moments où de quelque côté qu'on se tourne, on se heurte à des parois de prison. Même dans ces cas désespérés, il ne faut pas s'abandonner car nous ne savons pas tout, nous ne voyons pas tout. Le désespoir est toujours à courte vue.

C'est pourquoi nous devons toujours nous méfier de ceux qui, systématiquement, dressent devant nous les barrières de l'impossible. Etre homme, c'est justement faire reculer l'impossible. Le seul fait que nous soyons là prouve que rien n'est impossible car, arithmétiquement, nous n'avions, disent-ils, pas une chance sur... on peut les entasser les milliards !

La qualité d'homme de science ne doit pas nous impressionner. L'homme de science est un chercheur comme les autres, pas un mage. Le savant qui ne sait pas s'évader de sa science en est prisonnier. Il ne voit pas au-delà.

Ainsi Jean Rostand écrit :

"L'espèce humaine passera comme ont passé les Dinosaures et les Stégocéphales. Peu à peu, la petite étoile qui nous sert de soleil abandonnera sa force éclairante et chauffante... Toute vie alors aura cessé sur la terre qui, astre périmé, continuera de tourner sans fin dans les espaces sans bornes... Alors de toute la civilisation humaine ou surhumaine - découvertes, philosophies, idéaux, religions - rien ne subsistera".

Était-il une vérité plus absolue, une évidence aussi totale ?

Un optimiste intelligent ne s'y serait tout de même pas laissé prendre : "Apparemment c'est vrai. Mais qui sait si d'ici quelques siècles une découverte ne viendra pas malgré tout nous apporter une issue de survie... ?

Le texte cité date de 1950. Or il n'a pas fallu attendre des siècles pour avoir la réponse. Il n'a pas fallu attendre cent ans. Il n'a pas fallu attendre dix ans. Sept ans après seulement, le premier Spoutnik tournait autour de la Terre, nous prouvant que très vite l'humanité aurait le pouvoir de s'évader et de créer des cités dans l'espace ou sur des astres nouveaux. Dès lors il n'était plus impossible que l'homme survive à sa planète.

Ils ont tort ceux qui affirment que nous ignorerons toujours ce qui se trouve hors de portée de nos sens ou de nos instruments, qu'au-delà il n'est rien que ce que notre imagination voudra bien inventer.

Ils ont tort ceux qui se moquent des doctrines et les prennent toutes pour des constructions de roman, que la seule réalité à laquelle nous puissions prétendre est notre petite vie sans importance, qu'il est inutile de nous leurrer : au-delà il n'y a rien. Ils ne se rendent pas compte qu'en niant toute valeur aux doctrines, ils professent une doctrine à leur tour et que, si nous adoptons leur logique, nous pouvons qualifier celle-ci d'aussi vaine que les autres.

Ils ont tort ceux qui prétendent avoir découvert que les morales n'ont aucun fondement réel, que toutes ne sont que pures conventions, pur arbitraire, qu'on peut renvoyer dos à dos l'égoïsme et l'altruisme, le sacrifice et le crime, qu'on peut aussi bien glorifier la guerre que la paix, l'esclavage que la liberté, la laideur que la beauté, que tout acte est neutre aussi bien celui qui incendie une ville que celui qui sauve un blessé, qu'il suffit de changer les noms pour placer le parricide au rang des vertus et le dévouement maternel parmi les vices.

Beaucoup d'esprits en arrivent à pareil débousolage et ils se croient ainsi plus évolués que les autres. Chose curieuse, ils se recrutent surtout chez les jeunes bourgeois que la sécurité financière de leur famille place dans une position où leur doctrine ne rencontre pas de

démenti immédiat. Ceux qui se trouvent dans un pays pauvre, en devoir de lutter pour survivre, savent très bien la conséquence de leurs actes et ce qu'il en coûte de se tromper. C'est pourquoi les peuples jeunes ont besoin d'une morale forte, parfois brutale, mais, parce qu'ils se battent, ils sont optimistes.

Rien ne caractérise mieux la décadence d'une société que le débousolage moral. L'accumulation des biens acquis le permet un moment mais l'illusion fera vite place à des conséquences amères.

Mieux vaut une croyance imparfaite que pas de croyance du tout. Mieux vaut une science limitée que pas de science du tout. Mieux vaut une morale étayée par des convictions que pas de morale du tout. Mieux vaut être un peu que n'être rien. L'erreur même est payante quand elle s'inscrit dans une marche en avant car elle est source d'enseignement.

Qui n'est pas capable de comprendre cette simple évidence ne proposera jamais que des idées vaines.

Quant à nous, depuis que nous sommes partis seuls avec nos maigres ressources à la recherche de la vérité, nous découvrons une clarté encore indéfinie à l'horizon. Nous voyons maintenant un peu plus clair sur notre route. Nous savons dans quelle direction orienter nos pas. Même dans le brouillard savoir dans quelle direction il faut avancer permet d'atteindre le refuge. Le capitaine d'un navire au milieu de l'océan, même s'il ne voit rien, de par la direction que ses instruments lui indiquent, met le cap vers le port qu'il ne connaît pas. Même si nous discernons mal où notre destin nous mène, nous savons qu'il a un sens et un sens heureux.

Que nous soyons encore soumis aux échecs, à la souffrance et à la mort ne doit pas nous perturber parce qu'ils ne sont pas une fin en eux-mêmes. Nous savons que dans un univers de passage ils ne peuvent être qu'épisodes. Il faut voir plus loin. Depuis longtemps les religions nous avaient enseigné cela mais, les religions ayant perdu leur force de conviction, nous avons besoin de le redécouvrir.

A l'opposé il ne faut pas se leurrer sur le sens du bonheur. Notre univers est un univers de passage. Dans cet univers, le bonheur n'a de repos que des haltes pour mieux repartir sous peine de s'éteindre.

On est heureux davantage de conquérir que de posséder, davantage de découvrir que de savoir, davantage de reprendre la mer que de s'attarder au port. Une fois conquise, la situation désirée se flétrit vite et on vise alors plus haut.

On est heureux de tout ce qui commence, de tout ce qui naît, de tout ce qui est genèse. On est heureux d'entreprendre. On est heureux de partir en vacances. On est heureux au matin des grandes courses. On est heureux de faire une rencontre nouvelle, d'ouvrir une amitié, de vivre l'aube d'un amour. On est heureux d'avoir un enfant.

Là est le bonheur, le seul qui soit valable. Pas un bonheur fait de résignation ou de sagesse, le bonheur de conquête, celui qui va de l'avant, le bonheur de vivre en somme.

Vivre, c'est rarement se reposer. Vivre, c'est aller vers demain. L'avenir est aimanté. Il nous attire par les fabuleux trésors qu'il recèle comme ceux qui attireraient les caravelles de l'autre côté de la rondeur des mers.

Vivre, c'est lutter. Toute l'histoire des êtres vivants est une lutte sans trêve pour progresser dans un milieu inhospitalier et souvent hostile et pour se défendre contre des ennemis.

Si nous affirmons qu'à notre stade d'évolution le climat de conflit entre les intérêts politiques et commerciaux doit être dépassé, ce n'est pas pour nous installer dans une facilité de décadence, c'est pour supprimer l'affreux gaspillage d'un système au rendement catastrophique afin de réserver toute notre énergie à notre marche en avant.

Le vainqueur d'un champ de bataille ne peut être heureux que s'il ignore le malheur du vaincu, donc dans la mesure où il est restreint par son égoïsme. S'il est un homme, le malheur du vaincu ne peut pas ne pas détruire son bonheur à lui.

Au contraire, une victoire à porter au compte de l'humanité entière nous vaut un bonheur intégral.

Finalement le bonheur authentique ne peut être que le fruit de l'amour, amour individuel ou collectif.

Aimer, c'est aller à la découverte de l'autre pour marcher avec lui vers une destination commune.

Un amour ne vit que s'il se renouvelle sans cesse. Une amitié se fane dans une position acquise. Elle ne se renouvellera que si un événement, douloureux le plus souvent, la régénère.

Aimer est une création continue. Pas plus qu'un avion, un amour ne peut s'arrêter sans tomber. L'avion et l'amour sont obligés d'aller de l'avant pour se maintenir dans le ciel. Ils sont faits pour le futur.

L'amour ne pleure pas le passé. Il le garde en lui. Les jours heureux, ne les regrette pas mais porte les dans ton cœur pour en vivre. Ton bonheur passé est inscrit dans les archives du présent. Nul ne pourra faire qu'il ne fut pas. Qu'il t'aide à marcher car il est l'avant-coureur de la vie future.

L'amour se moque bien du plaisir. Il l'accompagne si le plaisir le mérite. Mais la difficulté, la peine, la pénurie ne le tarissent pas. Il engendre la haute lutte. Le sacrifice l'exalte et la mort peut le porter à sa plénitude. Alors on donne tout et le compte est parfait.

L'amour crée la beauté, cette réponse des choses par leur son, par leur forme, par leur couleur à l'âme qui les interroge. La beauté est le relatif de l'âme lorsqu'elle se retrouve à l'extérieur dans le monde, que ce soit un homme ou une fleur des champs. Elle naît du débordement de notre conscience à la recherche des êtres qui reçoivent notre moi-même et nous le rendent.

Poésie, oui certes. Mais bien plus encore, réalité. Et réalité si concrète qu'elle peut se mettre en équations comme toute réalité mesurable.

Savez-vous comment mesurer l'amour ? L'amour se mesure comme une force physique par le poids des obstacles qu'il est capable de soulever.

Si une ondée t'arrête sur le chemin de ton amie, alors ton amour n'est que pacotille. Si, sans passion, lucidement, tu es capable de tout renverser, liens familiaux, profession, argent, critiques, attachement au pays, pour aller rejoindre au bout du monde celui ou celle que tu aimes, alors je saurai la puissance de ton amour.

Dans un univers de passage, une fois né dans le cœur des hommes, les unissant dans une conscience supérieure, l'amour ne peut que les propulser vers un avenir bourré d'espérances avec une force qui tend vers l'infini. Une fois saisis par une science en pleine expansion, projetés de découvertes en découvertes, parvenus au seuil de leur destin plurihominaires, repoussant leur présent pour foncer de plus en plus vers une vie supérieure, les humanités ne peuvent plus rester sur leur planète. Elles s'évadent vers l'univers.

Etonnons-nous qu'à peine conquis les réfrigérateurs, les voitures, les appareils les plus divers et toute l'abondance d'une société de consommation, la jeunesse qui vient, attirée inconsciemment par cette perspective lointaine, la repousse vers la ferraille pour exiger une qualité de vie plus élevée.

Vaincre la souffrance, vaincre la mort traditionnelle, vaincre les obstacles du temps et de l'espace par la recherche mue par le dynamisme de l'amour, telle est la vocation des générations qui montent.

Car c'est bien là le miracle. L'amour apporte la seule solution valable au problème de la mort par la connexion entre les consciences. L'amour ne subit pas la souffrance mais elle la transforme en joie. Souffrir par amour n'est pas souffrir bêtement, tristement, désespérément, c'est aimer.

Pour un chrétien, ce renversement du sens de la souffrance par l'amour, voilà bien le symbole qui rayonne d'une croix sur laquelle meurt un Dieu.

Que l'amour parvienne à triompher du temps et de l'espace, au point où nous en sommes, cela ne doit pas nous étonner, d'autant moins qu'il s'agit là d'une intuition millénaire cultivée par beaucoup de religions. Que cette intuition reçoive le feu vert de la pensée scientifique ne peut que réjouir les esprits d'envergure capables d'intégrer le fait religieux à la recherche générale de l'humanité.

On peut dès lors tracer de notre histoire un raccourci saisissant.

Par sa nature même la matière a tendance à s'organiser. Les particules s'organisent en atomes, en molécules, en états cristallins et, si les conditions ne créent pas un désordre trop fort ou une immobilisation trop grande, en systèmes de plus en plus autonomes qui révèlent son psychisme par la conscience proprement dite. Ces systèmes, après avoir conquis, même les uns contre les autres, une autonomie suffisante, éprouvent à leur tour la tendance générale à l'association. Ainsi naissent entre eux des sentiments de gravitation affective poussant de plus en plus loin leur cohésion jusqu'à ce qu'ils ne forment plus qu'un être unique de conscience supérieure et d'une autonomie absolue de telle sorte qu'il se rend ainsi indépendant de son univers d'origine.

Voici donc l'humanité aujourd'hui à la veille du choix suprême qui va décider de la suite de son histoire et que symbolisent les deux panoramas sur lesquels s'ouvre cette étude : ou bien disparaître dans une explosion atomique ou par une autre action insensée ou bien poursuivre intelligemment à bord de sa jolie planète bleue fonçant dans l'espace sa marche vers un avenir aux promesses infinies ...



Un pas de géant de l'humanité sur le chemin de la connaissance

POST SCRIPTUM

Nous ne sommes pas les seuls à parcourir le même chemin. Depuis le premier homme à se demander ce qu'il faisait au milieu de sa forêt jusqu'au savant actuel qui se pose la même question au milieu des galaxies, des dizaines, peut-être des centaines de milliers de cerveaux ont passé leur vie à réfléchir. Et de leurs réflexions sont sorties les réponses qui ont fondé les religions, les philosophies et les sciences.

A chaque chapitre de notre recherche personnelle, à chaque page parfois, des noms surgissaient. Nous nous sommes abstenus de les citer, à part quelques-uns. Une telle recherche par sa délicatesse et faisant appel au raisonnement intuitif le plus avancé avec tous les risques qu'il comporte doit être intimement personnelle. Si on veut lui garder son indépendance, il faut veiller à ne pas la laisser capter un peu trop facilement par le sillon d'un autre. On reconnaît avec plaisir au passage ceux qu'on rencontre mais on conserve sa personnalité.

Ainsi fait le chercheur dans le domaine qu'il étudie, que ce soit en physique, en biologie, en médecine, en sociologie ou ailleurs. Il n'accepte le travail des autres que pour autant qu'il s'est assuré de sa validité selon sa méthode et ses connaissances à lui. Ce n'est qu'en l'acquis des résultats que lui-même a obtenus qu'il décide si oui ou non il adhère à telle théorie ou à tel système.

Ainsi la recherche garde-t-elle sa liberté créatrice.

Dans le même esprit devrait se constituer un groupe de haute recherche entre des esprits aux connaissances étendues, au bon sens éprouvé, à la droiture rigoureuse, à l'intuition pénétrante dans le cadre d'une logique sans défaut et décidée à passer par-dessus les critiques trop faciles des sceptiques et des gens à courte vue pour pousser aussi loin que possible leurs investigations personnelles. Des êtres parfaits en somme ! Bien entendu, il ne s'agit là que de conditions idéales dont il faudrait se rapprocher le plus possible.

Ainsi ces hommes, quelle que soit leur discipline, quelle que soit leur doctrine, sociales, religieuses ou autres, pourraient en permanence confronter leurs méthodes et les résultats auxquels ils auraient personnellement abouti. Une sorte de mise au point serait faite, par exemple chaque année, de l'avancement des plus hautes convictions et hypothèses auxquelles serait parvenue l'humanité.

Et il ne serait pas interdit à ce groupe d'en déduire des directives que chacun serait invité à suivre dans son intérêt propre comme dans celui de la société. De la plus haute connaissance pourrait découler la plus haute morale ou, ce qui revient au même, de la plus large connaissance pourrait naître la morale la plus heureuse.

Mais il ne faut pas se faire d'illusion : notre recherche ne fait que commencer et elle durera autant que l'humanité dans cet univers. Il faudrait donc concevoir ce groupe comme une institution de longue durée. Que cette suggestion fasse son chemin si elle est féconde !

Mais la recherche impose de travailler sur des hauteurs où il est impossible de rester longtemps. Malgré sa passion pour les cimes, un alpiniste ne peut vivre en permanence à des altitudes élevées. Il ponctue sa vie de sommets atteints mais sur chacun il ne reste qu'un bref moment et il redescend se reposer dans les vallées où il retrouve les siens, sa maison, son travail, sa vie quotidienne.

En dehors de ses moments de recherche, le chercheur est un homme comme les autres qui a besoin de tranquillité, de contacts humains, de joies simples, de distractions et même de rigolades.

Et il a besoin d'une lumière dans sa vie sans être toujours obligé de reprendre à chaque fois la longue séquence de ses réflexions. Souvent il lui prend l'envie de retrouver la foi du charbonnier.

Mais, après tout, maintenant que nous sommes assurés de l'essentiel, pourquoi ne pas revenir à l'ancien refuge, celui de la religion bien comprise ? Notre vie est trop courte pour nous permettre d'attendre des découvertes qui dépasseront et, comme nous le prévoyons dans la suite logique de notre recherche, soulèveront et redresseront les religions comme des bateaux la marée qui monte. En attendant, nous, il nous faut vivre.

Pour avoir connu des réussites millénaires, les grandes religions ont forcément répondu à de profondes aspirations. Et par là on peut en déduire qu'elles comportent une part de vérité.

Il est trop facile de les classer une fois pour toutes au rang des illusions. Les scientifiques l'ont fait au nom des premiers balbutiements de leur science et indéniablement ils ont eu tort. Aucune contradiction de fond ne pouvait naître d'une science à ses débuts avec les principes fondamentaux du fait religieux.

Ce qu'ils repoussaient, c'était le merveilleux. Mais le merveilleux n'est pas la substance essentielle des religions. Il en est l'enveloppe chatoyante destinée à attirer les foules et à les retenir dans une touchante féerie.

Nous vivons en Occident où domine la religion chrétienne et pendant deux mille ans celle-ci a guidé la pensée de nos pères tout au long de leur vie. Elle leur servait de référence universelle. Et on se plaît à envier leur sort : ils n'avaient qu'à se reposer sur leur foi pour connaître sécurité intellectuelle et quiétude affective. Les gens simples et les gens cultivés ne connaissaient pas le tourment des grandes questions aux siècles de la foi.

Sans renoncer pour autant à la recherche, on a bien envie dans la vie courante d'en faire autant, comme ces cosmonautes qui, après avoir parcouru pendant des mois ou même des années, les planètes du système solaire, retrouvent avec soulagement cette merveille des merveilles qu'est la plus humble cour de ferme. Des poules grattent le fumier. Un chat renverse son écuelle. Et dans la mare des canards font coin-coin... On sourit. Au fond le bonheur est bien simple. Il suffit d'ouvrir les yeux. Mais pour nous aider à ouvrir les yeux sur le miracle d'une cour de ferme, la prouesse technique d'un périple autour du système solaire n'est peut-être pas de trop.

Alors, la religion est-elle notre cour de ferme où nous pourrions venir nous reposer chaque fois que la fatigue rendra nos pas trop lourds ? On hausse les épaules : et pourquoi pas, si... ?

..si, écartant le merveilleux, jugeant à leur valeur dogmes et prescriptions, avertis des prérogatives d'une hiérarchie soucieuse de ses responsabilités, nous retrouvons dans ses profondeurs l'essentiel d'une vérité que nous avons détectée au cours de notre longue pérégrination intellectuelle.

Le christianisme adore un Dieu qui est amour. Il ne l'a pas toujours été mais depuis les temps bibliques il s'est bien arrangé. Et cette notion nous enchante parce qu'elle correspond à ce que nous avons découvert par d'autres voies.

Quel que soit le regard qu'on porte sur le Christ, il est celui qui a proclamé de la façon la plus simple et la plus nette : "Aimez-vous les uns les autres", fondement même de la loi de l'Homme. Et Juif, il a étendu ce commandement d'amour à tous les hommes quelles que soient leur nationalité, leur situation sociale, leur croyance. En ce temps-là, il fallait le faire !

Il a dit : "Aimez votre prochain comme vous-même". Nous traduisons aussitôt par étendez votre affectivité aux autres pour former avec eux une unité. Mais par sa simplicité la formule du Christ est autrement vivante.

Il a dit : "Aimez Dieu par-dessus tout". C'est exactement la référence affective à une conscience indépendante de l'espace et du temps à laquelle nous participons et de laquelle nous sommes.

Il a dit : "Heureux les bons car ils posséderont la Terre". C'était assurer à ceux qui prennent le contre-pied de la loi de la Jungle que l'avenir leur appartenait. Ce contre-pied, il l'a pris lui-même en exaltant les pauvres, les humbles, les opprimés, précisément ceux-là que la loi de la Jungle élimine impitoyablement.

Au moment où il se sentait condamné, Jésus a poussé son amour pour ses disciples jusqu'à vouloir en quelque sorte fusionner avec eux et il a concrétisé ce désir d'intégration d'une façon particulièrement vivante en leur distribuant du pain et du vin comme son corps et son sang.

Cela nous suffit largement pour justifier notre repos dans cette religion où nous retrouvons l'essentiel de nos découvertes. Les miracles, les relations merveilleuses, les répertoires des vérités à croire et des prescriptions à observer en sont ramenés à leur juste niveau.

Et après tout, si nous voulons jouer le jeu, nous le ferons en toute connaissance de cause, parce que telle est l'ambiance dans laquelle nous trouverons la paix, la fraternité avec tous, la poésie et finalement la foi du charbonnier.

On peut être le plus grand savant du monde, le philosophe le plus averti de la relativité des croyances, le chef d'état le plus génial, et s'en aller certain jour se ranger tranquillement auprès des fidèles d'une petite église de campagne pour écouter avec recueillement et abandon l'histoire de l'eau changée en vin au grand plaisir des hôtes de Cana. Parce qu'on est intelligent. Et on laisse les imbéciles à leur ébahissement.

Venir s'asseoir parmi les fidèles d'une religion bien comprise, en goûter la sérénité et se dire qu'après tout cette chaleur humaine vaut les études les plus savantes sur la théorie des Quanta, n'est-ce pas faire preuve de largeur d'esprit et de simplicité de cœur ?

A celui qui se trouve devant le choix ou d'adhérer à une religion ou de ne croire en rien nous pouvons à coup sûr répondre :

"La religion est née d'une recherche de la vérité. Elle procède par une intuition pénétrante. Si elle comble les aspirations des hommes depuis de nombreuses générations, c'est que, dans une mesure ou dans une autre, elle contient une part de vérité. En y croyant, tu seras certain de posséder au moins cette part de vérité. En ne croyant à rien du tout, tu es certain de ne pas avoir de vérité du tout".

A tous ceux qui hésitent à persister dans leur croyance, nous pouvons leur donner ce conseil :

"Vous avez la chance de participer à une religion. Gardez-vous bien de l'abandonner. Plus vous serez avertis de ce qui est essentiel en elle, moins vous serez gênés par ce qui est secondaire. Vous vous y sentirez alors en sécurité et vous l'aimerez. Soyez assurés que l'humanité future ne détruira pas cette religion. Elle la soulèvera et la justifiera comme la marée soulève et justifie le bateau qu'en même temps elle redresse".

Que chacun fasse ce qu'il voudra de ce conseil mais qu'il réfléchisse à ce qu'il gagnerait au change. La petite barque des sectes éphémères est-elle plus sûre ? A moins qu'on préfère nager tout seul dans une mer déserte... Non vraiment rien ne vaut, en attendant le port des temps futurs, ces grands navires qui ont fait leurs preuves en traversant les tempêtes de l'histoire. L'intelligence se confond ici, comme souvent ailleurs, avec la plus authentique humilité.

Quant à moi, simple citoyen, s'il m'était donné de connaître toutes les sciences des hommes, de vivre tous les âges et de parcourir tous les cieux, au retour, sans rien rejeter de ma moisson de découvertes et de mes espérances, je sais bien ce que je ferais. J'irais me réfugier dans un petit village de Judée, la nuit de Noël, et je me glisserais sans bruit parmi les bergers qui contemplant en souriant un nouveau-né dans sa crèche.

Telle est la reproduction de cet ouvrage écrit en 1976-1977. Aujourd'hui je n'ai rien à y changer de tout ce qui nous importe, ce que j'aurais fait sans hésiter par allergie à l'illusion et à l'utopie si je m'étais aperçu d'une erreur car seule compte pour moi la vérité, sinon la vraisemblance si elle s'appuie sur la logique. Seule modification : les dernières découvertes nous enseignent que le chemin du minéral à la vie n'est pas aussi étroit que le pensaient Jacques Monod et les biologistes de son temps, ce qui renforce nos convictions. Il n'y est pas encore fait mention de l'apport de la Quantique qui avec la Relativité modifie à son tour profondément la vision trop courte du monde et de la vie qu'on tirait de la science au début du siècle dernier. Le fait religieux dans ses fondements s'en trouve libéré alors que bien des esprits voyaient son horizon irrémédiablement bouché. A mon grand étonnement depuis ce quart de siècle la marche de l'humanité vers son unification est allée plus vite que je le prévoyais grâce surtout à l'avènement de l'Informatique et les conséquences que j'en tire s'en trouvent renforcées. Malgré les risques majeurs que nous courrons, nous avons, nous, les hommes, toutes raisons d'avoir confiance dans l'avenir et d'y travailler du meilleur de nous-mêmes.

A LA RECHERCHE D'UNE VERITE

Edition personnelle

© Tous droits de reproduction réservés.

Pierre PERSAT
1 rue des Epis
69500 BRON